

**NICE 1912-2012 : CHARLES
CALAIS, UN POÈTE NIÇOIS**

**ET LE CENTENAIRE DU
*CAHIER DES POÈTES***

Suzanne CERVERA

Un bouquet de revues poétiques, véritable jaillissement littéraire, paraît à Paris et dans de nombreuses villes de province au cours des années qui précèdent la guerre de 1914-1918. Les progrès de la scolarisation, les obligations militaires, la recherche d'emploi, la commodité des voyages en chemin de fer, brassent une jeune population lettrée et font brièvement fleurir ces imprimés à l'apparence et au tirage modestes, de format réduit, même dans ce bout du monde qu'est la Côte d'Azur. Le « *Cahier des Poètes* », créé en 1912 à Nice par un groupe de jeunes gens inspirés s'inscrit dans cet élan.

S'autofinçant, ces feuillets ne peuvent concurrencer la presse mondaine et littéraire mieux établie, aidée par un mécénat efficace, une publicité polyvalente et d'attractifs concours de poésie dotés de prix symboliques. « *Nice-Littéraire* »¹, « *Le Troubadour de Nice* »², « *La Vie mondaine* »³, « *L'Hiver au Soleil* »⁴, s'insèrent, souvent subventionnés, dans les courants politiques d'une période riche en controverses, comme « *Le Petit Poète* »⁵.

La mer mouvante, le ciel d'azur, le vert sombre des collines ponctué du blanc des villas et de leurs clochetons, la sauvagerie de l'arrière-pays, ces thèmes inspirent puissamment habitants et visiteurs. Vivifiée par l'exemple mistralien, par la naissance du Félibrige local en 1891, la poésie régionale inspire en français, en provençal ou en langue nissarde de riches amateurs comme William Bonaparte-Wyse⁶, madame Toscan du Terrail⁷, Magda Malgat⁸ ou Pierre Devoluy⁹ aussi bien que des jeunes loups du pays qui trouvent dans les concours de poésie et la publication de quelques-unes de leurs œuvres un tremplin pour une future carrière journalistique et littéraire, comme Victor Emanuel¹⁰, Louis Genari¹¹ ou Joseph Giordan¹².

¹ *Nice-Littéraire* (1895-1914), journal littéraire et mondain, était originalement dirigé par un couple, Jean de Peretti della Rocca et son épouse Nicette. (Suzanne Cervera, dans *Dictionnaire historique et biographique du Comté de Nice*, sous la direction de Ralph Schor, professeur d'Histoire contemporaine à l'Université de Nice, Serre Editeur, 2002.)

² *Le Troubadour de Nice*, feuille poétique fondée en 1905 à Nice par le baron Scander-Levi, mécène féministe. (Suzanne Cervera, « *La belle époque de la presse mondaine* », Alandis Editions, Nice, 2002, 620 p.).

³ *La Vie mondaine* (1872-1914), revue « *gaie et parisienne* », fondée par l'homme de lettres et d'affaires Charles Limouzin. (Suzanne Cervera, dans *Dictionnaire historique et biographique du Comté de Nice*, sous la direction de Ralph Schor, professeur d'Histoire contemporaine à l'Université de Nice, Serre Editeur, 2002.)

⁴ *L'Hiver au Soleil* (1896-1914), journal mondain et touristique dirigé par Louis Marin (Suzanne Cervera, dans *Dictionnaire historique et biographique du Comté de Nice*, sous la direction de Ralph Schor, professeur d'Histoire contemporaine à l'Université de Nice, Serre Editeur, 2002.)

⁵ *Le Petit Poète* (1895-1912), organe poétique et patriotique correspondant des Jeux Floraux, fondé par Augustin Anglès, dont le but est d'« *implanter, parmi la jeunesse, le goût et les inspirations sublimes qui ne se puisent que dans la poésie.* » (Suzanne Cervera, dans *Dictionnaire historique et biographique du Comté de Nice*, sous la direction de Ralph Schor, professeur d'Histoire contemporaine à l'Université de Nice, Serre Editeur, 2002.)

⁶ William Bonaparte-Wyse (1826-1892), frère de Laetitia Bonaparte-Wyse, fut poète en langue provençale et capoulié du Félibrige.

⁷ Sophie Toscan du Terrail (1843-1926), présidente de Félibrige niçois, fonde les Jeux floraux de Nice en 1900 et relance l'activité poétique dès 1916 pour promouvoir l'« *élan des âmes* ».

⁸ Magda Malgat (1862-1932), poétesse et femme du monde, adhère au Félibrige niçois. Ses amis la nomment « *princesse des Poètes* ».

⁹ Pierre Devoluy (1862-1932), pseudonyme de Pierre Gros-Long, colonel en retraite, mais aussi poète, ami de Frédéric Mistral, capoulié du Félibrige en 1901, rencontré par Paul Valéry à Montpellier en 1891, milite avec zèle pour les langues méridionales.

¹⁰ Victor Emanuel (1862-1913), écrivain, poète régionaliste et journaliste de talent, défenseur des traditions niçoises.

¹¹ Louis Genari (1871-1952), avocat, poète et compositeur de chansons dans la langue niçoise qu'il défendit.

Une muse lyrique anime des plumes vieillissantes qui chuchotent leurs nostalgies, leurs chagrins, ou leurs espérances pour l'au-delà, tel Jean de Peretti della Rocca. Au travers de pseudonymes de plus en plus transparents, des femmes de lettres aux sentiments délicats osent marquer leur différence avec leurs confrères masculins : Jean Bach-Sisley¹³ n'use même plus d'un masque. Le drapeau de la « *France toute entière* », que brandit Augustin Anglès entraîne dans son patriotisme passionné des vétérans de la déroute de 1870-71, tel Henry Hardy-Polday¹⁴, les enthousiastes d'une possible revanche dans les liens nouveaux avec la Russie, comme Franck Pilatte¹⁵. Un peu marginal par rapport à ces poètes locaux, Paul Verola, indépendant de toute école, malgré les influences symboliste et décadente, compose une œuvre personnelle, originale, mais rapidement démodée¹⁶.

La génération de Charles Calais et de ses amis, de beaucoup plus jeune – la plupart ont entre vingt et trente ans – relève d'un bouillonnement culturel complètement différent, échappant à l'attraction locale et aux poncifs de la nostalgie et du paysage par la forme et le fond, ce que revendique leur affirmation de fantaisie et d'indépendance. Par des professions de foi, exprimées en diverses provinces lors de clubs, de banquets, de la fondation de « *Thélèmes laïques* » à la Rabelais, de proclamations presque furieuses pour se faire entendre, et surtout de revues à durée brève, « vite mortes de faim », car manquant rapidement de copie, ils sont partie prenante d'un réseau d'affinités aux mailles serrées, qu'anime l'air du Paris de la Belle Epoque, et d'où se dispersera à partir du mythique Montmartre, une étonnante communauté cosmopolite et agitée d'artistes et d'écrivains.

Le « *Cahier des Poètes* », précédé dans le même style par *la Revue des Lettres et des Arts*, dirigée par Jean Veillon de 1907 à 1910¹⁷, ne publiera que cinq livraisons, jusqu'au numéro d'août 1914. L'introduction en première page du numéro 1 annonce les intentions des fondateurs, dresser le tableau d'une production poétique moderne et originale, sans esprit d'école, et analyser quelques parutions récentes. Charles Calais se chargera des *Commentaires de littérature générale*, Victor Rocca des *Poèmes*, et Jean Savoye, dont le domicile, 3 Place de la Liberté, sert de bureau aux « *Heures franches* », leur petit cénacle, de la *Revue des Revues*. Parmi ces jeunes gens la personnalité de Charles Calais, pionnier avec ses deux amis du *Cahier des Poètes*, au beau visage tourmenté, mort prématurément en février 1914, est particulièrement attachante.

• Charles Calais : une enfance pauvre et pieuse

Charles Calais est né à Nice, 2 Rue Poissonnerie, le 29 mars 1883, à deux heures du matin¹⁸. Fragile, il est le troisième enfant de Jean Calais, âgé de trente-sept ans, commis en librairie, et de Jeanne Marie Turaglio son épouse, trente ans, couturière et lingère. Née à Bagnoli, province de Cuneo, en Italie, elle a épousé à Nice en 1873 Jean Calais, né à Nice de

¹² Joseph Giordan (1878-1963), originaire de Saint Jean Cap Ferrat, employé de banque, poète et enseignant bénévole, il défendit l'usage du nissart.

¹³ Jean Bach-Sisley (1864-1944), poète, journaliste et conférencière, féministe de charme, elle fut un chantre de l'amour.

¹⁴ Henry Hardy-Polday (1850-1923) vétéran de la guerre de 1870, journaliste et poète, il chanta l'amour mais aussi la Patrie.

¹⁵ Franck Pilatte (1855-1917), avocat niçois, poète et chroniqueur nationaliste, il présida la section locale de la Ligue des Patriotes.

¹⁶ « Anthologie des écrivains du Comté de Nice », sous la direction de Ralph Schor, Editions Serre, 1990. Ralph Schor, « Paul Verola (1863-1931) », Editions Alandis, Nice, 2003.

¹⁷ *Revue des Lettres et des Arts*, mensuel, dirigé par Jean Veillon, 24 rue Cotta, Nice.

¹⁸ Etat-civil de Nice, acte de naissance N° 748.

parents inconnus et déclaré «*esposito*», c'est-à-dire enfant trouvé¹⁹, sous le nom de Giovanni Calais. Peut-être est-ce la chance de sa vie: élevé chez les Frères des Ecoles chrétiennes, Jean a reçu une bonne instruction qui lui permet d'envisager un métier de l'esprit, mais souffre de la dissonance entre ses aspirations et la réalité. Le couple a d'abord habité 4 rue du Jésus, avant de déménager 2 rue de la Poissonnerie. L'ignorance de ses origines, le contraste entre sa pauvreté, son appétit de culture et ses aspirations, assombrissent, d'après la tradition familiale, le caractère de Jean Calais et le modeste logis. Employé avant d'être commis de librairie, il connaît une certaine médiocrité. En 1877 il réussit à être agent de la compagnie d'assurances «*L'Aigle*», dont le siège est sur la nouvelle route de Villefranche. La naissance de Charles, tard venu (son père a 37 ans) n'est pas forcément bien ressentie, un destin de plus à assumer pour les parents.

La mère de famille, répertoriée sur l'annuaire, s'est spécialisée dans l'entretien du linge de qualité; avenante, courageuse et pieuse, elle contribue autant que faire se peut aux charges du couple et ne manque pas de la pratique que lui assurent la mode, le relatif inconfort ménager et les coutumes de l'époque. Elle supporte les sautes d'humeur de son époux, employé dans diverses officines de librairie, puis, à partir de 1880 à l'Etablissement littéraire Visconti²⁰. Depuis les lois de 1881 et le développement des rotatives la presse, à meilleur marché, a mis ses publications à la portée d'un plus grand nombre; le cabinet de lecture perd des abonnés qui venaient lire journaux et revues dans ses salons ou sur ses terrasses. Benoît Visconti propriétaire et gestionnaire est lui-même obligé de diversifier ses activités ; il élargit les horaires d'ouverture pour attirer davantage de clientèle et développe les fonctions de son employé Jean Calais. Lui-même s'embauche comme journaliste et rédacteur auprès de la comtesse Zoé de Sauteyron, qui publie sous le pseudonyme de Léon Sarty des guides et, depuis 1878, un journal hebdomadaire, *L'Union artistique et littéraire*²¹. Ainsi s'élargit le réseau de connaissances de Jean Calais, dont sa famille bénéficie.

A partir de 1889 Jean devient administrateur du *Moniteur des Etrangers*, journal mondain émanant de la librairie depuis 1876, qui publie en saison listes de visiteurs et comptes - rendus des festivités²². Il y fait paraître des annonces publicitaires en faveur de l'industrie ménagère de son épouse, série interrompue seulement quelques semaines au moment de la naissance de Charles, ou lors des fêtes carnavalesques quand la pression publicitaire est trop forte pour permettre une annonce gratuite, et l'été puisque le journal cesse là sa publication. On ne sait si Jeanne Marie se rend avec sa corbeille de linge sur les bords du Paillon, et si, courbée, les bras dans l'eau froide, elle se fait un peu aider par ses enfants.

Eux profitent sans doute de la bibliothèque, ce qui explique leur culture, et des exigences de leur père, sévère pédagogue. Benoît Visconti ne parvient pas à enrayer le déclin de sa librairie dont il vend le fonds, déplacé 62 rue Gioffredo, en 1895, à son principal concurrent Appy. La famille Calais, quittant la vieille ville, s'est installée en 1892, en location, au cinquième étage du 22 rue Gioffredo. Charles qui a alors neuf ans va garder le souvenir d'une certaine «*indigence*» dans un de ses poèmes, «*Ambition enchaînée*». Il justifiera par ce passé médiocre ses hautes ambitions.

¹⁹ Acte de baptême N° 74 du 20 octobre 1845. Parrain Alexandre Goiran, sacristain, marraine Tommasina Bailet, domestique. Un autre enfant «*esposito*» avait reçu quelques semaines plus tôt le même patronyme, Alfonso Calais, baptisé le 30 juillet 1845 lui aussi par le père Vincenzo Torrini. Ce patronyme est peut-être celui d'un prêtre de la paroisse.

²⁰ Jean-Paul Potron, «*La librairie Visconti* », *Nice-Historique*, 1997, N°3.

²¹ *L'Union artistique et littéraire*.

²² Annuaire de Nice, 1890, p.67. Jean-Paul Potron, «*La librairie Visconti* », *Nice Historique*, 1997, N° 3. *Le Moniteur des Etrangers*, 1884-1895.

*«Oui, je suis né dans l'indigence,
Mais, je veux un jour m'élever
Richesses, honneurs, je veux vous posséder
Quoique vous n'ayez point entouré mon enfance
Je veux me faire un nom à côté des Césars,
A côté des Virgile et dans tous les beaux-arts
Surpasser jusqu'aux grands maîtres.»²³*

Nerveux, se cachant derrière les fauteuils pour s'abriter du regard des visiteurs, l'enfant, à la vie intérieure intense, se complaît à regarder des images, assemble des jeux de construction, lit plus tard²⁴, profitant de la profession de son père et d'un accès facile aux publications que la bibliothèque circulante Visconti met à la disposition des lecteurs. Sans doute a-t-il aperçu parmi les dames et messieurs qui fréquentent les terrasses sur la Promenade des poètes ou écrivains dont la réputation l'a subjugué et a-t-il rêvé de leur ressembler un jour, en tout cas de faire partie de cette élite. Il est plus attaché à sa sœur Caroline, née à Nice en 1874²⁵, qu'à son frère Joseph né en 1876²⁶, que la famille considérera comme un mauvais sujet. Peut-être existe-t-il une rivalité secrète avec ce frère dont le caractère ne correspond pas à la douceur de Charles, le dernier-né, peut-être le préféré de sa mère. Le théâtre écrit par Charles sera l'exutoire de sentiments habituellement occultés. Dans *«Maître Gervais»*, comédie - portrait d'un vieillard bougon jouant à être brimé par son entourage et préférant l'immobilisme au mouvement se profile aussi la rivalité amoureuse de deux frères, que résume la servante Lucinde :

*Votre frère
C'est autre chose, lui, puisque c'est le contraire;
Laissez-le donc courir tout seul! Car voyez-vous,
Si Pierre chasse c'est à ça que Dieu le désigne!
Mais de vous il a fait un pêcheur à la ligne!²⁷*

Caroline avec ses neuf ans de plus lui sert de préceptrice et veille sur ses études. Nantie du Brevet, elle s'établit comme professeur de français et suit même certaines de ses élèves en Russie, d'où elle entretient avec Charles une correspondance assidue. Elle aurait même fréquenté à ce titre la cour impériale de Russie et la Pologne et recevra plus tard des visites et les cadeaux d'anciennes élèves reconnaissantes.

La vie intérieure du jeune garçon est toute tournée vers le désir du bien, l'amour de sa mère et la faim de Dieu. Ses *«Souvenirs de première communion»* nous montrent sa soif de pureté et la fraîcheur de ses sentiments religieux :

*J'ai prié ce jour-là, j'ai tremblé sous la crainte
Devant la majesté d'un Dieu si tout puissant
Et je l'ai supplié pour qu'en mon cœur d'enfant
Il mît de son amour une éternelle empreinte*

²³ Charles Calais, «Ambition enchaînée», *Cahier des Poètes, Petite Revue anthologique et critique de la Poésie nouvelle*, N°5, p.234, Slatkine Reprints Genève 1972.

²⁴ François Bonjean, *Cahier des Poètes, Petite Revue anthologique et critique de la Poésie nouvelle*, N°5, p.233, Slatkine Reprints Genève 1972.

²⁵ Etat-civil de Nice, acte N°765. Calais Caroline Thérèse Anne Françoise née le 15 mai 1874 rue du Jésus à 9h du matin, décédée à Cagnes-sur-Mer le 30 août 1969.

²⁶ Etat-civil de Nice, acte N°1693

²⁷ Charles Calais, *Cahier des Poètes*, N°5, p.335.

*Et le cierge sacré brûlant, silencieux
Et le brassard doré qu'avait brodé ma mère,
Exhortaient tous les deux mon âme à la prière*²⁸.

● Un adolescent tourmenté

Après une scolarité élémentaire chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, installés d'abord dans le Vieux Nice, puis dans la villa Bottero, plus tard école Sasserno, Charles est remarqué pour sa piété et ses dons d'écriture par l'un de ses maîtres, l'abbé Michel. La mort de son père²⁹ le 6 mai 1895 a laissé la famille sans beaucoup de ressources, mais l'adolescent rentre au Petit Séminaire comme boursier dans la section ecclésiastique. L'établissement, d'après le prospectus qui renseigne les candidats à l'entrée³⁰ prépare les élèves au baccalauréat par un enseignement complet et moderne. Des options payantes permettent aux jeunes gens de la bourgeoisie locale et même aux résidents étrangers de recevoir une éducation équilibrée; langues vivantes, musique avec pratique de certains instruments, sports comme natation et boxe, arts graphiques complètent des études classiques en internat ou externat avec un suivi médical et hygiénique et la présence de répétiteurs qui assurent une aide pédagogique même pendant les vacances scolaires. Si l'établissement rayonne largement en dehors de Nice, avec de jeunes recrues de Corse, d'Algérie, de Paris, de colonies et de pays étrangers, les élèves de la section ecclésiastique n'accèdent pas à tous ces suppléments et on peut imaginer le jeune Charles, dans son sobre uniforme noir, tranchant, avec ses condisciples, sur le groupe mieux né en costume de cheviotte bleu marine à boutons dorés en hiver, en tenue blanche en été. Les quatre volumes du palmarès du Petit Séminaire que le comte Victor de Cessole a fait relier et qui correspondent à sa propre scolarité³¹ nous permettent de faire un bilan du travail de Charles, qui y passa deux ans, d'octobre 1897 à juillet 1899. Charles se révèle un très bon élève. De la quatrième classique à la troisième B, il brille particulièrement en Lettres, remportant chaque fois le premier prix de composition française, mais aussi des lauriers en mathématiques, géométrie, anglais, histoire et géographie. Pour le bicentenaire de la mort de Racine, le 21 avril 1899, il compose un poème qui est lu dans toutes les classes³².

Mais la famille Calais est dépourvue de ressources depuis la mort à l'hôpital du père emporté à quarante-sept ans par une cruelle maladie, une affection rénale, peut-être d'origine tuberculeuse, qui préfigure la fin dramatique de Charles. Celui-ci, qui n'a alors que douze ans, reste troublé par des relations ambiguës avec un homme probablement incompris de son entourage. Là aussi le théâtre de Charles est précieux car les sentiments du jeune homme s'y expriment sans fard ainsi que les relations rêvées ou réelles qu'il a entretenues avec Jean Calais, son père. La pièce «*Emmaüs*»³³ relate la mort d'Hazaël, le père, confronté avec ses trois fils, Naboth, Galaad, élément modérateur, et Emmaüs. Hazaël semble avoir une prédilection pour le plus jeune au détriment des deux autres et surtout de l'aîné envers lequel il est sévère et même cruel. Or justement son préféré, Emmaüs, veut sortir des sentiers battus,

²⁸ Charles Calais, «*Souvenirs de première communion*», *Cahier des Poètes*, N°5, p.233.

²⁹ Etat-civil de Nice, acte 1077. Les témoins de ce décès à l'hôpital Saint Roch sont deux hommes simples, un tanneur et un tonnelier.

³⁰ Prospectus, règlement et correspondances diverses, Archives diocésaines, 1H1, 4.

³¹ Bulletin de l'Association amicale des Anciens élèves du Petit Séminaire de Nice, relié pour le comte Victor de Cessole, années 1897-98 et 1898-99, distributions des Prix présidées par le chanoine Capatti. (Archives diocésaines de Nice)

³² François Bonjean, *Cahier des Poètes*, op.cité.

³³ Charles Calais, *Cahier des Poètes*, N°5, p. 338-344.

que suivent sagement ses frères obéissants, et revendique un désir de liberté qui bouleverse son père au bord de la malédiction.

*Va-t-en donc, insensé! Car ta langue est impie!
Crains d'éveiller de Dieu la colère assoupie,
Et quelque soit pour toi le destin à venir
Je ne lèverai pas ma main pour te bénir....*

Le père cependant se ravise et espère convaincre son benjamin en exprimant sa tendresse.

*Et toi, mon Emmaüs, fils de mes cheveux blancs!
Benjamin de Jacob! Toi que mes pas tremblants
Accompagnaient, enfant à la gaîté câline
Lorsque j'étais déjà le vieillard qui décline,
Fils entre tous aimé, fruit d'un tardif amour,
Après m'avoir baisé, viens parler à ton tour....*

*Dieu qui marque à chacun sa patrie et sa race
Près d'un père désigne à tout homme sa place.
Et pourraient-ils t'aimer ces hommes inconnus
Qui n'ont su ton enfance aux charmes ingénus?
Reste sous les regards amis qui t'ont vu naître,
Car la grâce à l'enfant Dieu la donne peut-être
Pour qu'il puisse séduire au début du chemin
Tous ceux dont il devra se protéger demain...*

Mais Emmaüs explique à son père qu'il rêve au départ depuis l'enfance et refuse de rester au près de ses vieux parents, rôle que la coutume attribue au benjamin dans les familles nombreuses :

*Déjà je voyais d'autres cieus
Tandis que, détournant mon regard en arrière
S'effaçait à mes yeux la maison de mon père...*

Hazaël meurt de désespoir devant ses fils aînés impuissants. Par le biais de cette scène Charles exprime sans doute son désir de fuir sa famille et le pays de ses pères et en même temps l'impossibilité où il est de réaliser ce rêve et les remords qu'il éprouve à cette seule pensée: après la mort de son père il se sent responsable de sa mère et de sa sœur.

Après ses deux années au Petit Séminaire, voilà donc Charles devant une liberté que limitent les moyens de la famille et les attaches du jeune homme. Le statut de boursier ecclésiastique lui a seul permis ces études relativement poussées. Scrupuleux et inquiet, en état de recherche spirituelle, il ne se sent pas capable d'assumer une vocation de prêtre :

*O Christ! J'ai mérité, j'ai cherché ta colère,
Mon minuscule poing vers ton ciel s'est tendu,
J'ai blasphémé sans t'émouvoir. Pourquoi te taire?
Je puis bien te nier, si longtemps je t'ai cru!...*

Au jour dernier frapperas-tu le décide

*Sous le voile du ciel par trois fois déchiré?
C'est un acte de foi qu'un blasphème timide.
Je peux bien blasphémer, j'ai si souvent prié.*³⁴

Il renonce donc à l'entrée au Grand Séminaire. Sa mère toujours répertoriée sur l'annuaire comme lingère cherche à accroître sa pratique tandis que sa sœur gagne sa vie, nous l'avons vu, comme préceptrice. Charles est livré à lui-même, et sa condition d'autodidacte curieux de tout, favorisée par les probables amitiés que son père s'est forgées dans le milieu de la librairie ne ralentit certes pas une progression intellectuelle qui l'amène pourtant à rejeter en partie l'enseignement qu'il a reçu, peut-être d'ailleurs celui de son père.

*Rhéteur pédant, pédagogue hautain,
Bourreau de mon enfance première,
Qui m'abreuvas de grec et de latin;
(grec de cuisine et latin de prière!)
Ne tire pas orgueil de mes chansons,
Toi qui faillis me dégoûter d'Homère:
Poète suis, non point par tes leçons
Mais d'avoir fait l'école buissonnière...*

*Toi qui liras ces vers de ma façon,
N'en blâme point l'allure irrégulière.
Comment serais-je un classique, moi dont
La Muse a fait l'école buissonnière?»*³⁵

Mais il lui faut gagner sa vie et à dix-huit ans il entre dans l'administration des PTT. Employé pendant six mois comme surnuméraire à Marseille, il y goûte un début d'indépendance en s'affirmant libre dans sa mansarde.

*O mon ancienne chambre
Sur les toits, dans l'azur,
Où l'aube de septembre
Badigeonnait le mur!*

*Un logis de poète
Sur les maisons jeté
Comme sur une tête
Un panache effronté...*³⁶

• Derrière les barreaux du guichet, l'inspiration

Nommé commis à Nice, il vit alors chez sa mère, 22 rue Gioffredo, au cinquième étage, mais profite d'une mansarde dans laquelle il est relativement libre. Il peut même y recevoir des amis. L'inspiration du poète nous fait ressentir à la manière d'une satire de Juvénal l'ambiance de cet escalier, ou peut-être des précédents logis de la famille, dans la

³⁴ Charles Calais, «O Christ! J'ai mérité...», *Cahier des Poètes*, N°5, p.281.

³⁵ Charles Calais, *Ballade de l'école buissonnière*, *Cahier des Poètes*, N°1, p.38-39

³⁶ Charles Calais, *Cahier des Poètes* N°5, p. 236.

vieille ville, avec «*Maisons ouvrières*». La rue Gioffredo est alors bordée d'immeubles plutôt cossus.

*Les petites gens avec leurs paniers
Se disent «bonjour» dans les escaliers...
C'est à rendre fou: marmots et marmailles,
Dessins au charbon le long des murailles...
Odeurs de friture et pisse de chat,
La main sur la rampe essuie un crachat...³⁷*

Tandis qu'il exerce dans la journée pendant sept heures à la Grande Poste, place de la Liberté (aujourd'hui place Wilson) son travail de guichetier à une époque où les services postaux comptent plus de six levées par jour, ses nuits se passent en lectures, en écritures fiévreuses sur de grandes feuilles qu'il couvre de ses jambages à l'anglaise en économisant le papier, et en déambulations, seul ou en compagnie de camarades. Sa condition de travailleur modeste le contraint à prendre sur son repos pour assumer sa vocation de poète, même s'il n'est pas merveilleusement zélé. Dans quelques pages des *Annales du Comté de Nice* qu'il intitule « Critique » et qu'il consacre, dit-il, au « *souvenir d'un ami* », Jean Wallis, un collègue de l'administration des P.T.T., homme de lettres lui-même, met en relation la carrière de fonctionnaire de Charles Calais avec celles de Pierre Loti, Anatole France, Stendhal et Paul-Louis Courier, le considérant comme un « *mauvais serviteur tenu en discrédit par ses chefs* ». Et il ajoute : « *Au lieu de mésuser de sa vie, de gâcher l'étoffe de ses jours, de s'épuiser en mille aventures spirituelles, Calais eût peut-être dû se plier aux exigences administratives. Il eût été un fonctionnaire de haute culture et de haute probité.* »³⁸

Ainsi brûle-t-il «*la chandelle par les deux bouts*», bradant un talent qu'il n'a ni le temps ni le pouvoir de monnayer, privé par son état de petit provincial d'un quelconque réseau qui pourrait l'appuyer, et par son destin de bon fils reconnaissant et tendre, de la possibilité de quitter sa ville pour un élan plus prometteur. C'est sans doute ce qu'il entend en donnant à l'un de ses recueils de poèmes le titre de «*Poèmes du cœur gaspillé*», sentant son élan lyrique brisé et impuissant. Il rêve de plaisirs simples, «*bal de faubourg ou de barrière*», «*en veste, sans façon et sans camélia*»³⁹, et d'amours fugitives et populaires. Pour les évoquer il utilise un registre plus parisien que niçois, qui se veut un peu encanaillé, à rapprocher du vocabulaire importé de Montmartre par le nouveau compagnon et modèle que sera bientôt Francis Carco :

*Sans savoir comment je me nomme
Tu m'aimeras comme ton homme
Je t'aimerai comme ma mère...⁴⁰*

Heureux de son orgueilleuse solitude il redoute de l'interrompre et en même temps s'en angoisse :

*De près, de loin, courant le temps et la distance
Comme des vols majestueux d'êtres subtils
Des bruits viennent par millions. Que veulent-ils*

³⁷ Charles Calais, «*Maisons ouvrières*», *Poèmes du cœur gaspillé*.

³⁸ Jean Wallis, « Charles Calais, critique », *Les Annales du Comté de Nice*, p.6 à 19, 1933.

³⁹ Charles Calais, «*Plaisirs francs*», *Poèmes du cœur gaspillé*.

⁴⁰ Charles Calais, «*Amour de plèbe*», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 289.

*Frappant ma tempe lasse, avide de silence?*⁴¹

Dans l'ambiance patriotique qui règne à Nice en ce début de siècle, la jeune génération, qui s'exprime dans la plupart des revues de l'époque, avec Xavier Giacobini de Franceschi⁴², Augustin Anglès ou Franck Pilatte⁴³, se sent investie du devoir de rendre à la mère-patrie les «*sœurs abandonnées*», l'Alsace et la Lorraine. Lui se verrait avec bonheur faire son service militaire, ce qui l'insérerait parmi ses semblables et donnerait un sens à sa vie. A son extrême dépit, le conseil de révision de 1903⁴⁴, au vu de son aspect souffreteux, le déclare inapte. Persuadé que la malchance l'a poursuivi en le faisant passer devant le médecin-major après deux vigoureux gaillards, il se convainc de la faiblesse de son corps et de la difficulté qu'il aura à jouer son rôle d'homme, d'autant plus que le modèle paternel lui a plutôt fait défaut. Il se complaît alors dans l'idée qu'il est marginal et, quelque part exclu, ne peut trouver sa place dans le nationalisme alors en vogue à Nice. Il souffre aussi à l'idée que certains peuvent rejeter leur patrie blessée et s'opposer au vote de la Loi de trois ans⁴⁵ qui allonge la durée du service militaire. Une chanson, «*Le dernier Français*», en témoigne :

*Car les fils de France aujourd'hui
Ne veulent plus aimer la France.
Comme l'on aime son clocher
J'aimais le drapeau cet emblème
Près duquel il me semblait marcher
Auprès de la France elle-même.
Mais depuis ils l'ont abattu,
Je l'ai cherché, vaine espérance,
O pauvre emblème où fuiras-tu,
Puisqu'ils t'ont chassé de la France?*

Charles ne soigne guère son physique au sens où l'entendent alors nombre de jeunes gens de la bonne société, adeptes du luxe que constituent l'escrime, l'équitation ou les premiers matches de football. Barbu, hâve, Charles fume une éternelle petite pipe noire ou, s'il le peut, le cigare. Il se couche très tard, ne dort presque pas, cultive le goût du vagabondage, Pendant ses congés il fait comme Jean Jacques Rousseau de longues marches aventureuses qui le conduisent, «*poète errant*» et parfois coquin, du moins en pensée, par les chemins de randonnée de pays proches, l'Italie, l'Espagne, la Belgique.

*Etre le chemineau flâneur...
Gravir les monts, chanter, me perdre, et me vêtir*

⁴¹ Charles Calais, «*Les bruits*», *Cahier des Poètes*, N°5, p.288.

⁴² Xavier Giacobini de Franceschi (1877-1960) poète nationaliste (il est publié par le *Petit Poète* dès 1895) fonde le *Cyrano*, condamné en 1904 après une polémique avec Jean Lorrain, puis l'*Action patriotique de Nice* qui durera jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. (Suzanne Cervera, dans *Dictionnaire historique et biographique du Comté de Nice*, sous la direction de Ralph Schor, professeur d'Histoire contemporaine à l'Université de Nice, Serre Editeur, 2002.)

⁴³ Franck Pilatte (1855-1917), avocat nationaliste, président de la section locale de la Ligue des Patriotes, il déclame souvent ses poèmes dans des banquets ou des cérémonies, ainsi que son ami Augustin Anglès.

⁴⁴ Conseil de révision, année 1903, matricule 1796.

⁴⁵ Loi du 17 juillet 1913 qui fixa le service militaire à trois ans et rencontra une campagne d'opposition. La «*Chanson*» de Charles est sans doute un peu antérieure au vote de la Loi et figure, non datée, dans les archives de la famille.

*De la poudre qui vole au choc de mes semelles,
Et dans les foins coupés culbuter les pucelles...*

*Partir ! Partir plus loin, laissant par mon départ
Quelques pleurs attristés d'une amante sincère
Comme on écrase en cheminant dans la poussière
Une fleur qui vivait pour se donner plus tard⁴⁶ ...*

La Lombardie, dont sa mère est originaire, lui réserve quelques surprises, avec ses « Araignées » :

*Au pays lombard, touriste ingénu,
J'eus peur de me voir revenir tout nu.*

*Les auberges du chemin
Sont des araignées
Qui font des saignées
A ton gousset plein !*

*La douce surprise,
Jusqu'à la salade qui frise !...⁴⁷*

*Et les monts nous donneront
Pour prix de nos escalades,
De l'air vif plein nos poumons,
Le calme à nos nerfs malades.⁴⁸*

Sans cela il se sent vide.

*Triste et seul!... Je m'ennuie!... Hélas si j'étais roi,
Tous les plaisirs chez moi fondraient en avalanche,
Mais que faire en son gîte? ... Et je baille ma foi!
Sinon comme une carpe, au moins comme une tanche.
... Aujourd'hui samedi? ... Que ferai-je demain?
Repos dominical je veux qu'on te retranche,
Car chaque samedi, c'est le même refrain:
Comment pourrai-je bien occuper mon dimanche?»⁴⁹*

Solitude du cœur, besoin d'un amour dont l'excluent sa timidité et la conscience exacerbée de son insuffisance le laissent vivre sur le souvenir d'une idylle adolescente peut-être ébauchée à Marseille, que le jeune homme regrette et dont le souvenir tout en le ravissant le culpabilise.

⁴⁶ Charles Calais, « Voyage », Pentecôte 1904, *Poèmes ensoleillés*.

⁴⁷ Charles Calais, « Les araignées », Pentecôte 1904, *Poèmes ensoleillés*.

⁴⁸ Charles Calais, «Loin des maisons régulières», *Cahier des Poètes*, N°5, p.286

⁴⁹ Extrait de «Ballade pour un écu», «Mon dimanche» (28 janvier 1906). A M. Eloi Rochette. Une note reprise du «Coin des lecteurs » témoigne de la satisfaction du directeur : «Lisez-nous ça! Et dites-nous si cette ballade ne supporte pas la comparaison avec celles de Banville et de Rostand! En envoyant à l'auteur, avec nos chaudes félicitations, les cinq francs qu'il a si bien gagnés, nous le sommons de nous faire d'autres envois.» *Cahier des Poètes*, N°5, p.277.

*Lyrique et long, lourd, lent, livide et las
O vent recueille dans tes glas
La chansonnette dolente
De mon pauvre cœur sans amante.⁵⁰*

Malgré sa famille il ressent durement ce manque amoureux dans son sonnet «*Tristesse intérieure*»⁵¹:

*Dieu que mon lit est froid! Pourquoi tout ce silence
Autour de moi? Rien qui remue... et je suis seul,
Seul! Toujours seul! Je songe, et je souffre, et je pense
A l'âge où l'on se promène à deux sous le tilleul.*

*Tout seul! Tout seul! Plus taciturne que l'aïeul
Dont l'œil semble chercher sa tombe et qui s'avance
A pas très lents... A-t-on dans ma première enfance
Couvert mon corps au lieu de langes - d'un linceul?*

*Pourtant j'ai pour chauffer mon cœur une famille
Plus douce que la chambre où le feu clair pétille
Et ma mère et ma sœur au sourire câlin.*

*Mais bien que tout m'adore, et que rien ne me manque,
Il me semble parfois que je suis orphelin
Comme un enfant volé par quelque saltimbanque.*

• Un petit cénacle de poètes

Le recrutement de l'administration des Postes constitue alors un exutoire pour les enfants des classes moyennes: arrivés au niveau du collège, ils sont dans l'impossibilité d'aller plus loin faute de ressources suffisantes. Les niveaux supérieurs des lycées sont alors payants. Ces jeunes gens, bien formés à l'école élémentaire qui leur donne par des programmes éclectiques le goût des lettres et de la belle langue, constituent une sorte de bataillon de réserve de poètes et de littérateurs. Ils ont souvent été éliminés des concours de recrutement des écoles normales d'instituteurs, très sélectifs; leurs horaires de travail sont plus longs, leur rémunération plus faible, leur profession leur ouvre moins d'accès à la culture. Fonctionnaires, ils n'ont pas le droit de se syndiquer; la première «Coopérative des P.T.T.», seul groupement corporatif autorisé, fait son apparition à Dijon en 1905.⁵² Avec de jeunes publicistes de passage sur la Côte et plus ou moins désargentés, dont Jean François Louis Merlet⁵³ est l'un des prototypes, de jeunes typographes lettrés par métier et par goût

⁵⁰ Charles Calais, «*Villanelle du vent*», extrait, *Cahier des poètes*, N° 5, p.293.

⁵¹ Charles Calais, *Le Cahier des Poètes*, N°5, p.262.

⁵² Frédéric Paccoud, *Les cahiers pour l'histoire de la Poste*, Editions de la Poste, 2008, 123 p.

⁵³ Jean- François -Louis Merlet (1878- 1943), venu à Nice à plusieurs reprises à partir de 1901, collaborateur de plusieurs journaux locaux, le *Phare du Littoral*, le *Petit Niçois* et *L'Eclaireur, Tout Nice*, conférencier à l'Athénée, ne sera pas publié par le *Cahier des Poètes*: il n'est pas de la génération de Charles Calais et de ses amis et son rapport à la poésie est davantage celui d'un gagnepain de saison que d'un engagement profond. Il aura même affaire à la police, ce qui n'est pas le cas de Charles et de ses amis. Cet extrait de l'une de ses conférences montre bien le désir qu'il a de

volontiers noctambules, ils constituent autour de Charles Calais et de ses amis une sorte d'ardent vivier. Ils se passionnent pour la poésie, composent des vers, admirant et rejetant à la fois les maîtres du XIX^{ème} siècle qu'ils trouvent académiques et rigides. Dans le frémissement de ces années du début du siècle, ces jeunes gens, issus de milieux populaires, instruits, espèrent échapper par leur culture et leurs rêves à une condition modeste. C'est alors que Charles Calais, « *synthèse vivante de ce souffle méditerranéen fait de grâce, de force et de douce mesure* » noue ses meilleures amitiés. Avec Victor Rocca⁵⁴, son collègue, comme Louis Géry,⁵⁵ au guichet de la Grande Poste, et François Bonjean, jeune professeur à l'École normale de garçons, ils publient une petite plaquette, « *Quelques poèmes* », offerte avec humilité à Maurice Maeterlinck, qui les accueille avec bienveillance, et à Laurent Tailhade, « *toujours truculent* », qui les compare « *aux quatre fils Aymon partis à la conquête du Graal et de la Cythare, du Mont-Parnasse et du Mont-Salvat!*⁵⁶ » Une lettre du sévère critique, datée de La Fourberie-en-Saint-Lunaire, résidence d'été de Tailhade, apporte à Charles Calais la satisfaction d'un début de notoriété, et pas de n'importe qui, lui qui ne stipendie personne⁵⁷. Voilà nos « *quatre fils Aymon* » membres à part entière de la jeune école fantaisiste, qui voue une admiration sans limites à ses guides, particulièrement à Charles Baudelaire et Arthur Rimbaud, à son maître Paul Fort, élu bientôt « *Prince des Poètes* », à ses prédécesseurs parfois

ménager un public aux goûts conventionnels, mais en même temps l'envie de sortir des sentiers battus de la poésie classique.

« *Il y a deux hommes dans Arthur Rimbaud, le poète, le Shakespeare enfant dont parle Victor Hugo, le gamin aux cheveux embroussaillés, aux yeux malicieux, dont le portrait de Fantin-Latour rappelle un peu Beethoven. Ce poète-là fut d'une imagination riche, féconde, puisqu'il influa sur le génie de Verlaine. La vie de ce gamin fut tumultueuse, désordonnée, et ne saurait être recommandée à nos écoliers. Mais il y a un autre homme dans Rimbaud, le voyageur, l'explorateur. C'est un bon exemple de souple énergie, de volonté inlassable, de probité, de loyauté. Arthur Rimbaud eut les honneurs de la Société de Géographie. Puis les souffrances de ses dernières années doivent faire oublier certaines erreurs de jeunesse.* ». *Nice historique*, 1996, N° 3 -4, E.Stead, "G.A.Mossa et J.F.L.Merlet ".

⁵⁴ Victor Louis Ernest Rocca, né le 5 septembre 1877 à Sospel (Alpes-Maritimes), mort le 29/11/1957, fils de Paul Rocca huissier à Grasse et de Salomé Imberti de Sospel, était bien représentatif de cette classe moyenne de fonctionnaires dont les enfants formèrent une phalange instruite et nourrie de littérature. Il fut à Nice collègue de travail de Charles Calais dès 1901. (*Anthologie des poètes des P.T.T.*, sous le haut patronage de Lecomte Georges, Estaunié Edouard, Quenot Edmond, Bibliothèque de l'Association amicale des P.T.T., 1934, 306 p.) « *Anthologie des écrivains du Comté de Nice* », sous la direction de Ralph Schor, Editions Serre, 1990.

⁵⁵ Né le 3 janvier 1883 à Annonay (Ardèche), fils d'un ouvrier mégissier de quarante ans, Jean Louis Antoine Géry, et de Mélanie Sophie Clémenson, ménagère, Louis Géry est comme Charles Calais commis au bureau de la Recette principale des Postes de Nice. Mobilisé dans l'infanterie, sergent, il est tué deux mois avant la fin de la guerre, le 20 août 1918, à Cuts, dans l'Oise.

⁵⁶ Laurent Tailhade (1854-1919), contraint par sa famille à des études et une destinée bourgeoise, se libéra à la mort de sa femme et put mener à Paris une vie de poète libertaire, polémiste (plus de trente duels à son actif) et volontiers scandaleux. Publiciste sulfureux, « *escrimeur et esbrouffeur* » de génie, il fit partie de cette génération d'écrivains dits décadents, prêts, comme Jean Lorrain (1855-1906), à choquer les bourgeois de façon exemplaire et quelque part précurseurs des Fantaisistes. (*Le Courrier français*, numéro spécial sur Jean Lorrain, « *Portrait d'un décadent* », 18 mars 1911, N° 11, 28^{ème} année). Son humoristique allusion au Mont Salvat fait état de la publication en 1906 d'un opuscule ésotérique qui vulgarisa la confusion entre Mont Salvat, Montségur, et la conquête du Graal. (*Laurent Tailhade, ou De la provocation considérée comme un art de vivre*, Gilles Picq, 2002, Maisonneuve & Larose, 828 p).

⁵⁷ Cette lettre est citée par François Bonjean, « *La vie et l'œuvre de Charles Calais* », p.246, *Cahier des Poètes*, N° 5, août 1914.

maudits, François Villon, Gérard de Nerval, mais aussi à son juvénile précurseur Francis Carco, niçois d'adoption, qui saura fédérer ces nouvelles tendances.

Charles Calais accumule les essais littéraires depuis son adolescence, trop timide, peu sûr de lui et désargenté pour envisager une publication de ses œuvres, trop pauvre aussi pour «monter» à Paris comme le font bien des jeunes provinciaux, peintres ou poètes, aux conditions de vie difficiles. Son inspiration et ses ambitions sont immenses; à la fois lyrique, tragique, rarement léger, il privilégie l'écriture dramatique et rédige plusieurs pièces de théâtre, marqué par une connaissance approfondie d'«*Athalie*» de Racine dont il connaît par cœur les passages fondamentaux. Ce seront «*Guignol*» comédie-bouffe, «*Maître Gervais*», comédie, «*Emmaüs*», drame religieux comme *La Trahison de Judas*, toutes ces œuvres en alexandrins. Scrupuleux à l'extrême, il songe sans cesse à remanier ce qu'il écrit car il se déçoit lui-même. A partir de 1908 il se consacre à ce théâtre ; ce travail difficile ralentit son écriture poétique et le renferme en lui-même. Ses pulsions adolescentes sont remplacées par une certaine réticence devant la joie, l'amour. La maladie qui chemine lentement en lui atteint ses forces créatrices. Peur de la vie et peur de la mort deviennent peu à peu ses compagnes fidèles.

Ses divagations lui permettent cependant des rencontres passionnantes. Avec éclectisme il fréquente les festins populaires et décrit son plaisir dans son sonnet «*Amour de plèbe*»⁵⁸, qui suit une mode parisienne : à Nice il n'y a pas de «*fortifs*», sinon la colline du château où Charles aime bien se promener :

*Viens! Voici le temps des luzernes.
Allons danser sous les lanternes
Dans un festival des faubourgs,
En nous contant des balivernes,*

*A la cadence des tambours
Riant des fades calembours
Et nous boirons dans les tavernes
Coupe-gorges des carrefours.*

*Sans savoir comment je me nomme
Tu m'aimeras comme ton homme
Je t'aimerai comme ma mère.*

*Et nous nous en irons furtifs
Assouvir à l'ombre des ifs
Nos amourettes de fortifs.*

Les salons niçois sont hauts lieux et pépinières de spiritisme, mode ou science selon les croyances du jour. Le passage de personnalités originales comme Lady Caithness⁵⁹, ou l'astronome Camille Flammarion, a fait pénétrer à Nice une mode bien ancrée dans la

⁵⁸ Charles Calais, «Amour de plèbe», *Cahier des Poètes*, N° 5.

⁵⁹ Lady Caithness, Maria de Mariategui (1830-1895), duchesse de Pomar, se partage après deux veuages entre New York, Paris et Nice où elle possède le Palais Tiranty. Elle y organise des réunions spirites. Admiratrice du théosophe Alan Kardec, elle adhère à la société fondée en 1876 par madame Blavartsky, et se considère comme une réincarnation de la reine d'Ecosse, Mary Stuart, au tragique destin. (Nicole Edelman, « Maria de Mariategui », dans Jean-Pierre Chantin (dir.), *Les Marges du christianisme. Sectes, dissidences et ésotérisme*, Beauchesne, coll. « Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine », Paris, 2001, 277 p.)

capitale. Dans un salon ami, - certes nous aimerions en savoir davantage - «*dont il nous disait les magots d'Orient grimaçant sur les murs, les vapeurs odorantes de thé, les opulences de sonorité des gongs*», au cours d'une séance⁶⁰ de spiritisme, les soubresauts d'un guéridon à trois pieds dictent à Charles cette encourageante sentence: «*Courage, académicien!*». ⁶¹ François Bonjean, étudiant puis professeur à l'école normale de garçons, fait ainsi la connaissance d'un nouvel ami; il apprend que Charles «*s'occupe de littérature*», et les deux jeunes gens passent la nuit à se raccompagner l'un chez l'autre, se découvrant avec enthousiasme des points communs. «*Calais*», dit François Bonjean, «*fut alors pour moi le compagnon de plaisir, de peine et de travail, l'ami le plus abandonné, le plus chaleureux, le plus complet*», faisant ainsi apparaître les aspects les plus attachants de la personnalité du jeune homme.

La fidélité de François à son ami et son influence expliquent non seulement l'énergie qu'il va déployer pour publier le numéro spécial du *Cahier des Poètes* d'août 1914 consacré à Charles après sa mort, mais aussi la ligne générale de sa vie ultérieure et l'évolution de son inspiration et de sa pensée. Conférencier à l'Athénée sous le pseudonyme de Jean Savoye et sous le patronage de la *Société des Lettres, Sciences et Arts de Nice*, ce talentueux, polyvalent et dynamique jeune homme, inséré dans la jeunesse intellectuelle savoisienne, locale et nomade qui se rassemble l'hiver sur les terrasses ensoleillées ou dans les mansardes ou salons niçois devient rapidement le meilleur ami de Charles. Tous deux, chrétiens convaincus mais tourmentés, se passionnent pour le problème de la survie après la mort, et, non contents d'interroger les esprits, cherchent dans les philosophies exotiques des réponses originales. François ira jusqu'au bout de cette quête.

Originaire de Chambéry (Le pseudonyme dont François use jusqu'en 1914, Jean Savoye, dit assez combien il revendique cette appartenance)⁶², la famille Bonjean s'est installée à Nice à partir de 1893, date à laquelle son père et sa mère, déjà parents de trois enfants, ont légitimé une union entamée à Lyon alors qu'ils avaient, lui étudiant en droit, 22 ans, elle seulement 19 ans. Le père de François exerce à Nice la profession de *publiciste*, terme en usage alors pour journaliste⁶³, ce qui donne à son fils un réseau de connaissances

⁶⁰ François Bonjean, *Cahier des Poètes*, N°5, p. 239.

⁶¹ On sait que Gabriel Delanne (1857-1926), fondateur en 1909 de la revue «*La Vie Mystérieuse*», à laquelle collabore Alexandre Mercereau, et écrivain prolixe en matière de spiritisme, séjournait, comme Léon Denis, Camille Flammarion et Ernest Bozzano, également convaincus de l'immortalité de l'âme et de la réincarnation, régulièrement à Nice, «*chez des amis*». Il venait alors de publier aux Editions Leymarie l'un de ses ouvrages les plus importants, «*Le phénomène spirite*»(1909), et y acheva son ouvrage en deux volumes, «*Les apparitions matérialisées des vivants et des morts*», deux volumes qui parurent en 1909-1911, toujours aux Editions Leymarie. (Paul Bodier et Henri Régnault, *Un grand disciple d'Allan Kardec : Gabriel Delanne, sa vie, son apostolat, son œuvre*. Paris : Éditions J. Meyer (B.P.S.), 1937.)

⁶² Dans la dernière parution du *Cahier des Poètes*, François Bonjean renonce à son pseudonyme. (p.348)

⁶³ La famille Bonjean, lignée aux multiples rameaux, est issue directement du pharmacien naturaliste de l'Impératrice Joséphine, Joseph Louis (1780-1846), qui lui offrit un herbier alpestre. Son fils Joseph-Louis (1810- 1896), filleul de Joséphine, célèbre pour ses travaux sur l'ergot de seigle, les toxiques et la maladie de la pomme de terre, devint doyen de l'Académie de Savoie. Fils de ce dernier, le Président Louis-Bernard Bonjean, député puis sénateur sous le Second Empire, acquit une tragique célébrité lorsqu'il fut exécuté comme otage en même temps que Mgr. Darbois, le 21 mai 1871, par la communarde Louise Gimet, rue Haxo.

On peut consulter le Fonds Bonjean à la Médiathèque de Chambéry, Pierre Girard, «Joseph Bonjean, botaniste de l'Impératrice Joséphine», *Revue d'Histoire de la pharmacie*, 1983, Vol.71, N° 259, p.287-297, Gaston Bernoville, *La vie ardente du Président Bonjean*, Editions Alsatia, 1 rue

d'une génération plus âgée, mais bien utile. Jeune marié⁶⁴ et père, avec douceur et ravissement, son poème «*Le Bébé*» l'exprime, d'un petit Georges depuis 1909, François propose à Charles un modèle familial que le solitaire envie, mais que dans sa faiblesse physique et ses incertitudes il se sent incapable d'imiter.

*«O mon petit enfant, tu ne sais pas
Ce qu'est pour mon cœur triste et las
La douceur dont tu l'abreuves,
La douceur de ta chair neuve
Et l'étreinte de tes petits bras,
Tu ne sais pas.»*⁶⁵

Charles exprime dans son poème, «*Simple lettre*»⁶⁶, un certain désarroi devant le mariage de son ami Achille Naudin, un jeune collègue commis des Postes, au moment où celui-ci va épouser Berthe Ardisson⁶⁷; le jeune homme commence à se sentir un peu décalé par rapport à ses contemporains, et ainsi s'accroît son sentiment de solitude. Sans doute éprouve-t-il les mêmes sentiments vis-à-vis de François.

Nice.- Mil neuf cent sept. Mardi, dix-sept décembre.

Mon bon, mon cher, mon brave Achille,

Je t'écris

*Tout bonnement. Ne va pas attacher de prix
A ces vers griffonnés de ma «petite chambre»,
C'est une simple lettre amicale et sans fard
Ainsi qu'un court adieu lorsqu'on part en voyage
Avec des vœux, avec aussi dans le regard
Non pas des pleurs, mais un peu d'ombre et de nuage
Car encor qu'on se fasse à tous deux le serment
D'être toujours - ainsi qu'autrefois - des intimes
Je sais ce que parler veut dire lorsqu'on ment:
Toi marié, je vais me cloîtrer dans mes rimes!
Fais ton bonheur...Mes vœux te suivront chaque jour,
Fais ton bonheur! à moins que Berthe ne s'en charge.
Nid étroit! Doux repos! Le ciel limpide et large:
C'est vrai qu'il faut changer l'amitié par l'amour.
De beaux enfants! La vie uniforme et paisible,
La calme paix sereine et le ménage uni*

Garancière, Paris 6ème, réédité par les Editions Sagnier, Kessinger Publishing, L.L.C.2009, enfin aux Archives nationales, le carton 303 AP/1.

⁶⁴ François Bonjean épouse à Nice le 19/09/1908 Victoire Lucienne Fanny Mélanie Césarine Faraud, née en 1886; le jeune couple vit au domicile du père de Victoire, Victor Faraud, maître d'école, où les femmes et tantes assurent les services. La naissance de Georges le 2/08/1909 et la nomination de François Ernest comme professeur à l'Ecole normale de garçons les amènent à chercher un logis indépendant. Ils habitent alors 3 place de la Liberté, près de Charles Calais, puis à l'école normale de Garçons, route de la Corniche.

⁶⁵ Jean Savoye, «*Le bébé*», *Cahier des Poètes*, N°1, p.43.

⁶⁶ Charles Calais, «*Simple lettre*», *Cahier des Poètes*, N°5, p.269.

⁶⁷ Etat-civil, publications de mariage, *Le Petit Niçois*, 2 février 1908.

*Où j'irai quelquefois, mais va! Le moins possible
Vous ennuyer d'une visite dans le nid.
J'ai dit! Je ne veux pas prolonger cette lettre
Il faut que pour demain j'apprenne à m'effacer
A me faire très bref, à ne plus jamais mettre
Pour te dire un bonjour que le temps de passer.
Adieu! De quelque prix que soit cet autographe,
Si tu peux déchiffrer mon nom dans le paraphe,
Plus tard, lorsqu'en fouillant tu le verras parmi
Les vieux chiffons, je veux - qu'importe rime ou prose ?-
Qu'il ne fasse jamais à ton cœur autre chose
Qu'oublier le poète et rappeler l'ami.*

Charles, ami tendre, fantasque et fidèle, a eu vite fait de faire connaître à François Bonjean ses amis et collègues de travail, de jeunes postiers et apprentis poètes comme lui, Louis Géry et Victor Rocca. Ce cénacle, timide reproduction de celui de Victor Hugo, que François réunit chez lui, 3 place de la Liberté (aujourd'hui place Wilson) baptisé par les amis «*Les heures franches*», va tout à coup parvenir à une notoriété nationale à l'arrivée d'un météore provocateur et déjà inséré dans le monde des lettres, Francis Carco.

• Francis Carco, un vagabond montmartrois a Nice

La petite bande des Niçois, que celui-ci évoque avec tendresse, va trouver modèle et guide en un Parisien d'adoption, Francis Carcopino-Tusoli, Francis Carco sous son pseudonyme.

*«Je voyais la troupe fantasque
Dans l'aube terne s'éloigner.
Le dernier portait un faux nez
Et son camarade un vieux masque,
Qu'un autre avait dû leur donner.»⁶⁸*

Ce jeune homme, (né en 1886, il a seulement vingt-cinq ans) a déjà derrière lui une vie mouvementée et une carrière littéraire bien amorcée. Sensible et tourmenté, il a fui avec le foyer familial les brutalités de son père, ancien inspecteur des Domaines de l'Etat en Nouvelle - Calédonie, habitué à exercer une autorité incontestée sur les bagnards et à battre ses enfants, que en *pater familias* corse, fonctionnaire, comme les pères de Stéphane Mallarmé, de Francis Jammes, ou de Paul Claudel il veut plier à sa volonté et dont il attend une réussite scolaire et professionnelle exemplaire. Francis n'oubliera jamais les affreux et traumatisants souvenirs que lui ont laissé la lourde marche quotidienne des condamnés qu'il voyait de la fenêtre, ou les exécutions capitales auxquelles il a été forcé d'assister⁶⁹. Ce passé jamais occulté donnera à sa poésie un décor inattendu puisqu'aux couleurs tropicales il préférera la musique de la pluie et la lumière nocturne des successives résidences de sa famille à son retour en France. Les séjours de vacances à Nice chez sa grand-mère maternelle, madame Roux, d'une vieille et

⁶⁸ Francis Carco, «A l'Amitié», p.116, Philippe Chabaneix, *Francis Carco*, Collection Poètes d'Aujourd'hui, Seghers Editeur, 1949, 195 p.

⁶⁹ Roland Dorgelès, «*Prisonnier, comme les bagnards de Nouméa, mais prisonnier de lui-même, il n'a jamais pu s'évader. C'est toujours ainsi qu'il a vu le monde, observé le monde, dans une brume de mélancolie que nul rayon de joie ne parvenait à percer.*»

authentique famille niçoise, dans la maison à l'italienne du 4 rue du Lycée, ou, avec ses cousins, dans la campagne voisine, sont, pour le jeune garçon, une réserve de souvenirs parfumés et pittoresques⁷⁰. Un séjour plus long, l'année scolaire 1905-1906 au Lycée Masséna, le rend digne du baccalauréat, à la grande joie de son père. Farceur, abusant de la cigarette, comme les jeunes poètes locaux qu'il n'a pas manqué de rencontrer «*en faisant la noce*», en fait, nous dit André Négis⁷¹, l'un de ses vieux camarades, il n'a qu'une seule et véritable maîtresse, la poésie, «*celle qu'on allait voir en secret, dont on ne parlait qu'à de rares amis.*»

L'auteur de ses jours se presse de le reprendre à Rodez pour suivre une classe préparatoire aux métiers de l'Enregistrement, où le turbulent ne reste que deux jours, mais où il fait connaissance de Roger Fraysse (futur Roger Frêne)⁷². Son rapide passage dans l'enseignement comme pion à Agen et dans la région lyonnaise, son service militaire dans les Alpes, lui permettent de se rendre compte qu'il n'est pas fait pour une destinée de fonctionnaire. Mal noté, renvoyé même pour ses excentricités, il n'en a pas moins fait connaissance de tout ce que ces provinces reculées comptent comme enfants terribles de la plume, tombant ainsi sous le coup de ce que Louis Nucera appellera plus tard «*la magistrature de l'amitié*»⁷³, principalement Robert de la Vaissière⁷⁴ et Tristan Derème⁷⁵ connus à Agen, Jean -Marc Bernard⁷⁶ de Valence, Jean Pellerin⁷⁷ de Pontcharra, copains du service militaire, Léon Vérane⁷⁸, de Toulon.

⁷⁰ Ralph Schor, «Témoignages d'écrivains: Francis Carco à Nice», *Recherches régionales*, janvier-mars 2002, N°161, p.11.

⁷¹ André Négis, *Mon ami Carco*, Editions Albin Michel, 1953, 152 pages.

⁷² Roger Frêne, (Roger Fraysse sous son véritable nom), en fin de carrière receveur de l'enregistrement à Aurignac (Haute-Garonne), poète de l'«Ecole de Toulouse», publia de nombreux poèmes, entre autres dans la *N.R.F.* (N°1, Novembre 1908), les *Facettes*, le *Gay savoir*, le *Beffroi*, de Léon Deubel, poète maudit, créa la revue *L'Île sonnante* (trente-deux livraisons de 1909 à 1913). Francis Carco faisait partie du comité de rédaction. Plusieurs de ses poèmes furent mis en musique. (*Triptyque*, poème de 1914, mis en musique par Joseph Canteloube de Malaret, 1879-1957., compositeur et folkloriste). A la revue *La Jeune Champagne* (1906/ 1) qui enquêtait sur les idées en matière d'écriture il répondait: «*Je rejette résolument ce qui n'est pas la poésie, raison dernière, fin de tout art; je n'hésite pas à élire le Poème comme son expression immédiate. Qu'il s'exprime en vers libres ou classiques, c'est question de métier où seuls les artistes doivent choisir.*»

⁷³ Louis Nucera, ' Francis Carco, «L'Homère des Voyous»', *Le Monde des Livres*, vendredi 4 juillet 1986.

⁷⁴ Robert de La Vaissière (Aurillac 1880- Paris 1937) fait partie de cette bande de vieux copains inconditionnels de Francis Carco. Après l'insuccès d'une préparation à Saint Cyr et des études de lettres à Bordeaux, il se retrouve répétiteur à Agen en même temps que Francis Carco et l'élève Philippe Huc (futur Tristan Derème). Il «*monte*» à Paris en 1911 et sous le pseudonyme de Claudien devient critique littéraire et lecteur chez Albin Michel. («Anthologie de la poésie du XXème siècle», Paris, G.Grès et Cie 1924, Michel Décaudin, «La crise des valeurs symbolistes, vingt ans de poésie française, 1895-1914», Toulouse, Privat, 1960, Slatkine, 1981).

⁷⁵ Tristan Derème (Pseudonyme de Philippe Huc, Marmande, 1889-Oloron Sainte Marie 1941). Fils d'officier, il se lie à Agen en 1906 avec Francis Carco et Robert de La Vaissière. Fonctionnaire des Impôts, ami du député Fould, puis de Louis Barthou député d'Oloron dont sa mère est originaire, il reçoit le Grand Prix de Littérature de l'Académie française en 1938 pour une oeuvre poétique élégante dans laquelle le roman enfantin «*Patachou petit garçon*» (Paris, Emile Paul Frères, 1929) occupe une place à part.

⁷⁶ Jean Marc Bernard (Valence, 1881-1915), ami proche de Francis Carco, il anime la revue «Les Guêpes» et participe à la Revue critique des idées et des livres. Fantassin, il est emporté par un obus en 1915 mais son poème, «De profundis», publié dans ses œuvres complètes en 2 volumes aux Editions Le Divan en 1923, reste l'une des plus émouvantes plaintes des combattants déroutés par l'horreur du front. «*Car plus encor que notre chair,*

Laissons la parole à Jean Pellerin pour en traduire l'ambiance joyeuse :

*Caporal Carco, vous n'étiez
Pas un gradé sévère.
Quand on vous cherchait au quartier
Pour vous offrir un verre,*

*On s'arrêtait soudain, charmé ;
Vous disiez du Tailhade
Et du Stéphane Mallarmé
A ceux de votre escouade.*

*Ils écoutaient, ces bons amis,
Votre voix inspirée,
Car tous péchés étaient remis
Dans la bonne carrée,*

*Hormis celui de ricaner
Au cher sonnet du Cygne !
Alors vous saviez les donner,
Les deux jours de consigne !⁷⁹*

«Pas un papier de celui-là sans une citation adroite en faveur de l'œuvre ou de la personne des autres.», dira encore André Négis de son ami Francis.

Depuis les premières années du siècle, Francis a lu et relu la prose et les poèmes d'Henry Bataille⁸⁰, surtout «*Le beau voyage*», et «*Les Tristesses*» de Francis Jammes⁸¹, deux

*Notre âme est lasse et sans courage.
Sur nous s'est abattu l'orage
Des eaux, de la flamme et du fer...»*

⁷⁷ Jean Pellerin (1885 à Pontcharra-1921 au Châtelard) avait rencontré Francis Carco au cours de son service militaire. Emule de Paul-Jean Toulet, il «monta» à Paris en 1911, mais la tuberculose contractée au front à partir de 1917 l'emporta. En 1923 Carco rassembla ses œuvres dans «*Le Bouquet inutile*». (François Huguenin, «A l'école de l'Action française», Editions Jean Claude Lattès, 1999)

⁷⁸ Francis Carco était entré en relations par correspondance avec Léon Vérane (Toulon, 1886-Solliès-Pont 1954). «*Hélas pour moi! J'étais poète,*

*Coeur dévolu à quels tourments!
Mes parents me tenaient pour bête,
J'étais un fils inquiétant.»*

Ainsi se définit Léon Vérane, fils de Marius commis de marine, 39 ans et d'Antoinette 38 ans. Secrétaire (cela reste à prouver) du poète franco-américain Stuart Merrill, commis à la mairie de Toulon, exempté du service en 1907, mais finalement incorporé en 1914, sous-chef de bureau à la mairie de Toulon puis inspecteur des bibliothèques de sa ville il consacra sa vie à la poésie. Sa revue, «*Les Facettes*», fondée avec son ami Marius Martin, d'une exceptionnelle longévité, parut de 1911 à 1946. Un numéro spécial (1913, 2ème année, 4ème cahier), fut consacré aux poètes indépendants et fantaisistes. (Actes du Colloque de mars 2002 organisé par Daniel Aranjó, Université de Toulon et du Var, Edisud, Coll. Var et poésie, N°3, 2003.) On ne peut passer sous silence la personnalité mystérieuse de Marius Martin (1890-1912) qui se serait laissé mourir de faim pour un indicible chagrin, et auquel «*Les Facettes*» consacrerent un hors-série en 1913.

⁷⁹ Jean Pellerin, *Le Divan*, cité dans le *Cahier des Poètes*, N°3, p.160.

⁸⁰ Henry Bataille (1872-1938) se pose, comme Francis James, en aîné plus qu'en modèle. Fils de magistrat, il hésite entre la peinture et la plume. Son œuvre dramatique, qui ridiculise la bourgeoisie,

écrivains ennemis de toute prétention et contrainte dont la limpidité commence à éclipser la gloire des Symbolistes. Convaincu de la justesse et de l'opportunité de son inspiration, Francis Carco commence à écrire, de 1904 à 1910, ses premiers poèmes, qui ne seront réunis en volume qu'en 1927. Son parcours est jalonné de la création ou de sa participation sous forme de poésies à de petites revues, «*Le Narrateur*», «*Le cri de la Terre*», «*Pan*», à Montpellier, «*Le Feu*», à Marseille, «*Les Petites Feuilles*» et l'«*Oliphant*», à Grenoble, entre autres. Il correspond avec des écrivains connus, hésite alors entre une technique mallarméenne rigoureuse et une apparente et musicale imprécision. Le thème de l'eau et celui de la pluie, qui se jouent particulièrement d'une forme fluide, occuperont dans son œuvre une place importante, renouvelant l'inspiration du poète, et son espace intérieur sera toujours symboliquement orienté vers Paris.

«*Le jet d'eau, que chuchote-t-il
Dans ce lent parfume de verveine
A faire hésiter, ô sereine!
Une larme au bord de vos cils?*⁸²»

Dès 1911, Francis Carco, avec ses complices devenus parisiens comme lui, Tristan Derème, Jean Pellerin, Léon Vérane, publie à Tarbes, en vingt exemplaires et seulement sur douze pages, *Le Petit Cahier*, une cinquantaine de vers placés sous le signe d'une nouvelle école, la «*Fantaisie*», qui s'exprime, principalement en province, sous la forme de plaquettes modestement autofinancées, offertes par les poètes eux-mêmes à leurs amis, averse ou rosée qui rivalise par sa richesse et sa juvénilité créatrice avec le centralisme de la capitale. Celle-ci va cependant les attirer presque tous, sauf ceux qui comme Charles Calais sont retenus faute de moyens ou par devoir familial dans leur province.

Espérant échapper à la dictature paternelle et aux coups qui pleuvent à l'occasion et qu'il accepte tout de même, les sentant quelque part mérités, Francis «*monte*» à Paris en janvier 1910. Une succession de coïncidences heureuses, dans la vague de froid du siècle, et grâce à la solidarité de quelques amis comme Edouard Gazanion⁸³ en a fait un habitué du «*Lapin agile*» où chez Frédéric Gérard le tenancier, guitariste, «*au vieux foulard rouge porté en serre-tête sous une toque de fourrure et à la barbe de père Noël*»⁸⁴, il fait connaissance de toute une bande de joyeux lurons: fort de son expérience de pion et de biffin, monté sur une table, il pousse la chansonnette, une «*goualante*» des «*Bat'd'Af*», qui lui vaut un plein

vilipendée dans la N.R.F., donne de beaux rôles à ses compagnes successives, Berthe Bovy et Yvonne de Bray. Son recueil poétique, *Le Beau Voyage*, (1904), est privilégié par lecteurs et critiques. (William Asholt, «Henry Bataille et le théâtre symboliste», *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1993:2 N° 93, P.U.F., 84 p.)

⁸¹ Francis Jammes (1868-1938): Poète provincial originaire du Béarn, dont le recueil le plus apprécié «*De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir*» (1898) est édité au *Mercure de France*, il a bouleversé les règles de la versification. (*Actes du colloque du cinquantenaire*. Pau-Orthez, 25-26 novembre 1988. 1989. *Actes du colloque " Le Rayonnement international de Francis Jammes "*. Orthez-Pau, 7-8 octobre 1993. 1995.)

⁸² Francis Carco, «A Tristan», p.13, Philippe Chabaneix, «Francis Carco», Collection Poètes d'Aujourd'hui, Seghers éditeur, 1949, 195 p.

⁸³ Edouard Gazanion (né en 1880) accueille sympathiquement Francis Carco; il l'avait même autorisé à vendre ses meubles en cas de besoin en les numérotant par ordre d'urgence ! (Philippe Chabaneix, «Francis Carco», Collection Poètes d'Aujourd'hui, Seghers éditeur, 1949, 195 p.)

⁸⁴ Francis Carco, «Lapin agile», p.69, Poèmes inédits, Philippe Chabaneix, *Francis Carco*, Collection Poètes d'Aujourd'hui, Seghers Editeur, 1949, 195 p.

succès. Il marche sur les traces de son aîné niçois⁸⁵, Guillaume Apollinaire, qui l'a précédé à Paris dès 1899 et surtout 1902, s'est lié avec jeunes écrivains et peintres fauchés; il partagera avec Francis Carco la précieuse amitié de Max Jacob⁸⁶. Comme toute une bande d'artistes poètes et réfugiés politiques, Francis fréquente aussi bien les salons des riches mécènes, la demeure des Stein, Gertrude et son frère Léo, où se retrouvent participants et dirigeants de revues, la demeure de la romancière sulfureuse Rachilde et de son mari Alfred Valette, directeur du *Mercur de France*, le marchand d'art Kahnweiler, mais aussi des ateliers disparates, le Bateau-Lavoir, où Picasso a le sien, toujours plein de visiteurs, la Ruche à Montparnasse, les fermettes et jardins de banlieue de ses amis. Il subsiste en écrivant quelques articles et en comptant sur la solidarité des uns et des autres.

Francis Carco n'avait alors jusque là publié à l'Union française d'Édition, à Marseille, en 1911, que les trente-et-un poèmes en prose d' «*Instincts*», une plaquette parue sous le patronage de la revue *Le Feu*, une publication d'avant-garde, où les impressions de villes la nuit et de faubourgs étranges créent un climat de songe et de mystère. Il écrit dans la *Phalange* un article sur Matisse; sa signature apparaît dans *Les Guêpes*, petite revue fondée en janvier 1909 à Valence par son ami Jean Marc Bernard. Revenu à Nice en février 1911 sur les injonctions paternelles pour fuir les blanches nuits corruptrices de Montmartre, Francis séjourne plus longuement chez sa grand-mère. Indulgente et cossue, elle assure gratuitement à son original petit-fils, qui troque souvent le costume classique et le feutre du dandy contre la casquette et le chandail de l'apache, un hébergement confortable, des plats roboratifs et lui permet de travailler tranquillement. En 1912 il publie son premier recueil de vers, «*La Bohême et mon cœur*», trente-deux pièces dont la plupart ne dépassent pas douze vers, certes inspirées par la lecture de Baudelaire et des poètes maudits, par la vie et les écrits de Laurent Tailhade, mais très personnelles tout de même.⁸⁷

Charles-Henri Hirsch, poète des «*Légendes naïves*», romancier de «*Tigre et coquelicot*» (1912), dont Carco a fait une critique très favorable, s'est déjà inspiré du monde interlope des prostituées et des maquereaux⁸⁸. Il conseille à Francis de tenter sa chance dans le roman. Contrairement à Charles Calais, le jeune Carco est dévoré de l'idée de gagner sa vie dans l'écriture. Cela le motive et lui permet de développer son sens des relations humaines et de ce que l'on appellerait maintenant le goût inné du *marketing*. C'est donc à Nice que, loin des bavardages et beuveries montmartrois il va composer en 1912 son roman «*Jésus La Caille*», histoire d'un proxénète homosexuel, édité dès l'année suivante au *Mercur de France* chez Alfred Valette qui lui remet ses premiers droits d'auteur, sur la recommandation de Rachilde, l'épouse de ce dernier: elle lit et apprécie le texte en une nuit, en août 1913⁸⁹.

⁸⁵ Guillaume Apollinaire (1880-1918), élève nomade, séjourne à Nice, et publie à Paris dans des revues ses premières œuvres. En 1913, *Alcools* consacre son rôle novateur dans la poésie française. Francis Carco, dans «Les Poètes et Nice», *Le Petit Niçois*, jeudi 31 juillet 1913, évoque les charmes de la permanence du lycée Masséna qu'ils connurent chacun leur tour, et les heures douces du jardin interdit, pause dans leur existence agitée.

⁸⁶ Max Jacob (1876-1944): Après une jeunesse bretonne à Quimper, il vient à Paris en 1895, peintre, poète, fréquente Montmartre et sa bande bohème dont Picasso rencontré en 1901, et Francis Carco. De nombreuses éditions de poèmes lui apportent la notoriété, dont «*Le Cornet à dés*» (1916). Converti au catholicisme et baptisé en 1915, il se retire du monde à partir de 1931, près de l'abbaye de Saint Benoît-sur-Loire, où il est arrêté en 1944. Conduit à Drancy, il y meurt le 5 mars 1944. (Béatrice Mousli, «Max Jacob», *Collection Grandes Biographies*, Flammarion, 2005, 509 p.)

⁸⁷ Francis Carco, *La Bohême et mon cœur, poésies*, sans nom d'éditeur, Niort, Imprimerie Clouzot.

⁸⁸ Charles-Henry Hirsch (1870-1948), poète, romancier, («*Légendes naïves*», 1894, «*Tigres et coquelicots*», 1905), essayiste, auteur dramatique, encouragea de nombreux disciples dont Francis Carco, («Charles-Henry Hirsch, Critique», *Les célébrités d'aujourd'hui*, Sansot éditeur, 1913.)

⁸⁹ La romancière Rachilde (1862-1953), pseudonyme de Marguerite Eymery, héritière scandaleuse de George Sand par ses mœurs, avait publié dès 1884 un roman sulfureux, «*Monsieur Vénus*».

• Indépendants et fantaisistes, un vent de liberté dans la poésie française

Qu'est-ce que la «*Fantaisie*»? Cette expression sous-tend simplement un désir de liberté chez les jeunes poètes: ils se refusent à être assimilés à une «*école*», ce qui signifierait en effet pour eux une sorte d'intégration à un groupe de poètes d'une autre génération, alors qu'ils se veulent originaux. Dès 1861, Catulle Mendès⁹⁰, désireux à la fois de secouer l'encombrant modèle des Romantiques et des Réalistes et de ne pas renier ses aînés, dont Théophile Gautier, son beau-père, décide de fonder une *Revue Fantaisiste*⁹¹. Pour son premier numéro il fait appel à l'opinion de quelques écrivains bienveillants, espère-t-il. Espoir déçu: le 12 janvier 1861 Jules Noriac⁹² se refuse à définir la Fantaisie, étayant son argumentation par l'absurde : «*La Fantaisie a tant de formes que pour faire une Revue Fantaisiste, il faudrait que pas une page ne ressemblât à l'autre, que pas une idée ne fût la conséquence d'une pensée saine et abondante, que pas un mot n'eût la même acception. Alors il se trouverait peut-être entre ces mille divergences une pensée, une phrase, un mot qui plairait à un lecteur fantaisiste, à un, vous m'entendez bien, à un!*»

Ce propos critique contraint Catulle Mendès, dans la livraison du 26 février 1861,⁹³ à préciser paradoxalement le contenu d'un concept qui justement n'a pas à être défini: «*Une dénomination moins indéterminée aurait eu le grave inconvénient de tracer un cadre précis et d'impliquer l'obligation de le remplir exactement; c'est ce que je n'ai pas voulu. Mes collaborateurs jouissent des plus grandes libertés ils ont le droit de se passer toutes sortes de fantaisies, même celle d'être réalistes, - à condition pourtant que cette dernière ne leur vienne pas trop souvent.*»... Et plus loin, il ose : «*La Fantaisie, c'est un mélange d'idéal et de vrai, mais où il rentrerait beaucoup plus d'idéal que de vrai.*»

Un vent d'indépendance souffle aussi dans l'art, manifesté, lui, à partir de 1884 où un premier salon sans jury ni récompenses a pu réunir les peintres interdits des cimaises officielles. En 1911 des salons non-conformistes exposent les Cubistes, les Indépendants, le Salon d'Automne et le Salon de Bruxelles. L'architecture se démarque elle aussi de la tradition du XIX^{ème} siècle, avec la fondation du «*Cercle des Artistes de Passy*», «*Groupement pour la défense et l'affirmation des Arts novateurs*», fondé en 1912 par Auguste Perret⁹⁴ et Sébastien Voirol, avec Guillaume Apollinaire et Henri Martin Barzun⁹⁵.

Fréquentant les cabarets de Montmartre et découvreuse de talents lors de ses «*mardis littéraires*» elle protégea Francis Carco et lui permit de publier en 1914 «*Jésus-la-Caille*» au *Mercure de France*.

⁹⁰ Catulle Mendès (1841-1909) avait fondé en 1861 la *Revue Fantaisiste* et avait rencontré Charles Baudelaire de vingt ans son aîné. (*Baudelaire, Mémoire de la critique, Un demi-siècle de lecture des Fleurs du mal, 1855-1905*, Collection dirigée par André Guyaux, 2007, 1147 pages, Presses Universitaires Paris Sorbonne).

⁹¹ *Revue fantaisiste*, 15/02/1861-01/05/1861. Eaux fortes de Rodolphe Bresdin, N°1 à 6, Tome I, Slatkine Reprints, Genève 1971.

⁹² Jules Noriac de son vrai nom Claude Antoine Jules Cairon (1826-1882) était déjà réputé humoriste par ses romans et articles du *Figaro*. Il poursuivit dans le genre dans des livrets d'opérette et d'amusantes saynettes parisiennes.

⁹³ *Revue Fantaisiste*, sous la direction de Catulle Mendès, Jules Noriac 12 janvier 1861, Catulle Mendès, 26 février 1861.

⁹⁴ Auguste Perret (1874-1954), architecte, innova dans la recherche des matériaux, dans la forme, en faisant apparaître la structure, mais que ce soit dans des édifices civils, religieux ou industriels il resta un classique. Son beau-frère Sébastien Voirol (1870-1930), pseudonyme de Gustav Henrik Lundquist, poète, écrivain, décorateur, joua un rôle important dans la naissance du mouvement Dada. (Henri Béhar, Catherine Dufour, «*Dada, circuit total*, », Editions L'Age d'homme, 2005, Lausanne, Suisse).

⁹⁵ Henri Martin Barzun (1881-1974), jeune poète, mécène et musicologue, dépensa sa fortune personnelle pour aider ses amis de l'Abbaye de Créteil. Il s'installa ensuite aux Etats-Unis à partir de 1917 et développa les relations culturelles de la France avec ce pays par le biais de revues, de

La musique elle aussi recherche « *le plaisir tout sensoriel d'un enchevêtrement de vibrations sonores* », sans pour autant que l'on soit sûr de l'intérêt réel du résultat⁹⁶.

Cinquante ans après l'initiative de Catulle Mendès, Indépendants et Fantaisistes se rassemblent sous cette étiquette dans le numéro de 1913 des *Facettes*; sous la direction de Léon Vérane, cette revue suggère à la fois les pans coupés d'un vase de cristal, et les aspects troublants de la personnalité des artistes et écrivains. Riche de quarante poèmes, préfacée par Tristan Derème, elle veut « *présenter un tableau aussi complet que possible de la production poétique contemporaine.* » « *Faut-il définir la fantaisie et avancer qu'elle est une manière de douce indépendance et parfois comme un air mélancolique que voile un sourire ambigu. Non pas une indépendance qui veuille tout démolir pour tout reconstruire, qui proclame la réussite de je ne sais quelle barbarie et qui s'exprime dans une langue sauvage, dure et raboteuse; mais un souci agréable de liberté spirituelle et sentimentale qui permette de donner au monde des aspects imprévus.* »⁹⁷

A l'idéalisme et à l'esthétisme de 1890 succède donc le sens de la vie et de l'action, au goût de l'ordre, l'esprit d'anarchie, l'esprit critique, la volonté de tout posséder, le désir de ne plus penser en troupe. Francis Carco interpellera plus tard son ami avec nostalgie.

*Tristan Derème, où est le temps
De nos vingt ans,
Le temps de ces belles années
Qui semblaient n'être que printemps
Et fleurs à nos coeurs étonnés?*

*Depuis, l'hiver a neigé tant
Et tant soufflé la bise née
D'un ciel orné de cheminées,
Que, sans la verdure dorée,
J'aurais beau faire et les pleurer,
Ne renaîtraient pas nos vingt ans.*⁹⁸

• Une effervescence poétique à Nice

Arrivé à Nice, Francis Carco s'est rapidement intégré au cénacle des amis de Charles Calais, peut-être par François Bonjean, ou par les amis postiers, et mêle sa dynamique à leur enthousiasme. Fort de ses expériences éditoriales précédentes (il a participé déjà à plus d'une dizaine de revues et à des publications d'importance, s'est assuré la bienveillance de Rachilde et d'Albert Valette, directeur du *Mercure de France*), il les fait réagir et les aide à concrétiser leur rêve, la création du *Cahier des Poètes*; sous ce modeste intitulé, le *Cahier* se propose de passer en revue tout ce que la poésie compte de neuf, d'inédit, de sincère, se frayant des chemins dans la créativité touffue de la génération des jeunes gens nés aux alentours de 1885, âge de Charles Calais, des « *quatre fils Aymon* » niçois.

conférences. Et de contacts avec ses amis. (Christophe Laurent, « Quand Auguste Perret définissait l'architecture moderne du XX^{ème} siècle », *Revue de l'Art*, 1998, N°121, pp. 61-78).

⁹⁶ Gabrielle Buffet, « Impressionnisme musical », Numéro spécial consacré à l'Exposition de la *Section d'Or*, 9 octobre 1912, N°I.

⁹⁷ Tristan Derème, Préface au numéro des *Facettes*, extrait p.16 de Philippe Chabaneix, *Francis Carco*, Collection Poètes d'Aujourd'hui, Seghers Editeur, 1949, 195 p. *Les Facettes*, Album de poésies paraissant quatre fois l'an. Mai 1913.

⁹⁸ Francis Carco, A Tristan, p.108, Philippe Chabaneix, *Francis Carco*, Collection Poètes d'Aujourd'hui, Seghers Editeur, 1949, 195 p.

Le *Cahier* prend le relais de la *Revue des Lettres et des Arts*⁹⁹, parue à Nice entre mai 1908 et 1910, fondée par Jean Veillon, avocat et conseiller à la préfecture, avec ses amis, dont A. Toussaint Luca, avocat, défenseur de Guillaume Apollinaire lors de ses ennuis judiciaires, son condisciple en 1899 au lycée, Joseph Levrot alors bibliothécaire de la Ville de Nice, et Jacques Reboul¹⁰⁰, professeur de philosophie au Lycée, dont le grand-père négociant 24 rue Cotta offre à la revue un local. La *Revue des Lettres et des Arts*, sous l'exergue « *Faire penser* » groupe articles, poèmes ou chroniques de la diaspora fantaisiste, mais aussi beaucoup de pages émanant d'écrivains locaux, Henri Moris, archiviste, l'imprimeur - poète Léon Robaudy, le professeur d'histoire Georges Doublet, le talentueux Dominique Durandy, l'artiste peintre Paul Audra, ou de résidents consacrés comme Jean Lorrain ou les sœurs Ulmès. Une rubrique musicale, « *La vie sur le Littoral* » accompagne une enquête, alors à la mode, sur le thème : « *Peut-on travailler sur notre Riviera ?* » que Dominique Durandy introduit avec esprit : « *C'est que cette terre de soleil enfante sans se laisser les poètes, les coloristes et les rêveurs. Et si chez nous l'effort est moindre, si la douce paresse est plus insinuante, si l'on chevauche plus aisément les chimères et si l'imagination est plus folle qu'ailleurs, ne nous en plaignons pas, car la joie fuse dans les rires comme dans les écrits, l'esprit pétille comme de la mousse de champagne et il y a partout de la grâce, de la lumière et de la beauté.* »

Ainsi, succédant à cette *Revue des Lettres et des Arts* qui annonce en mai 1910, probablement en raison de divergences au sein du bureau partagé entre néosymbolistes et néoclassiques, son repli à Marseille et son regroupement avec « *Le Feu* », le *Cahier des Poètes* lui aussi cherche la beauté. Il procède de la volonté acharnée de Francis Carco de faire date dans le milieu des Indépendants et Fantaisistes, de la prise de conscience de Charles Calais de la nécessité de publier pour sortir de l'anonymat, de celle de Francis Bonjean que dynamise son amitié. Il ne bénéficie d'aucune publicité et son contenu est beaucoup plus mince. Francis Carco réussit à grouper les productions poétiques de ses amis dans trois anthologies, le *Cahier des Poètes* en novembre 1912, les *Marchés de Provence*, en mars 1913, *Vers et prose*, d'octobre – novembre - décembre 1913¹⁰¹, consacrées aux Fantaisistes et placées sous le patronage de Paul-Jean Toulet, leur chef de file, qu'il a connu à Paris et dont il admire les *Contrerimes*¹⁰², jongleries de vers courts et de strophes subtiles.

*Ainsi Toulet, à la Raffette,
Comptant noblement sur ses doigts
Pour donner la forme parfaite
A ses poèmes d'autrefois,*

⁹⁹ La *Revue des Lettres et des Arts*, Nice, 1908-1910, 24 rue Cotta, Nice.

¹⁰⁰ Jacques Reboul travaille alors sur l'œuvre de Valentine de Saint Point : « Notes sur la morale d'une annonciatrice, Valentine de saint Point », publié chez Eugène Figuière (1882-1944), jeune éditeur poète et pionnier qui offrit son aide à beaucoup des Indépendants et fantaisistes.

¹⁰¹ *Vers et prose, Défense et illustration de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie, (Titre proposé par Pierre Louys), du tome I (mars-avril-mai 1905) au tome XXXVI (janvier-février-mars 1914)*, revue en forme d'anthologie dirigée par Paul Fort, et avec les collaborations successives de Jean Moréas, Alexandre Mercereau, André Salmon, Paul Valéry, publiée par les Editions Eugène Figuière. Jean Moréas (1856-1910), poète grec de culture française, fonda le mouvement symboliste en recherchant la pureté de la langue, entre autres dans ses « *Stances* » et exerça une grande influence. André Salmon (1881-1969), poète et critique d'art, défendit la jeune peinture et fit beaucoup pour sa compréhension.

¹⁰² Paul-Jean Toulet (1867-1920), après une vie de voyages et d'excès, se retire à Guétary (Basses-Pyrénées) en 1912. Ses *Contrerimes*, sortes de madrigaux habilement versifiés, ne furent publiés qu'après sa mort, en 1920.

*Toulet, coiffé d'un béret basque,
Evoquait la même et fantasque
Ronde que je voyais passer,
D'un cœur ironique et blasé.*¹⁰³

Les Fantaisistes, appelant à la rescousse les poètes maudits, Gérard de Nerval, Tristan Corbière, Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, Jules Laforgue¹⁰⁴, qui ont débroussaillé le chemin, dépoussiéré la forme et fait de la vocation poétique une mission sacrée, s'inscrivent dans le fil conducteur du changement de siècle et de ses incertitudes. Le dernier personnage emblématique en sera Léon Deubel¹⁰⁵, révoqué de l'enseignement, mort noyé dans la Marne en juin 1913 à bout de ressources et d'espoir, après avoir brûlé tous ses manuscrits. Le destin de Charles Calais, dont le tragique ne fut perçu que par les très proches, et qui ne manifesta jamais, malgré ses souffrances, la volonté de se donner la mort, sera proche de celui de Léon Deubel.

Embarrassé pour définir un groupe, celui des Fantaisistes, qui en fait se refuse à être catalogué, Carco le définit tout de même : «*Ce n'était pas une école. C'était une réaction profonde de la sensibilité contre de vieux clichés, des procédés usés jusqu'à la corde et un incroyable charabia.*»

Il s'adresse à la Muse:

*«Tu me diras tes soirs d'ivresse,
Tes nuits de gloire, tes succès,
Villon, Nerval, Rimbaud, Musset,
Et, sous tes grands airs de pauvre,
Je devinerai la détresse
De ton vieux cœur sombre et blessé.»*¹⁰⁶

• Le premier cahier des poètes, manifeste des indépendants et fantaisistes

En décembre 1912 le premier *Cahier des Poètes*, véritable manifeste des Indépendants et Fantaisistes, donne la parole à Francis Carco. Par son influence, son art de jouer de tous ses réseaux de connaissances et d'amitiés, il fait du *Cahier des Poètes* un porte-parole national de la jeune poésie. L'introduction n'en précise pas moins une petite réticence, «*encore que notre jugement de la poésie moderne ne soit pas toujours le même sur quelques points*», ce qui permet d'accorder aux fondateurs de la revue une indépendance et refuse la notion d'école et donc de troupeau obéissant. Son introduction fait la part belle aux précurseurs et amis éparpillés dont elle débrouille les tendances; puis une «*Académie des Sciences morales et splénétiques*» livre des échantillons de leurs talents, poèmes en vers et en prose, contes

¹⁰³ Francis Carco, «A l'Amitié», p.120, Philippe Chabaneix, *Francis Carco*, Collection Poètes d'Aujourd'hui, Seghers Editeur, 1949, 195 p.

¹⁰⁴ Les «*poètes maudits*» ont en commun une vie de misère abrégée par la maladie et quelquefois une mort violente. Gérard de Nerval (1808-1855), poète romantique de l'«*Invisible*», Paul Verlaine (1844-1896), Tristan Corbière (1845-1875), inconnu de son vivant, et Jules Laforgue (1860-1887) échappèrent au mal de vivre par la poésie. Arthur Rimbaud (1854-1891) cessa très jeune une œuvre de poète «*voyant*», pour mourir prématurément à l'hôpital après une errance de marginal et d'aventurier.

¹⁰⁵ Léon Deubel (1879-1913) fait partie des fondateurs du *Beffroi*, 31 avenue des Gobelins, Paris. L'intervention de Louis Pergaud sauva son corps de la fosse commune.

¹⁰⁶ Francis Carco, «A l'Amitié», p.118, Philippe Chabaneix, *Francis Carco*, Collection Poètes d'Aujourd'hui, Seghers Editeur, 1949, 195 p.

fantastiques, en insistant sur la nécessité, pour ces jeunes gens, «*d'intensifier leur effort*» et d'«*aller jusqu'au bout de leur tentative*».

Ces sciences «*splénétiques*» concernent à la fois le «*spleen*» et la rate (latin *splena*) dont l'étymologie révèle l'origine. Le jeu de mots autorise à se «*dilater la rate*». Ainsi les Fantaisistes seraient à la fois empreints de spleen mais aussi d'un humour parfois corrosif...

Intensifier l'effort, René Ligeron¹⁰⁷, graveur et dessinateur ne conseille rien d'autre aux jeunes artistes. Dans ses «*Notes d'Art*» il critique le *Manifeste futuriste* publié par Marinetti dans le *Figaro*¹⁰⁸, fustigé par Jean Pellerin, facilement humoriste et pasticheur, dès les premières pages du *Cahier* :

«*Tandis qu'au sein de son parti,
Complétant la féerie,
Notre Hérode- Marinetti
Préparait la tuerie...*»

Le publiciste italien, sans doute secondé par un ami de langue française (peut-être, dit-on, Guillaume Apollinaire) met l'accent sur la modernité, la vitesse, l'audace au détriment du labeur et des apprentissages de base, de tout l'aspect technique des formes d'art et de l'aide que peuvent apporter les maîtres, sans pour autant imposer un modèle contraignant.

Depuis 1890, Paris attire bien des jeunes étrangers, dont nombre de jeunes créateurs catalans, peintres et écrivains, comme Picasso, fuyant l'académisme rigide de leur pays, dans le courant moderniste. La *Lettre d'Espagne* de Ramon Vivès Pastor¹⁰⁹, poète barcelonais, fait l'historique dans ce numéro et le suivant, de la renaissance littéraire catalane, à peu près contemporaine des courants régionalistes qui depuis le milieu du XIX^{ème} siècle parcourent la Provence, Nice et la Savoie, et dont le jeune Jean Savoye (François Bonjean) est, nous l'avons vu, représentatif par le choix de son pseudonyme. A Nice, les concours poétiques se

¹⁰⁷ Né en 1880, René Ligeron était l'auteur d'un manuel sur la pratique de la gravure en couleurs encore utilisable, et exposa jusqu'en 1937 au Salon des Artistes français.

¹⁰⁸ Filippo Marinetti (1876-1944), «*Manifeste Futuriste*», *Le Figaro*, 20 février, 1909). Guillaume Apollinaire aurait peut-être mis sa patte dans ce manifeste.

«*Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité. Les éléments essentiels de notre poésie seront le courage, l'audace, et la révolte. La littérature ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing. Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle : la beauté de la vitesse. Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux tels des serpents à l'haleine explosive... une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la Victoire de Samothrace...*»

¹⁰⁹ Ramon Vivès Pastor auteur des *Estances* publiées en 1907, traducteur de Molière, a aussi transposé en français et en catalan les *Quartets*, du poète persan classique Omar Khayyam (1048-1131), astronome et savant. (Omar Khayyam, *Estances*, traduction de Ramon Vivès Pastor, Editions El Mall, 1985). Ces «*Quatrains*» déjà traduits de l'anglais, avaient fait l'objet en 1905 d'un commentaire de Laurent Tailhade, («*Omar Khayyam et les poisons de l'intelligence*», Editions Charles Carrington, Paris, 1905), dans lequel il observait avec intérêt le destin paradoxal d'un anarchiste en faveur chez des princes, sans doute drogué comme il l'était lui-même depuis sa blessure à l'œil dans un attentat anarchiste. Ces «*Quatrains*», à l'authenticité discutable, exercèrent une grande influence chez les jeunes écrivains de l'époque, de Taine à Gide, qui hésitèrent à interpréter le message de l'auteur comme la mystification d'un hédoniste ou l'anarchie d'un mystique. (Sarah Mirdâmâdi, «*Omar Khayyam*», *La Revue de Téhéran, mensuel culturel iranien de langue française*, N° 59, octobre 2010). De plus Marinetti aurait emprunté le terme «*futurisme*» dans un article publié par un écrivain catalan dans le *Mercur de France*.

multiplient depuis la création sur place d'une représentation du Félibrige en 1882, et, en 1904, Frédéric Mistral¹¹⁰ qui a refusé d'entrer à l'Académie française pour ne pas avoir à prononcer en français son discours de réception, s'est vu attribuer le Prix Nobel de littérature. Nos quatre fondateurs ne révèlent pas, dans les poèmes alors publiés, de tendance profondément régionaliste et ne participent ni à ce zèle local ni à la débauche de sentiments patriotiques, régionaux ou familiaux que priment *Nice Littéraire*, le *Petit Poète*, le *Monde Élégant*, ou le *Tout Nice*. Sans doute sont-ils quelque peu influencés par le malicieux Tailhade qui trouvera à sa mort Mistral pesant. «*Pas besoin de parler provençal pour adhérer à ce langage qui se parle dans quatre lieues carrées*»¹¹¹. Charles Calais lui-même manifeste avec une douce ironie un certain esprit de contradiction en décrivant, dans son sonnet «*Pour Nice*», l'engouement des visiteurs pour la côte ensoleillée :

*Je suis fils du pays dont rêvent les pucelles;
Comme un printemps les fleurs parfument mon hiver,
Et le ciel est si pur et si tiède en est l'air,
Qu'on y boit en tous temps le vin sous les tonnelles.*

*L'âme s'enivre, et pour rêver devant la mer,
Chose étrange! on entrouvre en janvier les ombrelles;
Jusqu'aux vieillards, qu'on voit protégeant leurs prunelles
De lorgnons noirs. Le ciel flambe comme un feu clair.*

*Aussi tous: fortunés, amants, princes et reines,
Viennent vers mon soleil comme au feu les phalènes,
Abandonnant patrie et foyer. De tous lieux,*

*De tous lieux: Prusse, Écosse, Allemagne ou Norvège
Ils viennent vers le rêve azuré de mes cieux...
Moi, l'hiver, je voudrais voir tomber de la neige.*

L'air du temps souffle dans la chronique de Charles Calais, qui, analysant l'«*Histoire de la Poésie française depuis vingt-cinq ans*» de Florian-Parmentier,¹¹² trouve dans la «*pléthore d'écoles*» que celui-ci cherche à déterminer, une preuve de la dualité du génie français entre influences celtiques et romanes. En fait dans cet essai réussi de revue poétique locale, apparaissent au contraire une unité de forme et d'inspiration, un désir de se libérer des influences et de créer un monde nouveau, un lyrisme qui tend à s'affranchir du terroir.

• Le second cahier des poètes : une petite anthologie de poésie féminine

¹¹⁰ Frédéric Mistral (1830-1914), Prix Nobel de Littérature en 1904, exalte la Provence, sa nature, ses passions, et tente un élargissement du mouvement du Félibrige à la Catalogne. Son dernier grand poème, «*Les Olivades*» (1912) illustre la beauté poétique plus que le Régionalisme. (Mauron, Claude, 1993, *Frédéric Mistral*, Paris, Seuil.)

¹¹¹ Laurent Tailhade, «*Pour Mistral*», *Comoedia*, 3 avril 1914.

¹¹² Serge Gastein (1879-1951), poète précoce, romancier, sous le nom de Florian-Parmentier, édita (Editions Gastein-Serge) de nombreux jeunes poètes, des écrits féminins, en même temps que le philosophe, pacifiste et anarchiste Han Ryner (1861-1938).

La deuxième livraison du *Cahier des Poètes*, de février-mars 1913, se consacre en partie à la poésie féminine. Quelques pages de Laurent Tailhade¹¹³, extraites d'une conférence que celui-ci, venu avec sa femme passer les fêtes à Nice, a faite dans la salle de l'Artistique, témoignent de l'admiration de l'orateur pour le verbe chamarré et la polyvalence de Théophile Gautier,¹¹⁴ et rappellent que l'«*impératif parnassien*» fait de la morale le principe du Beau. Ce n'est pas le propos des poètes fantaisistes.

Francis Carco analyse alors les rapports entre «*Les femmes et la poésie*»¹¹⁵: l'entrée en force des femmes dans la littérature ne laisse pas d'inquiéter leurs confrères et on sent dans le commentaire du poète des réticences étonnantes. Pour lui, les femmes poètes, quel que soit leur talent, et contrairement à l'homme, plus réaliste, ne maîtrisent ni leurs impulsions ni leurs instincts. Se posant vite en victimes du sort, à la manière des Romantiques, révoltées par le déterminisme cruel de la fin de vie, elles revendiquent le droit au bonheur, qui pour elles se confond avec l'Amour, des sens ou du cœur.

Une petite anthologie rassemble alors des inédits que Francis Carco a un peu commentés et insérés dans une classification quelque peu dévalorisante: accusant le sort injuste, Marceline Desbordes-Valmore¹¹⁶, à laquelle comme Paul Verlaine il consent à reconnaître du talent; amoureuses de l'amour sous sa forme sensuelle, Renée Vivien¹¹⁷, Anna de Noailles¹¹⁸, auxquelles il apparente Marguerite Burnat-Provins¹¹⁹, Marie Dauguet¹²⁰, et

¹¹³ Laurent Tailhade est alors en pleine polémique avec le directeur du *Gil Blas*, Pierre Mortier, qui refuse ses articles et n'honore pas son contrat, malgré «*une prose d'or, de diamant et de feu.*» (Correspondance, Taylor Institution Library, M.S.F.). Il séjournera plusieurs fois sur la Côte pour des cures de désintoxication. (Gilles Picq, ouv. cité)

¹¹⁴ Théophile Gautier (1811-1872), d'abord romantique- (Bataille d'«*Hernani*»), il cherche dans une œuvre multiple à atteindre la beauté pure et sa recherche de «*mots-diamants*» en fait un précurseur des Parnassiens. Whyte P., «*L'Art*» de Gautier: genèse et sens », *Relire Théophile Gautier. Le plaisir du texte*, éd. Freeman G. Henry, Amsterdam / Atlanta, Rodopi, 1998, p. 119-139.

¹¹⁵ Patricia Izquierdo, *Devenir poétesse à la Belle Epoque, Etude littéraire, historique et sociologique*, Paris, L'Harmattan, 2009, 396 p., Compte-rendu de Nicole Michel-Grépat, *Une Belle Epoque, entre fureurs et ferveurs*, Acta, 30 mars 1910.

¹¹⁶ Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859): Un voyage hasardeux en Guadeloupe, une carrière de chanteuse et de comédienne, deux mariages, une liaison, cinq enfants, à partir de 1832, bien qu'autodidacte elle se consacre à une écriture poétique originale. Elle fut, dit Verlaine, «*la seule femme de génie et de talent de ce siècle et de tous les siècles.*» et le précurseur de toute la poésie moderne.

¹¹⁷ Renée Vivien (1877-1909), anglo-américaine, vit à Paris à partir de 1899 et à Nice en saison à partir de 1903, voyage à travers le monde. Ses amours saphiques lui inspirent vingt-cinq volumes de poésie pure, des romans, des contes. Goujon Jean-Paul, *Tes blessures sont plus douces que leurs caresses*, R. Desforges, Paris, 1986, 443 p.

¹¹⁸ Anna de Noailles (1876-1933), née -Princesse Bibesco-d'une illustre et artistique lignée, elle reçoit dans son salon le Tout Paris littéraire et politique, et incarne le Romantisme et la dimension féminine de la poésie par son lyrisme passionné et sa fascination de la mort. (Evelyne Wilwerk, «*Visages de la littérature féminine*», Pierre Mardaga éditeur, 2009, 249 p.)

¹¹⁹ Marguerite Burnat-Provins (1872-1952), peintre et poète, vécut en Suisse et à Grasse où elle mourut. Son second mariage lui inspira «*Le livre pour toi*» (1907) au milieu d'une oeuvre riche de plus d'une vingtaine de volumes. Catherine Dubuis, «*Les Forges du Paradis, Marguerite Burnat-Provins, histoire d'une vie*», Editions de l'Aire, Vevey, 1999. Réédition dans la collection "L'Aire bleue" en 2010.

¹²⁰ Marie Dauguet (1860-1942), fille d'un directeur de forges, amoureuse de la nature et des animaux, publia en 1905 au *Mercur de France* «*Par l'amour*», recueil couronné par l'Académie française. Elle recevait dans ses solitudes forestières ses amis écrivains et poètes parisiens. La guerre et des malheurs familiaux brisèrent son inspiration. (Janine Moulin, «*La poésie féminine, époque moderne*», Seghers 1963)

Hélène Picard¹²¹; plus sentimentale, Cécile Périn¹²²; passionnées et étreintes d'horreur devant l'impératif de la fin de vie, madame Fernand Gregh¹²³, Jeanne Catulle- Mendès¹²⁴, Lucie Delarue-Mardrus¹²⁵, Paule Lysaine¹²⁶, et Valentine de Saint Point¹²⁷. Les poèmes retenus émanent de jeunes femmes du réseau des amis ou éditeurs de Francis Carco, productions encore inédites.

Quelle pouvait être la position de l'équipe des jeunes fondateurs devant une poésie féminine qui différait profondément de la leur par l'inspiration et l'origine sociale? La plupart de ces poétesses étaient liées par leur naissance, leur fortune ou leur mariage à la haute société parisienne, et relativement muselées par l'opprobre que pouvaient susciter leur vocation, leur

¹²¹ Hélène Picard (1875-1945), originaire de Toulouse, la « *Noailles de l'Ardèche* », venue à Paris en 1915, célèbre par son lyrisme sensuel et son amitié avec Colette, qui l'appelait « *un grand homme de lettres* », et dont elle fut la collaboratrice de 1920 à 1942, et avec Francis Carco, auquel son recueil « *Pour un mauvais garçon* » (1927) semble avoir fait référence. (Nicole Laval-Turpin, « Hélène Picard l'ombre bleue de Colette », *Ateliers*, Edition Société des Amis de Colette, Presses Universitaires de Rennes, Coll. *Cahiers de Colette* N° 24, 2002, p. 115.)

¹²² Cécile Périn (1877-1959), amoureuse de la nature, figure dans les premiers numéros des *Facettes*, de Léon Vérane, éditées à Toulon dès 1910, et dans l'anthologie pacifiste de Rolland (Romain), *Les Poètes contre la guerre. Anthologie de la poésie française (1914-1919)*, Genève, Éditions du Sablier, 1920.

¹²³ Arlette Gregh (1882-1958), née Hayem, épousa son mari à 21 ans et ne publia qu'un seul recueil de poésies, *Jeunesse*, aux Editions Sansot en 1907. Plus tard elle publia quelques romans policiers sous le pseudonyme de Claude Ascaïn. Peut-être fut-elle clipsée dans sa vie et son expression par son mari. (Pierre Béarn, *L'érotisme dans la poésie féminine de langue française des origines à nos jours*, Editions Terrain vague, 1993, 468 p.)

¹²⁴ Jane Catulle-Mendès (1867-1955), née Jeanne Mette, publia de petits recueils de poésie en 1911, mais la mort sur le front de son fils Primice la fit bifurquer vers la carrière de journaliste. (*Prière sur le tombeau d'un enfant mort*, Editions A. Lemerre, 1921)

¹²⁵ Lucie Delarue-Mardrus (1875-1945), écrivain et artiste prolifique (romans, poèmes, chroniques, essais et même sculptures), célébra à la fois l'intimité des sentiments et la nature normande. André Albert-Sorel, *Lucie Delarue-Mardrus, sirène de l'Estuaire, née-native de Honfleur*, éd. de la Lieutenance, Honfleur, 1999.

¹²⁶ Paule Lysaine édite quelques poèmes en 1906, dans la revue *Le Feu*, à Marseille, sous son pseudonyme masculinisé. (Léon Cote, *La flore littéraire du Dauphiné, Anthologie et bibliographie*, Editions Rey, Grenoble, 1911.

¹²⁷ Le pseudonyme de Valentine de Saint Point (1875-1953), née Anna Jeanne Valentine Vercell, à Lyon, la « *muse pourpre* », veut prouver sa parenté poétique avec son arrière-grand-oncle Lamartine. Mariages, veuvage, divorce et union libre avec Rissiotto Canudo à partir de 1903 lui permirent de rassembler dans son salon artistes et politiques, et d'être une amie intime d'Auguste Rodin qui la nommait « *la déesse de chair de son inspiration de marbre* ». En 1912, elle rédigea le *Manifeste de la femme futuriste* pour s'inscrire en faux contre les idées misogynes de Marinetti, tout en revendiquant une indépendance qui s'affirma dans la « *Métachorie* », travail sur le corps et la danse. Son compagnon Ricciotto Canudo (1879-1923) est le premier théoricien du cinéma par son manifeste de 1911 intitulé « *La Naissance du 7^{ème} Art* ».

« *Femmes, redevenez sublimement injustes, comme toutes les forces de la nature!* » Jacques Reboul, qui la cite dans la *Revue des Lettres et des Arts*, N° 5, Nice, mai 1910, p.657, considère qu'elle évoque « *un lyrisme perdu de notre race, la situation morale des anciennes femmes celtes:* »

« *Je ne chante et n'écris que pour les jeunes hommes/ dont l'âme écoutera ma fière âme vibrer: d'angoisse et de triomphe, ivre de célébrer/ la vie et le soleil, les forces autonomes./ La conquête de l'ardeur, les vœux et l'instinct,/ Le mépris de la mort et l'amour de la force,/ tout ce qui vaut qu'on vive et vers quoi l'on s'efforce./ Ce qui est triomphal, ce qui est indistinct.* »

Elle finit sa vie au Caire, influencée par les théories de René Guénon. (Véronique Richard de la Fuente, *Valentine de Saint Point, une poétesse dans l'avant-garde futuriste et méditerranéiste*, Édition des Albères, Céret, 2003.)

lyrisme amoureux, originalité que voulaient leur dénier les conventions et, l'exemple de Francis Carco le prouve, une relative réticence devant une possible mais invraisemblable concurrence. Elles ne pouvaient se libérer qu'en se masculinisant, comme Valentine de Saint Point, pensaient alors leurs virils partenaires. Les poèmes retenus pour cette publication font souvent de leurs auteurs des victimes devant la vie: l'adieu à l'amour, la douleur, la hantise de la foule, la peur de vieillir, la mort au bout, un aveu d'impuissance particulièrement négatif, qu'exprime, dans «*Le chant par dessus la mer*», Marguerite Burnat-Provins devant un départ, ou une absence :

*«Toi, tu t'es engagé dans le mystère fuyant de la route qui bleuit au crépuscule. J'ignore où vont tes pas, et le savoir est inutile. Autour de moi monte et s'étend un lac immense d'eau triste où ton image ne penchera plus ses yeux curieux, son auréole blonde. La lumière s'est retirée. Entre nous se lève une vapeur grise.»*¹²⁸

Paule Lysaine exprime plus loin cette hantise dans son poème «*Fin*» :

*«Mort que l'on a connue avant que l'on n'expire!
Fin d'un jour plus heureux qu'on voudrait retenir,
Jeunesse qui nous quitte, été qui va mourir,
Fin! Mot lugubre inscrit auprès de toute joie!»*¹²⁹

Dans «*Matinée*», bref conte fantastique de Claudien¹³⁰, la femme est encore l'inspiratrice, qu'elle soit «*une petite bourgeoise à imperméable gris et à jaquette de faux astrakhan*», ou «*tiède en peignoir de soie blanc*» qu'il peut observer, éternel voyeur embarrassé, «*allongé par terre et l'œil collé au trou*» d'un tuyau d'écoulement.

Le *Cahier des Poètes* poursuit la publication des travaux récents de ses quatre fondateurs : chacun donne une image de la femme qui finalement reste pour l'homme l'inspiratrice de la poésie. Femme douce, accueillante, maternelle pour un Charles Calais, chaste et trop réservé, qui espère ainsi «*laver (son) cœur souillé*» d'«*amours infâmes*», femme rédemptrice pour Louis Géry¹³¹, séductrice pour Victor Rocca, «*telles que, poètes, nous les voulons*»¹³², «*femmes chic*» que «*la dégaine d'intellectuel dans la débîne*» d'un vendeur de journaux peut rebuter, pour Jean Savoye¹³³. «*Confiteor*»¹³⁴ de Charles Calais montre l'image compatissante qu'il se fait de la femme, et la rencontre récente d'un amour doux, tendre et timide, auquel se confie son cœur douloureux.

*Ne me repousse pas, femme, j'ai du chagrin.
Je me jette à tes pieds comme aux genoux d'un prêtre,
J'ai pleuré si longtemps de ne pas te connaître
Que je pleure à présent de te connaître enfin!*

*Mon âme, le sais-tu, veut être caressée
Comme on caresse au front un enfant ingénu;*

¹²⁸ Marguerite Burnat-Provins, «Le chant par dessus la mer», *Cahier des Poètes*, N°2, février-mars 1913 p.81.

¹²⁹ Paule Lysaine, «Fin», *Cahier des Poètes*, N°2, février-mars 1913, p.85.

¹³⁰ Claudien, pseudonyme de Robert de La Vaissière (1880-1937). Voir plus haut note 44.

¹³¹ Louis Géry, *Cahier des Poètes*, N°2, p. 97-98.

¹³² Victor Rocca, «Les lèvres de nos belles aimées», *Cahier des Poètes*, N°2, p.100.

¹³³ Jean Savoye, «Carrière», *Cahier des Poètes*, N°2, p. 99.

¹³⁴ Charles Calais, «Confiteor», *Cahier des Poètes*, N°2, p.95.

*J'ai soif de t'avouer ce que nul n'a connu,
Et ma douleur pour toi veut être confessée.*

*Sais-tu, seul à souffrir, que de fois j'ai souffert
De sentir tout en moi, dans mon cœur qui s'exile,
Le trop pesant fardeau d'un amour inutile,
Qui voulant se donner ne s'est pas même offert.*

*Car longtemps, bien longtemps, ma tendresse jalouse,
Craignant d'être incomprise a retardé l'aveu;
Ce qu'il faut à mon cœur avide, c'est si peu
Et c'est la fiancée encore plus que l'épouse.*

*Aussi bien, que ce soit par amour ou pitié,
N'arrête pas l'élan en mon âme si rare,
Laisse-moi déposer ce trésor de l'avare
Et partageons, veux-tu, ma douleur par moitié.*

● **La troisième livraison du cahier des poètes et l'enquête de Francis Carco, «*nos influences*»**

Après deux poèmes de Fernand Gregh, place à une enquête diligentée par Francis Carco : un questionnaire a été envoyé à trente des plus intéressants écrivains ou poètes de leur génération. Seize ont répondu. On leur demandait quelles lectures les avaient le plus influencés, et, par surcroît, de citer leurs préférences parmi les volumes publiés depuis dix ans, question ambiguë car ils pouvaient très bien avoir été influencés par des auteurs plus anciens, et cela les obligeait à dresser une sorte de hiérarchie parmi leurs contemporains. De plus ce genre d'enquête, récurrente et séduisante pour les lecteurs, pouvait donner lieu à des redites, ce qui justifie la brièveté de certaines réponses.¹³⁵ Il ressort en tout cas de l'ensemble que les écrivains interrogés sont discrets quant aux «*influences*», certains parlent alors d'une «*confession*» gênante - sans doute «*indépendants*» se défendent-ils d'avoir été influencés -, et plus prolixes lorsqu'il faut donner quelques titres récents. Plébiscités sont pour la poésie Henry Bataille et son «*Beau voyage*», Francis Jammes et son œuvre, Paul Claudel¹³⁶ et les «*Grandes Odes*», pour le roman André Gide¹³⁷, avec «*La Porte étroite*», Anatole France¹³⁸ et

¹³⁵ Les plus célèbres de ces enquêtes sont celles auxquelles se livre, sous le pseudonyme d'Agathon, Henri Massis (1886-1970), journaliste et critique, déplorant le déclin de la culture classique: «Les jeunes gens d'aujourd'hui». (L.Dubéon, «Henri Massis ou la génération de l'absolu», *L'Eclair*, 13 juin 1923).

¹³⁶ Paul Claudel (1868-1955): sa vie d'écrivain et d'ambassadeur fut marquée par sa conversion (Notre-Dame de Paris, 1886). Son œuvre, influencée par la lecture de Rimbaud, ne pouvait être connue par Charles Calais et ses amis que sous sa forme poétique (*Les Cinq Grandes Odes*, 1908, où il inaugure la formule du verset) et dramatique (*Tête d'Or*, 1889, *Partage de Midi*, 1906, *L'Otage*, 1911, *L'Annonce faite à Marie*, 1912). (Henri Guillemin, dans *Comœdia*, 18 janvier 1962. François Angelier, *Claudiel ou la conversion sauvage*, Paris, éd. Salvator, 1998).

¹³⁷ André Gide (1869-1951), issu de la grande bourgeoisie protestante, connaît une jeunesse tourmentée qui peut à certains égards s'apparenter à celle de Charles Calais. Poète, avec les *Nourritures terrestres* (1897), essayiste, il fonde avec ses amis la *Nouvelle Revue Française* (*N.R.F.*), qui s'associera avec les Editions Gallimard en 1911. Sa carrière de romancier, commencée avec *La Porte étroite* (1909), prouve son désir d'honnêteté intellectuelle et morale. (Claude Martin, *André Gide ou la vocation du bonheur, t.1, 1869-1911*, Paris, Fayard, 1998).

«*Les Dieux ont soif*», Colette Willy et sa «*Vagabonde*». Bien qu'on ne le leur demande pas plusieurs des écrivains interrogés donnent leur avis sur les auteurs féminins, ce qui répond sans doute au numéro précédent qu'ils ont peut-être consulté. Sévère, Jean-Marc Bernard : «*Quant aux femmes auteurs, il n'y en a vraiment que deux qui aient quelque chose à dire et qui sachent le dire: la comtesse de Noailles (Les éblouissements) et madame Colette Willy (La vagabonde).*»

Féministe, bien qu'il s'en défende, André Gandillac¹³⁹ : pour lui le romancier révélé de ces dix dernières années est Gérard d'Houville: «*L'Inconstante est un chef d'œuvre.*»¹⁴⁰ Il hésite car Colette Willy¹⁴¹ est connue depuis plus de dix ans. Le poète? Madame de Noailles. Henri Martineau¹⁴² le rejoint dans cette opinion. Seul Jean-Marc Bernard, le méridional, mentionne l'importance de Frédéric Mistral et de son oeuvre.

On aimerait que les mêmes questions aient été posées à nos poètes niçois, et connaître leurs réponses. Mais le *Cahier des Poètes*, après des oeuvres inédites de Roger Frêne, Edouard Gazanion, Tristan Derème, Henri Martineau, Tancred de Visan,¹⁴³ continue la publication de «*Quelques poèmes*», un extrait de «*Guignol*», le drame burlesque de Charles Calais, qui a derrière lui une oeuvre dramatique de qualité, des poèmes de Louis Géry, de Jean Savoye et de Victor Rocca, plus loin de Louis Capatti, entré alors dans la petite équipe des poètes niçois, le tout de facture plus classique que fantaisiste. «*Le foudroyé*», poème de Victor

¹³⁸ Anatole France (1844-1924): Au moment où se fait l'enquête des *Cahiers des Poètes*, Anatole France, écrivain notable et engagé, fondateur avec d'autres de la Ligue des Droits de l'Homme, académicien, mêlé par son amie Madame Arman de Caillavet à la vie des salons parisiens, ne rentre plus dans la catégorie des jeunes écrivains. Mais son roman *Les Dieux ont soif*, publié en 1912, rend sa pensée et ses positions très actuelles. (Marie-Claire Bancquart, *Anatole France* (en collaboration avec Bernard Leconte), Paris, Julliard, 1994, 270 p.)

¹³⁹ André de Gandillac (Patronnier de Gandillac), né en 1880, homme de lettres et critique, écrivit dans la revue *La Plume* et publia «*Adolphe Martin et Mademoiselle de Maylan*» aux Editions de la Phalange, Paris, 1909, un «*roman fantaisiste*», ce qui explique le choix que Francis Carco fit de lui pour le questionnaire du *Cahier des Poètes*. (père du philosophe Maurice de Gandillac, 1906-2006)

¹⁴⁰ Gérard d'Houville (1875-1963), fille de José-Maria de Hérédia, use comme pseudonyme du nom de jeune fille de sa grand-mère paternelle. Elle put travailler à la Bibliothèque de l'Arsenal dont son père était le directeur et connaître le monde des lettres dans le salon de ses parents. Sa vie sentimentale agitée (épouse de Henri de Régnier, elle eut de nombreux amants, dont Pierre Louys et Gabriele d'Annunzio), elle publia de nombreux poèmes dans la *Revue des Deux Mondes*, et des romans, dont «*L'Inconstante*» en 1903.

¹⁴¹ La romancière Colette (1873-1954) est alors connue sous le pseudonyme de son premier mari, Willy (Henri Gauthier-Villars) qu'elle a épousé en 1893, et dont elle divorce en 1906, menant alors une carrière d'actrice de music-hall et des liaisons scandaleuses, jusqu'en 1912. Mais la publication sous son nom de *La Vagabonde*, en 1910 (Ses romans précédents ont affiché une collaboration factice avec son mari) fait d'elle un écrivain à part entière avant son mariage avec Henri de Jouvenel. (Alphonse Séché, *Dans La Mêlée Littéraire (1900-1930) Souvenirs et Correspondance*. (S.F.E.L.T., Bibliothèque du Hérisson, Galerie d'histoire littéraire, 1935, in-12, broché, index des noms cités).

¹⁴² Henri Martineau (1882-1958), médecin, se passionne pour la littérature, remporte le concours de poésie de la revue *La Plume* en 1904, soutient une thèse sur le roman scientifique d'Emile Zola en 1907. A partir de 1909 *Le Divan*, qu'il a fondé avec Marsan, publie des poètes fantaisistes, Paul-Jean Toulet, Tristan Drème, Francis Carco, etc. A partir de 1912 il commence à se passionner pour la personnalité et l'oeuvre de Stendhal à laquelle il consacra une partie de sa vie littéraire. Devenu éditeur, il publiera après la guerre six cahiers consacrés aux poètes morts pour la France. (Martineau Henri . P.-J. Toulet, "collaborateur" de Willy. Paris, *Le Divan*, 1957.)

¹⁴³ Tancred de Visan, Vincent Biétrix de son nom véritable (1878-1945), jeune Lyonnais, fait à Paris des études de lettres qui le conduisent à l'écriture et au journalisme, collaborant au *Mercure de France*, à la *Revue du temps présent*, à *Vers et Prose*. Le «*Guignol lyonnais*» publié en 1910 dans un cadre régionaliste a peut-être donné à Charles Calais l'idée de rechercher l'inspiration dans ce sujet.

Rocca¹⁴⁴, fait soudain vivre une réaliste scène montagnarde, de l'arrière-pays niçois, là où se déroulent souvent des orages effrayants :

*Un éclair, un grand bruit. Et le robuste pâtre
Comme un quartier de roc est tombé foudroyé.
Sa mule est morte aussi; sur le gazon mouillé,
Stupides de terreur, nous l'avons vu s'abattre.*

*Les griffons au poil dur ont cessé de s'ébattre;
Ils hurlent maintenant, sur leurs jarrets ployés;
Dans le grand parc, là-bas, les moutons, effrayés,
S'agitent près des boucs têtus qui vont se battre.*

*Et l'Alpe gardera le berger provençal
Dans sa terre brutale; et les troupeaux paisibles
Sans lui retourneront au village natal.*

*Dévallez, ô brebis, des sommets impassibles;
C'est le retour; votre toison, houleuse mer,
Des doigts la fileront tristement cet hiver...*

René Ligeron poursuit sa réflexion sur l'art contemporain: quelle est la bonne stratégie pour s'enrichir en vendant des tableaux au moment où l'art devient, plus que la littérature et la poésie, marchandise? En se servant, sans le nommer, de l'exemple du Douanier Rousseau, et d'autres peintres amateurs ou maudits dont les œuvres habilement exploitées deviennent des succès commerciaux, en réfléchissant sur l'embarras que suscitent les nouveaux courants de la peinture avec les «*Demoiselles d'Avignon*» et le cubisme, il pose la question du snobisme des critiques d'art, ce que nous appellerions le «*parisianisme*» dont le *Cahier des Poètes*, avec ses trois premiers numéros qui donnent si peu de pages à la poésie locale, est un exemple frappant. Cependant la chronique de la poésie, de Victor Rocca donne une demie colonne à Jean de Peretti della Rocca¹⁴⁵ et à son recueil «*Par les chemins*».

Charles Calais, dans sa rubrique «*Littérature*», analyse le récent essai sur «*La mort*», «*oeuvre de vulgarisation philosophique*», dit le jeune critique, de Maurice Maeterlinck¹⁴⁶. Il est bien normal que Charles s'intéresse particulièrement à cet écrivain notoire, installé temporairement à Nice villa des Abeilles aux Baumettes, et auquel nos jeunes poètes ont déjà avec humilité remis un exemplaire de leurs œuvres. Mais le thème tient sans doute particulièrement à Charles Calais, qui nous laisse ainsi déduire ce que sont ses propres

¹⁴⁴ Victor Rocca, « Le foudroyé », *Cahier des Poètes*, N°3, p.146.

¹⁴⁵ Jean de Peretti della Rocca (1855-1932), journaliste corse installé à Nice, dirigea à Nice avec son épouse Nicette le journal littéraire et mondain *Nice-Littéraire* entre 1895 et 1914. Le poème «*La chaîne*» que cite Victor Rocca dans sa chronique montre la force des sentiments qui lient le poète et Nicette. *Cahier des Poètes*, N° 3, p.155. (Suzanne Cervera, «*Jean de Peretti della Rocca, 1855-1932, Journalisme et poésie à la Belle Epoque*», Editions Alain Piazzola, Ajaccio, 2005)

¹⁴⁶ Maurice Maeterlinck (1862-1949) autorité reconnue de la littérature, poète symboliste, dramaturge, philosophe parfois, vient d'écrire *L'Oiseau bleu* (1908). A l'occasion de la création de cette féerie, il rencontre une jeune actrice niçoise, Renée Dahon, et vient vivre à Nice une partie de l'année, à la Villa des Abeilles, aux Baumettes. En 1911 il reçoit le Prix Nobel de Littérature. Tout en ne se montrant favorable à aucune croyance, il envisage avec philosophie et rigueur le problème de la vie et de l'au-delà. Charles Calais, Rubrique Littérature, *Cahier des Poètes*, N° 3, p.157. Voir p.10. (Paul Gorceix, *Maeterlinck, l'arpenteur de l'invisible*, Le Cri / A.R.L.L.F., Bruxelles, 2005)

influences et inquiétudes, et sa réflexion sur un au-delà mystérieux : «*Le philosophe se double d'un poète. Et si sa logique déductive et son habileté à se mouvoir dans l'abstraction me rappellent Pascal, la hardiesse des hypothèses de son imagination intuitive me font songer à Flammarion.*¹⁴⁷»

• Juillet 1913, le quatrième *cahier des poètes* Paul Fort, prince des poètes

Le sommaire de ce quatrième cahier donne peu de place à nos poètes locaux, tout consacré qu'il est à la personnalité, à l'œuvre, au cadre de vie et d'inspiration de celui qui a su mettre à la portée de tous une poésie plus populaire et moins hermétique que les vers des Symbolistes. Henri Clouard¹⁴⁸ dans ses «*Souvenirs*» met l'accent sur ce qui est le plus important, l'instinct lyrique exubérant de Paul Fort, barde national qu'inspirent la nature et les paysages de l'Ile-de-France : «*Votre personne véritable, Paul Fort, elle attendait l'aurore là-bas, à l'orée des bois d'Halatte ou sous le vert dôme de Mortefontaine... Mais je vous retrouve chaque soir dans ma bibliothèque, où il n'y a que vous qui me parliez quand Nerval¹⁴⁹ ne parle plus.*»

Le chœur de louanges de l'enquête réalisée pour le compte de la revue n'empêche pas une contestation, discrète, parfois crispée.

Ainsi la critique grincheuse de Georges Maurevert sur «*Son Altesse Balladissime, élevé sur le plateau par quelques douzaines de votes de brasserie, pour la plupart admirablement inconnus, m'apparaît, sans plus, comme un gentil rêveur, - auquel je me permets, tout de même, de préférer Henri de Régner¹⁵⁰, Stuart Merrill¹⁵¹, ou voire même, phautre! L'étonnant Henri Tailhade qu'on oublie vraiment trop!...*»¹⁵²

Le titre de «*Prince des Poètes*» en effet n'avait rien d'officiel. Attribué de 1898 à 1912 à Léon Dierx¹⁵³, charmant poète parnassien, après Leconte de Lisle, Verlaine et Mallarmé, il le fut à Paul Fort: ses mémoires racontent effectivement que le vote eut lieu à la *Closerie des Lilas*, à Montparnasse, sur l'initiative de *Comoedia*, de *Gil Blas*, de la *Phalange*,

¹⁴⁷ Camille Flammarion (1842-1925), astronome, frère de l'éditeur Flammarion, fondateur de l'observatoire de Juvisy, popularisa l'astronomie. Son livre «*La pluralité des mondes habités*» (1860) développa le goût du spiritisme, à Paris comme à Nice où il passa souvent la saison d'hiver. (Camille Flammarion, 1890, «*Astronomie Populaire*», Paris, Marpon et Flammarion, 650 p.)

¹⁴⁸ Henri Clouard (1889-1974), journaliste et historien des idées, influencé par Charles Maurras, collabora à de nombreuses revues, dont la *Phalange*, et la *Revue critique des Idées et des livres* (10 février 1913, «*Un Renouveau de Fantaisie chez les Poètes*»)

¹⁴⁹ Gérard de Nerval (1808-1855), très jeune tenté par l'ésotérisme et le rêve, fasciné par certains mythes germaniques, érudit et raffiné il devait après s'être donné la mort influencer Baudelaire et Mallarmé. (Michel Decaudin, *La crise des valeurs symbolistes, vingt ans de poésie française, 1895-1914*, Privat, 1960 ; thèse soutenue à la Sorbonne en 1958, sous la direction de Pierre Moreau, rééditée en 1981 chez Slatkine).

¹⁵⁰ Henri de Régner (1864-1936), poète classique, romancier, influencé par le Parnasse et le Symbolisme, est l'un des précurseurs du vers libre.

¹⁵¹ Stuart Merrill (1863-1915): Ses études en France l'initièrent à la poésie parnassienne. Comme les Symbolistes il chercha des références musicales, et fit passer dans sa poésie un message humain et universel. (Marjorie Louise Henry, «*La contribution d'un Américain au Symbolisme français, Stuart Merrill*» Champion, Paris, 1927.)

¹⁵² *Cahier des Poètes* N°4, p.197. Parisien, d'un milieu aisé, Georges Maurevert (1869-1964), pseudonyme romanesque de Georges Leménager, fit une carrière de journaliste et de dramaturge tout en tissant un réseau de connaissances dont une amitié avec Laurent Tailhade. Au début du siècle il s'installa sur la Côte d'Azur et écrivit dans la presse locale.

¹⁵³ Léon Dierx (1838-1912), fonctionnaire originaire de la Réunion, se rallia aux poètes parnassiens.

et du *Figaro*. C'était donc un événement plus médiatique qu'officiel, et cela montrait bien déjà comment pouvait se bâtir une principauté fut-elle d'opérette. Le poète prit cet honneur avec bonhomie et humilité, commente M. Legrand-Chabrier¹⁵⁴. «*Sensiblement il porte sans ridicule le titre de Prince, dont les précédents poètes qu'on en avait affublés ne se vantaient guère, dans leur modestie effarée, de la réclame et de l'américanisme que le mot déchaîne en style et mœurs de magazine. Il le porte en beau trouvère, il le porte en prince-né.*»

Né en 1872 d'un minotier champenois aisé, Paul Fort avait fait ses études à Paris au lycée Louis-le-Grand en vue de préparer Saint Cyr, mais lié amitié avec Pierre Louÿs¹⁵⁵ et André Gide, alors à l'École alsacienne; ses amis l'avaient tiré vers leur vocation littéraire. Il fonda le Théâtre d'Art en 1890, rivalisant avec les scènes établies dans un but de rénovation dramatique. Il préféra ensuite s'adonner à sa mission de poète ouvert sur la vie et comme le remarque Alexandre Mercereau¹⁵⁶ dans son préambule, sur l'universel. Le *Mercure de France* publia ses premiers vers et une analyse d'André Beaunier sur la poésie nouvelle dans laquelle il occupait une place originale : «*C'est un homme très extraordinaire que Paul Fort. Il ne fait partie d'aucune école; il ne se prête à aucune classification. Il frappe d'abord par sa désinvolture, sa spontanéité, le sans-gêne singulier de sa manière, une sorte d'excessive abondance. Quand on se demande à qui l'apparenter, on lui trouve de la ressemblance avec le Dieu Pan, qui n'est pas mort, bien que le bruit en ait couru...*»¹⁵⁷

En 1905 il participa à la naissance et à l'animation de la revue *Vers et Prose*. Ses *Ballades françaises*, plus de quarante volumes dans l'édition définitive (1922-1951), vers, assonance ou prose rimée, charmantes et légères, pouvaient sembler faciles aux tenants d'une versification plus laborieuse. Le *Cahier des Poètes*, par la voix d'Alexandre Mercereau, d'Henri Clouard, de Francis Carco, nous livre suffisamment de détails pour que nous puissions nous représenter le personnage, silhouette par surcroît précisée par la lithographie d'Ignacio Zuloaga¹⁵⁸ et la caricature de Per Krohg¹⁵⁹. Mince, rêveur, de noir vêtu, les cheveux

¹⁵⁴ Legrand-Chabrier (*Cahier des Poètes*, N°4, p.194) journaliste au *Gaulois*, critique de théâtre, reste connu comme historien du café-concert.

¹⁵⁵ Pierre Louÿs (1870-1925) se lie au cours de ses études à l'École alsacienne, à André Gide, au mouvement parnassien et à la famille de José Maria de Hérédia (dont il épouse l'une des filles tout en étant l'amant de l'autre). Fondant la revue poétique *La Conque*, il écrit des vers érotiques ou mystificateurs («*Les Chansons de Bilitis*»), des romans («*La femme et le pantin*», 1898), des articles et des poèmes, et reste l'un des acteurs fondamentaux de la vie littéraire du début du siècle. (Jean-Paul Goujon, «Pierre Louÿs», Fayard, 2002, 880 p.)

¹⁵⁶ Alexandre Mercereau (de la Chaume, 1884-1945) participe entre 1907 et 1908 à l'expérience de l'Abbaye de Créteil (une sorte de phalanstère où de jeunes écrivains devaient vivre et produire leurs écrits en commun, avec Georges Duhamel (qui l'a évoquée dans la «*Chronique des Pasquier*») et Charles Vildrac qu'il jugera avec sévérité («*L'Abbaye et le Bolchevisme culturel*», 1920). Créatif et brouillon, il participe à la revue spirite «*La Vie mystérieuse*» lancée en 1909 par Gabriel Delanne (Voir plus haut). Devenu en 1911 l'agent du sculpteur Julio Gonzalez, fréquentant aux côtés de Paul Fort la Closerie des Lilas, il mène de front l'organisation de manifestations artistiques (expositions de peintures cubistes) et des activités littéraires. (Jean Weisberger, «*Les avant-gardes littéraires au XXème siècle*», Université libre de Bruxelles, 1984, Literary Collections, Centre d'études des avant-gardes littéraires, 1216 p., Michel Decaudin, «*La crise des valeurs symbolistes, vingt ans de poésie française, 1895-1914*», Privat, 1960 ; thèse soutenue à la Sorbonne en 1958, sous la direction de Pierre Moreau, rééditée en 1981 chez Slatkine).

¹⁵⁷ André Beaunier, «La poésie nouvelle, Emile Verhaeren, Henri de Régnier, Francis Viéél-Griffin, Maurice Maeterlinck, Stuart Merrill, Francis Jammes, Paul Fort, Max Elskamp, etc...» *Le Mercure de France*, 1902. 380 p.

¹⁵⁸ Ignacio Zuloaga (1870-1945), formé dans l'atelier de son père damasquiner et graveur, puis en France, à Madrid et en Italie, il se partage entre Paris, et Pedraza. (Enrique Lafuente Ferrari, *La vida y el arte de Ignacio Zuloaga*, Planeta, 1990.)

au vent, la noire moustache en bataille, c'est un trouvère de légende perdu au XX^{ème} siècle, animant d'ardentes réunions par des fusées de lyrisme. La plupart des personnalités interrogées s'accordent à reconnaître le don poétique de Paul Fort, «*art panique*», «*enthousiasme lyrique*», «*abondant et libre génie*», «*voix candide qui s'accorde au sentiment populaire*», etc...

Certaines réponses sont brèves, quoique enthousiastes, sans doute par manque de temps, lassitude du côté répétitif de ces enquêtes que la presse multipliait déjà, condescendance aussi de personnalités déjà reconnues et plus jeunes envers quelqu'un officialisé et figé comme doyen de la corporation des poètes, Guillaume Apollinaire, Georges Duhamel¹⁶⁰, Emile Faguet,¹⁶¹ la comtesse de Noailles, Henri de Régnier, par exemple sont brefs dans leur analyse, ou simplement d'un laconisme éloquent, tel Marinetti : «*Un grand hurrah lyrique et futuriste en son honneur!*»¹⁶²

D'autres, plus longues, plus argumentées, échappent au superficiel et sont assez révélatrices. Jean-Marc Bernard, l'ami de Francis Carco se montre, comme Georges Maurevert, assez sévère accusant Paul Fort de facilité : «*Malheureusement l'œuvre de Paul Fort est vaste: la qualité ne répond pas toujours à cette abondance généreuse... Sa nature toute spontanée, il ne peut la réduire ni la maîtriser par le travail.*»

Enfin un dernier commentaire nous laisse à penser que les rivalités d'écoles et de cénacles entre les deux rives de la Seine, le *Lapin Agile* et la *Closerie des Lilas* recouvraient des non-dits politiques, probablement aigre relent d'affaire Dreyfus, mais aussi des appartenances littéraires opposées, entre les gens établis et les tenants énervés d'un idéal esthétique nouveau; Paul Fort ayant revendiqué sa dette vis-à-vis de Jean Moréas¹⁶³, Jean-Marc Bernard commente:

«*Noble aveu qui l'honore, mais qui dut bien scandaliser les métèques et les Juifs de la Closerie des Lilas! Ces barbares, que les seules formes éblouissent, n'admirent chez Paul Fort que sa façon d'aligner les vers comme de la prose. Cette nouveauté suffit à leur faire prendre pour un des leurs ce classique qui suit tranquillement, en musant un peu, les vieux chemins sur lesquels tous les grands poètes ont marché.*»

¹⁵⁹ Per Larson Krohg (1889-1965), artiste norvégien élève de Matisse à Paris entre 1907 et 1909, professeur à l'Académie des Arts d'Oslo, est une figure majeure de la renaissance de l'art mural à partir de 1920. «*Per Krohg*», Paris, Galerie Rambert. 1986. 46 pages. Catalogue of an exposition at the Galerie Rambert in 1986. Introduction by Jeanine Warnod.

¹⁶⁰ Georges Duhamel (1884-1947): Malgré une jeunesse perturbée par les désordres paternels, tout en poursuivant des études de médecine, il s'adonne aux lettres et fonde avec son futur beau-frère Charles Vildrac le groupe de l'Abbaye de Créteil. Il épouse l'actrice Blanche Albane avec laquelle pendant la guerre de 1914-1918, médecin volontaire, il entretient une correspondance suivie de l'écriture de romans dont «*Civilisation*» qui reçoit le Prix Goncourt en 1918. S'adonnant à l'étude musicale et à de nombreuses activités autour de sa spécificité littéraire et de sa défense de la langue, il est en 1936 directeur du *Mercure de France* et se refuse à la collaboration. (Pierre-Henri Simon, «*Georges Duhamel ou le bourgeois sauvé*», Collection Artistes et écrivains, Editions du Temps présent, 1947, 205 p.)

¹⁶¹ Emile Faguet (1847-1916) cumule une carrière universitaire riche qui se termine avec la nomination à la Sorbonne à la chaire de poésie française, la publication de nombreux ouvrages de critique littéraire, de pédagogie, de politique, et la participation à partir de 1896 à de nombreux journaux et revues (*Comoedia*). (Christophe Charle, «*Dictionnaire biographique des Universitaires aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles*», Vol.I, La faculté des Lettres de Paris, 1809-1908)

¹⁶² Marinetti, *Cahier des Poètes*, N°4, p.190.

¹⁶³ Jean Moréas (autrement dit Ioannis Papadiamantopoulos, 1856-1910), fils de magistrat, se fixa en France à partir de 1880 et y fit paraître ses premiers recueils poétiques, se considéra comme symboliste. Par son recueil «*Stances*» il milita finalement pour une poésie plus pure, proche du génie gréco-latin (Robert A. Jouanny, «*Moréas, écrivain grec*», Lettres modernes Minard, Athènes, 1951.)

Manuscrits Louis Capatti, Archives municipales de Nice.

Pierre Mac Orlan¹⁶⁴, chargé lui aussi de donner son avis sur le princier poète qu'il ne connaît pas personnellement, se tire du piège d'un fade stéréotype par le fantastique d'un petit conte: il incarne la «*Guerre des Deux Rives*» de la Seine dans deux personnages, un adolescent, un homme âgé, symbolisant bien la succession dans le temps de ces lieux à la mode. Ce titre évoque le «*Paris sentimental ou le roman de nos vingt ans*»¹⁶⁵, de Paul Fort, et anticipe sur «*Le Promeneur des Deux Rives*», carnet de promenades sentimentales et poétiques qui sera publié après la mort de Guillaume Apollinaire.

Il semble assez surprenant d'avoir des réponses de deux poètes danois, Sophus Claussen¹⁶⁶ et Christian Rimestad¹⁶⁷, qui tous deux s'accordent à louer l'ouverture à l'humain et au monde de la poésie de Paul Fort, interventions qui montrent l'attraction du microcosme parisien sur les jeunes Européens d'alors.

• Le cinquième *cahier des poètes*, consacre a Charles Calais. Août 1914 : un poète méconnu, des amis fideles

Si le préambule du cinquième volume du *Cahier des Poètes* reflète les mêmes contraintes que les précédents, le Comité de rédaction s'est modifié. Le nom de Charles, mort en février, a disparu, et sa sœur, Caroline Calais, se chargera de réceptionner la correspondance qui lui était destinée. François Bonjean renonce à son pseudonyme de Jean Savoye et apparaît sous son nom véritable, acte de confiance en lui et prise de conscience de sa personnalité d'écrivain. Louis Cappatti donne une adresse parisienne où il poursuit ses études de droit. Il a rencontré Charles en 1912, au «*cénacle*», où, comme tant d'autres, il a «*éprouvé une immense pitié devant cette face blême et ravagée, cette tête douloureuse et barbue de Christ aux longs cheveux noirs et frisés*», souvent retenu devant un pas de porte par les confidences émouvantes et parfois contradictoires du jeune poète. Louis Géry l'un des jeunes postiers de la bande a quitté Nice et nommé à Montbrizon dans la Loire s'est rapproché de sa famille.

Le sommaire de la revue révèle qu'elle sera entièrement consacrée à Charles Calais, soit sous forme de notices rédigées par ses amis, soit par de larges extraits de ses oeuvres, poèmes et théâtre. François Bonjean semble avoir intimement compris la personnalité et l'œuvre de Charles. Il note d'abord l'erreur de son ami de ne pas avoir publié davantage, une forme d'impuissance et de timidité qui évoque le bon paysan dépassé, après avoir soigné amoureuxment ses arbres, par l'abondance d'une récolte qu'il ne sait pas vendre. Pour le jeune homme la poésie n'était pas marchandise. Il avait pourtant préparé deux recueils de

¹⁶⁴ Pierre Mac Orlan (Pierre Dumarchey, 1882-1970), après une jeunesse bohème difficile en partie autour de Montmartre, à la remorque de Frédéric Gérard du *Lapin Agile*, réformé, vivant de petits boulots comme celui de typographe, écrivit dans des revues poétiques (*Le Beffroi*, *Le Rire*), utilisa le genre burlesque et même l'érotisme et se lança dans le genre romanesque. (Bernard Baritaud, «*Pierre Mac Orlan, sa vie, son temps*», Droz, 1992, 365 p.)

¹⁶⁵ Paul Fort, «*Paris sentimental ou le roman de nos vingt ans*», Société du *Mercur de France*, 1902, 212 p.

¹⁶⁶ Sophus Claussen (1865-1931) poète symboliste de langue danoise, vint en France en 1892 et réussit à contacter Paul Verlaine. Les impressions de son séjour parisien sont relatées dans un roman autobiographique. Ses œuvres poétiques furent popularisées en France et traduites par son gendre Guy-Charles Cros (1879-1956) («*L'Ami du Lettré*», Année littéraire et artistique, 1929, Editions de France, p.138-141)

¹⁶⁷ Christian Rimestad (1878-1943), chroniqueur littéraire du *Politiken* de Copenhague, publia en France un recueil de poésies, des critiques, et se fit connaître comme traducteur d'œuvres françaises. («*Les Caves du Vatican*», les œuvres de J.J.Rousseau, entre autres). (Chroniques de la *N.R.F.* N° 46, octobre 1912.)

poèmes, les « *Poèmes du cœur gaspillé* », et les « *Poèmes ensoleillés* », dont pour le moment les manuscrits ont disparu, mais dont subsiste la version dactylographiée par Caroline Calais du vivant de Charles. Nous y ferons éventuellement référence.

Un article de l'«*Idée latine*» livre le commentaire de Jean Wallis : «*Au lieu de mésuser de sa vie, de gâcher l'étoffe de ses jours, de s'épuiser en mille aventures spirituelles, Calais eût peut-être dû se plier aux exigences administratives nécessaires à une publication*». Le caractère entier du jeune homme, son désintéressement absolu lié à sa hauteur d'âme et à son modeste salaire d'employé de l'état, l'affaiblissement de sa combativité dû à sa maladie et à son fonds de résignation religieuse rendent parfaitement crédible son attitude, dans un contexte social où la poésie était le luxe d'une minorité, et où elle n'était pas censée nourrir son homme. Francis Carco lutta pour acquérir le droit d'en subsister.

Charles avait-il vraiment l'intention de livrer ce reflet de lui-même à des lecteurs indifférents? Il se cache pudiquement derrière dérision et autocritique dans «*Prélude*»¹⁶⁸ :

*Accourez! Je suis le chanteur fantasque!
Tremblez ou riez! Je m'en vais chanter
Un hymne qui n'est ni bulgare ni basque
Qui jamais ne fit ni pleurer ni sauter.*

*C'est une musique étrange et barbare
Dont l'air ne se put jamais copier,
Un accord hurlant, farouche et bizarre
D'un chat fou dansant le long d'un clavier.*

*N'attendez de moi ni roulades ni trilles:
Mon larynx est faux, ma guitare aussi
Puisque j'ai lâché cordes et chevilles
Et de l'accorder je n'ai point souci.*

*Accourez ouïr ma chanson sans rimes
Les mots sont cruels autant que les sons,
C'est le grincement pervers que les limes
Grincent en mordant le fer des prisons.*

François Bonjean rappelle les grands traits de la jeunesse et de la vie de son ami et son besoin d'expression poétique, sa vocation irréprensible.

*Non, ce n'est point l'orgueil, ce n'est point la manie
Qui m'aveugle à ce point, c'est un besoin du cœur
Car dans la poésie est posé mon bonheur :
Puisse-t-il à défaut remplacer le génie*¹⁶⁹.

François Bonjean recense les différentes publications du trop modeste Charles. Ce fut la «*Ballade pour un écu*» envoyée au journal *Mon Dimanche, revue populaire illustrée*, et publiée le 28 janvier 1906, aux accents caustiques d'un Villon moderne :

¹⁶⁸ Charles Calais, «*Prélude*», *Cahier des Poètes*, N°5, p.255.

¹⁶⁹ Charles Calais, «*Besoin de rimer*», *Cahier des Poètes*, N°5, p.234.

A M. Eloi ROCHETTE.

*Triste et seul!... Je m'ennuie!... Hélas si j'étais roi,
Tous les plaisirs chez moi fondraient en avalanche,
Mais que faire en son gîte? Et je baille ma foi!
Sinon comme une carpe, au moins comme une tanche.
... Aujourd'hui samedi?... Que ferai-je demain?
Repos dominical je veux qu'on te retranche,
Car chaque samedi c'est le même refrain:
« Comment pourrai-je bien occuper mon dimanche? »*

*Pas un écu! Pas un!... Monsieur Rochette Eloi
Qu'une fois ton Pactole en ma bourse s'épanche!
Dis une fois, bon saint Eloi! Dis que c'est moi
Qui la dois recevoir, la thune ronde et blanche!
Vois ma bourse à l'envers! Elle est vide ! Elle a faim!
Si tu pouvais un peu m'abriter dans ta manche,
Je serais plus voisin des écus de ta main
Et je saurais comment l'occuper, mon dimanche.*

*Et bien! Rimons ! Rondeau, sonnet, n'importe quoi!
Mon vers impatient veut prendre sa revanche
Et vaincre en un seul jour, dans son premier tournoi,
Tous les rimeurs français, des Alpes à la Manche.
Mais! Pourrais-je arriver jusqu'au dernier quatrain?
Au secours!... Quoi tu ris, les deux poings sur la hanche?
Il me manque une rime, et mon effort est vain...
- Tant pis! J'aurai toujours occupé mon dimanche.*

ENVOI

*Muse! Daigne inspirer ce poète du gain.
Afin que vers mes vers leur balance se penche
Et qu'à tous mes rivaux je dise avec dédain
«Messieurs! Bien mieux que vous j'occupe «Mon Dimanche»¹⁷⁰.*

L'éditeur poète Alphonse Séché fait place dans son anthologie de 1912, *«Les plus jolis vers de l'année»*, à un poème de Charles¹⁷¹. La plaquette *«Quelques poèmes»*, publiée avec ses amis aux Editions de Clinchamps en 1912, offerte à Laurent Tailhade et à Maurice Maeterlinck, lui permet de se faire connaître, modeste voix dans un buisson touffu de jeunes chantres. La revue toulonnaise de Léon Vérane, *Les Facettes*, publiée dans son troisième cahier, en février 1913, *«Le village, croquis»*.

¹⁷⁰ Charles Calais, «Ballade pour un écu», *Cahier des Poètes*, N°5, p. 277. En tête du *Courrier des Lecteurs*, le directeur publiait cette note encourageante:

«Lisez-nous ça! Et dites-nous si cette ballade ne supporte pas la comparaison avec celles de Banville et de Rostand! En renvoyant à l'auteur, avec nos chaudes félicitations, les cinq francs qu'il a si bien gagnés, nous le sommons de nous faire d'autres envois.»

¹⁷¹ Alphonse Séché (1876-1964), écrivain et critique français, *«Les plus jolis vers de l'année, 1912»*, Louis Michaud éditeur, Paris, 148 p. (J. Weisberger, *«Les avant-gardes littéraires au XXème siècle»*, 1986)

«Il a aimé la vie... Au moment où il médite le songe douloureux de la beauté, la maladie apparaît et il s'effare de se sentir malade, avec autour de lui tant de solitude.»¹⁷²

Conscient de son état, «avec dédain il parle de l'abandon qu'il fera un jour prochain de ses guenilles».

« Je sais, bon médecin, tout en moi se détraque,
Reins, bile, rate, nerfs, cœur, poumons, estomac.»

Epuisé par le labeur et la maladie, « c'est avec angoisse qu'il sent diminuer la faculté de s'enthousiasmer, d'espérer, d'aimer et de souffrir.»¹⁷³ Saisi d'atroces douleurs, peut-être de coliques néphrétiques consécutives à une tuberculose localisée au niveau des reins ou des hanches, un mal de Pott, (Il se plaint souvent de sa jambe qui traîne et semble fasciné par les personnages de boiteux) dans une nuit carnavalesque de février, hâtivement soigné, consciencieux à l'extrême, il reprend son travail tout de même mais on doit le ramener chez lui. Trop faible pour résister, il meurt dans la nuit du 9 février. *Paris - Journal* publie le 16 février 1914, ironie du destin, «*La maison qui sent le bonheur*», une maison sans porte d'où le jeune homme se sent exclu et qui évoque le dernier champ de blé peint par Van Gogh en juillet 1890, une moisson brouillonne qui interdit tout passage¹⁷⁴ :

*Cette maison sent le bonheur
Pourtant personne n'en approche;
C'est si rare qu'on en a peur,
Bah! Sifflons, nos mains dans les poches,
Et fuyons vers notre douleur.*

- *Quoi tu ne veux pas qu'on s'arrête?*
- *Il nous faut des palais. Passons.
Pour rêver à perdre la tête
Autant rêver d'or à foison.
Ce n'est pas plus cher; c'est moins bête.*

*Trop de fleurs caressent le mur,
Et les toits perdent leur corniche.
Je n'entrerai pas; car bien sûr,
C'est trop heureux pour être riche...
Et je n'aime pas le pain dur.*

- *Ecoute! On chante. Un diable emporte
L'amour, la femme et la chanson;
Jadis, ayant l'âme moins forte
J'ai fait le tour de la maison...*

.....
*La maison n'avait pas de porte.*¹⁷⁵

¹⁷² Louis Capatti, *L'Eclaircur du Soir*, 12 janvier 1936.

¹⁷³ François J. Bonjean, «La vie et l'œuvre de Charles Calais», *Cahier des Poètes*, N°5, p.232.

¹⁷⁴ Vincent Van Gogh (1853-1890), « Champ de blé aux corbeaux », 27 juillet 1890, 103 x 50, Musée Van Gogh, Amsterdam.

¹⁷⁵ Charles Calais, «La maison qui sent le bonheur», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 280.

Ses amis rédigent une note qui paraît dans les journaux locaux et précipitent la publication de larges extraits de son œuvre dans un fascicule spécial du *Cahier des Poètes*. Les événements extérieurs et leurs destinées diverses justifieront cette hâte. «*La mort vient de le surprendre au moment où il méditait la publication de ses poèmes. C'est un vrai poète qui s'en va, en pleine possession de son art, si scrupuleux qu'il hésitait toujours à se produire, mais qui a laissé une œuvre sur laquelle ses amis sauront veiller. Le temps lui donnera cette gloire posthume qu'il pressentait avec une ironie amère, ces derniers temps.*»¹⁷⁶

Une association, «*Les Amis de Charles Calais*», se donne comme objectif de perpétuer sa mémoire, avec la participation d'hommes de lettres niçois et de fonctionnaires des Postes. Son nom est donné à une rue qui rejoint le boulevard de Cessole et la rue Sardou. Le 20 octobre 1936, en présence de Francis Carco et du ministre des P.T.T. Martin Malvy, dans un contexte national, celui de la victoire électorale du Front populaire, qui valorise particulièrement l'héroïsme d'un jeune employé mort en quelque sorte en service est inauguré, après une plaque commémorative posée le 10 avril 1932, un médaillon le représentant, au pied de la montée Eberlé vers le Château, lieu où il aimait particulièrement flâner, œuvre du sculpteur Ross Sanders¹⁷⁷. L'Association des «*Amis de Charles Calais*» se dissout alors, estimant ses objectifs atteints. Mais l'effigie de bronze qui pèse 17 kg est descellée le 12 novembre 1941, en vertu de la loi du 11 octobre 1941¹⁷⁸. Elle sera remplacée en 1950 par un bas-relief dû au sculpteur toulonnais Victor Nicolas¹⁷⁹, inauguré le 30 juin 1951 en présence du maire et des autorités.

François Bonjean, dont l'empathie vis-à-vis de son ami est manifeste et touchante, distingue dans cette œuvre, inachevée, promise, dans l'esprit de son auteur, à la relecture et à la variante, trois courants principaux. Charles Calais est d'abord un «*Fantaisiste*», multipliant les ballades et les rondeaux pleins d'espiègleries, échappant alors à la routine métrique de l'alexandrin, auquel il reste très attaché. Poète descriptif, il s'attache à rechercher la force intérieure des éléments ou des objets («*Vieux fauteuils*», «*Vieux bateaux*», «*Le rescapé*», «*Le boiteux*»), derrière leur apparence. Mais c'est surtout avec lyrisme qu'il dévoile son désarroi devant ce que sa vie précipitée lui prépare et qu'il pressent avec douleur, sans qu'il y consente. Perplexe devant le surgissement de son inspiration, il reste relativement conventionnel dans une expression qu'il confie généralement à un alexandrin très classique. Ainsi se meut-il avec aisance dans un théâtre que ses études ont nourri de modèles illustres, mais dont les thèmes, proches de ceux choisis par Paul Verola, ne seront plus exploitables dans le bouleversement de l'après-guerre.

• Un personnage fantasque

La brièveté de la vie de Charles Calais, les lacunes de la documentation nous rendent difficile la compréhension parfaite de sa personnalité; les souffrances physiques de la fin de

¹⁷⁶ «*Mort de Charles Calais*», *L'Eclaireur de Nice* et le *Phare du Littoral*, lundi 9 février 1914.

¹⁷⁷ Ross Sanders, artiste américain qui a vécu un temps dans le Haut-de-Cagnes, le Montmartre azuréen. (Roselyne Chomiki, «*Quand le Haut-de-Cagnes était le Montmartre ensoleillé*», *Nice-Matin*, 16 mai 2009)

¹⁷⁸ Louis Capatti, «*Le souvenir de Charles Calais*», *L'Eclaireur du Soir*, 12 janvier 1936. *La Liberté de Nice et du Sud-Est*, samedi 12 octobre 1946.

¹⁷⁹ Victor Nicolas (1906-1979), sculpteur installé dans le Var, a contribué à l'érection de nombreux monuments dans le Midi, entre autres à Jean Aicard à Toulon en 1926, au Théâtre de Verdure à Nice («*La Tragédie*» et «*La Danse*») en 1947, et un bronze à Charles Calais en 1948. Il participa à l'illustration d'une édition de «*Douze poèmes*» de Léon Vérane, Presse lithographique de l'École des Beaux Arts de Toulon, 1957. (Mireille Pinsseau, «*Les Peintres en Provence et sur la Côte d'Azur pendant la Seconde Guerre mondiale*», Editions La Thune, Marseille, 2004)

vie du jeune poète incitent à transformer tout commentaire en hagiographie. Ses contemporains et sa poésie nous aident pourtant à débrouiller la bizarrerie angoissée qui semble le caractériser et à éviter le cliché facile du poète maudit conduit à sa triste fin par un destin inexorable. Francis Carco qui introduit l'*Anthologie* du cinquième *Cahier*¹⁸⁰ rappelle qu' « *en vrai poète, Charles Calais n'a jamais obéi qu'à son humeur* », ce que confirme un peu plus loin Louis Cappatti : « *Il était difficile à saisir, spirituel en diable, souvent contradictoire, jaillissant en boutades énormes pour vous échapper* ».

Une nuit, Louis Capatti le rencontra dans un bar où Carco chantait une romance sentimentale. « *Il y avait là, sur les bancs, de pauvres filles qui reprirent en chœur le refrain, des larmes perlèrent aux yeux de quelques-unes. J'observais Calais. Les physionomies bestiales qu'avaient brusquement illuminées une extase, provoquèrent en lui un rire démoniaque. 'Dans leur émotion de vague sentimentalité elles tendent vers une beauté', me dit-il. Puis, se contredisant aussitôt il décréta : « Elles sont hideuses ! Il ne leur appartient pas de s'élever. » Quel écho pouvaient avoir la musique, la littérature dans les âmes les moins évoluées ? 'Il estimait le sens esthétique privilège d'une élite. Il m'entretint alors de je ne sais quel temple à élever sur la colline du Château, devant les toits de Nice, les olivaias, les pinèdes des coteaux, et le couronnement des Alpes. Les initiés seuls y auraient eu accès. Aux êtres inférieurs la totale stagnation. »*

Quelques années plus tard¹⁸¹, Louis Cappatti complète le portrait de ce vrai fantaisiste : « *A côté de l'intellectuel si complexe que j'ai tenté de pénétrer, il faut rappeler la figure bizarre dont ses contemporains conserveront le seul souvenir. Calais restera pour beaucoup ce léger, ce fantasque insouciant qui, un éternel cigare aux lèvres, se gaspillait dans une perpétuelle débauche de vie. Où ne le rencontrait-on pas ? Sur les monts calcinés ou au déclin des coteaux gracieux, sous les tonnelles discrètes des guinguettes ou dans les bars bruyants des matelots, vraiment il semblait flotter. Les développements sur tout et à tout propos n'avaient pas de fin. »*

« *Arlequin* », poème non répertorié, trace de lui un autoportrait saisissant de vie :

*Svelte et fort, mon profil anguleux se profile
Sur tous les murs des lieux mal famés de la ville
Pierrot est Jean qui pleure et je suis Jean qui rit.
Puis-je avoir le cœur tendre ayant autant d'esprit ?
J'aime vivre, et mon cœur compte autant de maîtresses
Que mon habit, dont je suis fier, compte de pièces.
Si je suis gueux, je porte avec art le haillon ;
Chacune qui m'aima mit son échantillon :
Là, ce triangle noir, le crêpe d'une veuve.
Je m'appelle Arlequin, vous en avez la preuve
Au chapeau désignant mon initiale A.
Et si je viens ce soir, Colombine étant là,
(Puisque Arlequin dit en riant ce qu'il faut taire,
Il vaut mieux l'avouer que d'en faire mystère)
Ce n'est pas dans l'unique but de me griser,
Couturière aux doigts experts, de ton baiser,
C'est que j'avais besoin pressant, car je grelotte,
De satin pour boucher un trou de ma culotte.*

¹⁸⁰ Francis Carco, *Cahier des Poètes*, N°5, p.251.

¹⁸¹ Louis Cappatti, «Charles Calais», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 253. *La Liberté de Nice et du Sud-Est*, samedi 12 octobre 1946. Manuscrits Louis Capatti, Archives municipales de Nice.

Sa «*Ballade du Pierrot lunaire*»¹⁸² l'incarne dans la légèreté fascinante d'un pitre provoquant, un peu simulateur, personnage qu'il retrouvera dans sa pièce de théâtre «*Guignol*». Colombine et Margot, ses partenaires, fuient le désir d'amour de ce «*cœur famélique*» qui fait mine d'être grivois.

*Sans clairon, tambour ni grelot,
Vêtu d'une blanche tunique,
Spectre au linceul de calicot
Je drape une pose tragique.
Tour à tour pleureur ou comique
Alternant du tire au sanglot
Regardez-moi, je suis Pierrot,
Pierrot lunaire et lunatique.*

*Arlequin s'enivre au tripot,
Pulcinelle agite une trique
Et Paillasse malgré son pied bot
Bondit sur sa jambe élastique ;
Moi dans un frisson de musique
Tour à tour grivois et dévot
Regardez-moi, je suis Pierrot,
Pierrot lunaire et lunatique.*

*Colombin fuit, et Margot
D'un pied de nez très ironique
Répond au timide béat
De mon intrépide mimique,
Mais qu'importe il suffit d'un mot
Pour guérir mon désir lubrique
Puisque voyez, je suis Pierrot,
Pierrot lunaire et lunatique.*

ENVOI

*Lune ! Marraine au front pâlot,
Pour tromper mon cœur famélique
Verse le rêve à ton Pierrot,
Pierrot lunaire et lunatique.*

«*Flâneur buissonnier*»¹⁸³ à l'humour grinçant il constate, dans le «*Sabot sans joujoux*»¹⁸⁴, le favoritisme dont bénéficie, de la part du Bonhomme Noël, «*Claude le riche*», «*fils du propriétaire*». Après le tableau à la fois touchant et réaliste d'une misère poétique qu'un sans logis bohème pourrait connaître en rêvant, comme un petit enfant plein d'espoir, d'un sabot de Noël bien garni, le poète semble tout à coup réaliser que Bonhomme Noël n'est en fait que Jésus né dans la paille et qui peut être bien proche de lui dans la dérision.

¹⁸² Charles Calais, «*Ballade du Pierrot lunaire*», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 275-276.

¹⁸³ Charles Calais, «*La Ballade du Pierrot lunaire*», «*Zig zag*», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 275.

¹⁸⁴ Charles Calais, «*Le sabot sans joujoux*», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 275.

*J'avais rêvé toute l'année
De joujoux, fifres et pierrots
Qui doivent dans la cheminée
Combler bottines et sabots.*

*Je t'avais confié mes goûts :
J'aime assez le Polichinelle
Mais la poupée est bien plus belle
Blonde ou brune avec des yeux doux.*

*Il faisait un froid de Norvège,
Mais le soir m'étant déchaussé
Sur ta route, près du fossé
J'ai dormi, pieds nus, sur la neige.*

* *
*

*Méchant Noël, dans ma besace
Ce matin je n'ai rien trouvé ;
Une pyramide de glace
Emplissait mon sabot crevé.*

*Ni pierrot jouant des cymbales,
Ni lapin jouant du tambour,
Tu n'as rien mis ; et tout le jour
J'ai pleurniché dans mes mains sales.*

*Ça va bien ! Garde tout pour lui
Pour le fils du propriétaire
Pour Claude le riche, celui
Qui a si mauvais caractère.*

*Et qui, comme il a blouse blanche,
Se moque, en riant comme un fou,
Lorsqu'il me voit chaque dimanche
Dans ma culotte où baille un trou.*

* *
*

*Prends garde pourtant, s'il me raille
De ne pas dormir sous un toit,
Il pourra rire un jour de toi
Car tu dors aussi sur la paille.*

• Une sensibilité de visionnaire aux choses et aux gens

Pour Charles Calais, paysages, personnages, choses sont chargés d'un sens riche et profond, processus poétique visionnaire qu'a bien analysé François Bonjean.¹⁸⁵

«Calais a payé de sa quiétude et de sa vie son besoin de pénétrer, d'épouser toutes les façons de sentir, de penser et de vivre qu'il a pu rencontrer. Si, dans son cerveau, tant de conceptions se succèdent et se choquent, c'est qu'un peu de l'âme de ceux qu'il a étudiés a fait, pour un temps, partie intégrante de la sienne.»

Le poète est très sensible aux éléments naturels que sont l'air, le vent, la lumière, la mer. Le vent l'inspire qui chante comme lui et l'accompagne lors de ses balades pédestres, compagnon de ses solitudes. Son errance est une pulsion vitale, dans laquelle il trouve une inspiration. La «*Villanelle du vent*»¹⁸⁶, danse villageoise transposée pour laquelle il abandonne l'alexandrin suggère l'énergie des éléments par une rythmique originale et des allitérations:

*Violineur de villanelles, Vent!
Vent miséreux qui vient souvent
Hurler, pleurer comme les pitres
Aux vitres,*

*Soufflant, sifflant, s'enflant, souffrant, s'offrant
Comme s'offre un troubade errant,
Dis, mendiant, quelle aumône
Veux-tu qu'on te donne?*

*Il pleut, tout de plaint, tout pleure et pâlit,
La terre est comme un vaste lit
Où toute chose agonise
Ame, espoir, bise.*

*Sanglant, cinglé de misère, sanglot,
Vent qui grelotte, Vent! Grelot
Tasinant¹⁸⁷ l'heure des rafales;
Cueilleur de râles,*

¹⁸⁵ François Bonjean, «Charles Calais», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.248.

¹⁸⁶ Charles Calais, «Villanelle du Vent», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.293.

¹⁸⁷ Le verbe «*tasiner*» employé dans ce poème par Charles Calais semble être un terme de marine issu du vieux français. On le retrouve dans les travaux du poète guernesiais Georges Métivier (1790-1881), heureux mélange de langues celtiques anciennes et de patois régionaux, dans des termes de marine (Ex: «*Le tasiner parti ce matin de Southampton pour NewYork...*», *The Argus*, Melkbourne, 23 novembre 1930, N° 26297), dans des expressions du Canada français où il a pour sens «*bouger dans tous les sens*». Il est aujourd'hui repris dans certains prénoms: «*Tasinantha*». Il est associé à une idée de mouvement, et pour Georges Métivier, au lever du soleil, dans des poésies, comme «*A une alouette*»: «*Tu prends ton essor, tu voles, / Harpe de feu, dans les airs, / Plus haut, plus haut, et tu me consoles! / Que d'astres dans sa cour! / L'une après l'autre chaque île / S'éteint devant tasinant du jour: / Où que tu es, mystère / Où que tu es l'air a retenti d'amour...*» (Henri de Montfermas, *Gazette officielle de Guernesey*, décembre 1882)

*Lyrique et long, lourd, lent, livide et las
O Vent recueille dans tes glas
La chansonnette dolente
De mon pauvre cœur sans amante.*

La mer, si présente à Nice, lui suggère un paysage impressionniste tout de lueurs étranges et de silence. Le sonnet «*Crépuscule*»¹⁸⁸ nous en fait sentir la force.

*Quittez le port! Ramez vers le large en silence
Et regardez au ciel mourir le jour brumeux
Le soleil est blafard, l'horizon est immense
Et les nuages d'or volent silencieux.*

*Du fond de l'Océan deux rayons lumineux
Comme deux bras crispés de haine ou de vengeance
Semblent l'appel mourant, le geste douloureux
Du soleil à la nuit muette qui s'avance.*

*L'Océan est désert. Le bruit dort sur les eaux.
Comme un rêve on entend la marche des troupeaux
Qu'un vieux pâtre muet conduit sur les rivages;*

*Il semble qu'on entend le râle du soleil
Révolté, dont le sang rougit le ciel vermeil
Et ses couteaux de feu poignent les nuages.*

Qu'il la longe dans ses promenades du soir ou la contemple du Château, la mer bat vivante autour du «*Rocher marin*», et lui suggère une sorte d'illusion d'optique et le sens de l'infini :

*Battu par la tempête et rongé par le sel
La vague chaque fois le recouvre et le mouille
Et lorsqu'un rayon d'or tombe sur lui du ciel
Il brille encor, malgré son noir manteau de rouille.*

*Quel motif d'être noir puisque rien ne le souille
Et puisqu'à chaque élan de son flux éternel,
Marmot marmoréen que la mer débarbouille,
L'eau lui baise le front d'un baiser maternel?*

*Le soir, les yeux fixés sur la pierre marine,
Il me semble, mon œil si souvent s'hallucine,
Que, las de reposer il obéit au vent.*

*Comme un monstre jouant sous la nappe immobile
Il me semble à le voir plonger sous l'eau tranquille
Que la mer est inerte et le rocher mouvant.*¹⁸⁹

¹⁸⁸ Charles Calais, «*Crépuscule*», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.290.

¹⁸⁹ Charles Calais, «*Le rocher marin*», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.291.

Les vols de « *Mouettes* », « *blancs papillons de mer* », animent ce tableau de leurs « *voix rauques* » :

*Blancs papillons de mer, aventureux pirates
Ayant pour fleur la vague et le sel pour pollen
Fantômes apeurés des couchants écarlates
Qui pour le goémon quittez le cyclamen,*

*De l'écume de mer gonflez votre abdomen,
Egratignez les flots de vos nerveuses pattes,
Empanachez le sombre écueil comme un dolmen,
Que votre aile saline instruisse les frégates.*

*Pour que les matelots qui dorment avinés
Avertis dans la nuit aux cris de vos voix rauques
Ne heurtent les écueils dormant sous les flots glauques.*

*Puis partez! Sous les yeux des marins étonnés
Ressemblant sur l'eau bleue, essaim blanc et fantasque,
A l'écume de mer qu'emporte la bourrasque.¹⁹⁰*

« *Le phare* », bon géant personnifié, illumine la nuit dans la tempête :

*Quand il souffle la mort, sur les côtes normandes,
Lorsque tous les écueils comme des caïmans
Emergent leur dos noir et leurs faces gourmandes,*

*Lorsqu'affolée soudain au cri des ouragans
La goélette part ainsi qu'une cavale
Trébuchant sur les flots, frissonnant sous les vents*

*Et jetant un cri sourd, plus sourd que la rafale,
Quand la voile n'est plus qu'une berne d'appel
Et que le grincement du mât n'est plus qu'un râle,*

*Alors dans le lointain sur le rocher mortel
Le phare ouvre son œil immense de cyclope
Et plonge dans les eaux son nocturne arc-en-ciel;*

*Et leur montrant au port la tempête en syncope,
Bâillant et ricanant, se montrant, s'éclipsant,
Arme d'écailles d'or la vague qui galope.¹⁹¹*

« *La mer qui dort* »¹⁹², encore elle, lui inspire des métaphores saisissantes :

¹⁹⁰ Charles Calais, « *Les mouettes* », *Cahier des Poètes*, N° 5, p.292.

¹⁹¹ Charles Calais, « *Le phare* », *Cahier des Poètes*, N° 5, p.293.

¹⁹² Charles Calais, « *La mer qui dort* », *Poèmes ensoleillés*, 5.

*N'éveille pas la mer qui dort : c'est une chatte,
Elle feint seulement ; et c'est pour t'abuser :
Je devine la griffe au velours de la patte,
La dent qui mord est sous la lèvre du baiser.*

*Laisse courir les fous ! Sois sage avec les lâches !
La terre pour ton pied est un abri plus sûr,
Préfère mille fois le Paradis des vaches
Car son ciel n'a du ciel que la couleur d'azur.*

*Si le vent souffle « Viens », réponds-lui « Non ! Je reste ! »
Le cimetière est vide ici de naufragés
Et quand la mer s'endort, c'est qu'elle fait la sieste
Et digère au soleil les morts qu'elle a mangés.*

*Pour moi je n'ai d'effroi que d'une mer câline,
Elle doit avoir faim pour gazouiller si doux ;
Ce calme m'est suspect, et sa vague rumine,
Si ce n'est pas des morts, c'est quelques mauvais coups.*

Les vieilles choses ne manquent pas non plus de l'émouvoir, ainsi « *Les vieux fauteuils* »¹⁹³ ;

*Les vieux fauteuils ont pris les âmes des vieillards
Longtemps bercés sur leurs ressorts qui se relâchent ;
Comme eux ils sont perclus et lourds. Loin des regards
Dans les angles des murs les vieux fauteuils se cachent.*

*Leurs bras de bois fixés sur leurs genoux raidis
Semblent frictionner quelque vieux rhumatisme,
Ils réchauffent au feu leurs membres refroidis,
Ils ont tout du vieillard, même son égoïsme,*

*Car ayant froid toujours, toujours ils sont grincheux ;
Ils ne vont voir qu'un peu le soleil sur la porte
Et rentrent aussitôt, si le ciel est brumeux
Ou si le vent du Nord a l'haleine un peu forte.*

*Un relent de tabac atteste de l'hiver
Les soirs où, sans parler, ronflent les vieilles pipes ;
Ne les éveillez pas : ils dorment l'œil ouvert,
Un passé de moisi ronge leurs vieilles nippes.*

*Mais lorsqu'on les remue, on les entend gémir,
La voix dolente et fausse ; et leurs jambes goutteuses
Heurtent piteusement. Ils ont l'air de souffrir
Du bruit même effarant leurs âmes anxieuses.*

¹⁹³ Charles Calais, « Les vieux fauteuils », *Poèmes ensoleillés*, 9.

*Les lits n'ont jamais froid, mais les lits ont des draps
Et pour chauffer les draps des lèvres toutes neuves,
Mais eux, pauvres fauteuils, n'étreignent dans leurs bras
Que des veufs qui demain vont rejoindre leurs veuves.*

● **Une vocation poétique irrépressible la recherche de la beauté**

La pratique religieuse, ses rites et l'aspect collectif ne satisfont plus, nous le verrons plus loin, sa soif d'idéal. Il se tourne vers la Beauté, qu'il s'efforce d'atteindre dans son travail poétique, et qui lui tient lieu de morale, faisant de lui un proche des Parnassiens davantage que des Fantaisistes. Il confie ce secret dans son sonnet «*Le culte*»¹⁹⁴.

*D'autres se sont émus des rumeurs de la plèbe
Et pour donner à tous une part de bonheur
Ils ont tracé le plan de la future Thèbes,
Thèbes qui fermera cent portes au malheur.*

*D'autres, semant au cœur, fécond comme la glèbe
Ont voulu leur morale épanouie en fleur,
Ils ont crié « Devoir » au plaisir de l'éphèbe
Ils ont dit « Repentir » au remords du pécheur.*

*Mais seul sans écouter les pitiés ni les haines
Je veux cloîtrer mon cœur loin des chimères vaines
Car mon Dieu m'interdit d'autre divinité.*

*Comme un fervent s'abîme en rites inutiles
D'un poème de fleurs ornant les péristyles
J'ai voué dans mon cœur un culte à la Beauté.*

Ce n'est pas le désir de gloire qui l'anime, car il retarde avec une certaine inconscience le moment d'être publié, estimant ne pouvoir le faire que lorsque son œuvre aura trouvé une expression définitive et presque parfaite. De plus depuis 1907 il s'est tourné vers la rédaction d'une œuvre théâtrale qui l'absorbe et dans laquelle il met toutes ses forces. Ce n'est qu'après la publication du premier numéro du *Cahier des Poètes*, sous l'influence de Francis Carco et sous l'impulsion de l'ami François Bonjean, qu'il commencera à envisager une hypothétique publication. Aussi s'est-il privé de la possibilité de dialoguer avec d'éventuels lecteurs, sinon avec ses pairs du cénacle. Il est simplement animé d'une sincère pulsion poétique, le «*Besoin de rimer*», de jouer avec les mots dans une belle langue :

*«Non, ce n'est point l'orgueil, ce n'est point la manie
Qui m'aveugle à ce point, c'est un besoin du cœur
Car dans la poésie est posé mon bonheur:
Puisse-t-il à défaut remplacer le génie. »*¹⁹⁵.

Bien qu'il ne produise, prétend-il, qu' «*une musique étrange et barbare*», «*le grincement pervers*» des limes qui mordent «*le fer des prisons*» le libère et lui permet de

¹⁹⁴ Charles Calais, « Le culte », *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 260.

¹⁹⁵ Charles Calais, « Besoin de rimer », *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 256.

s'évader du réel, échappatoire qui le sauve de l'enfermement du guichet où avec ses collègues jeunes postiers, Louis Géry, Victor Rocca, Léon Witorsky, ils échangent leurs essais. Revendiquant sa liberté, le poème « *Prélude* », mise en scène et en action d'une soirée poétique, reste malgré cette revendication farouche, classique de forme et d'expression personnelle.

*Accourez ! Je suis le chanteur fantasque !
Tremblez ou riez ! Je m'en vais chanter
Un hymne qui n'est ni bulgare ni basque
Qui jamais ne fit pleurer ni sauter.*

*C'est une musique étrange et barbare
Dont l'air ne se put jamais copier,
Un accord hurlant, farouche et bizarre
D'un chat fou dansant le long d'un clavier.*

*N'attendez de moi ni roulades ni trilles :
Mon larynx est faux, ma guitare aussi
Puisque j'ai lâché cordes et chevilles
Et de l'accorder je n'ai point souci.*

*Accourez ouïr ma chanson sans rimes
Les mots sont cruels autant que les sons,
C'est le grincement pervers que les limes
Grincent en mordant le fer des prisons.¹⁹⁶*

Bien qu'il s'en défende avec humilité, il a le goût de la belle langue et du travail bien fait, « *inquiet de sons rares* »¹⁹⁷. Ainsi pastiche-t-il Ronsard ¹⁹⁸ dans un sonnet, avec une bonne intuition de la langue de la Renaissance :

*Chanter je veulx la boude de m'amye
Qui clost sa lèvre ainsi comme ung poinct rond
Chanter je veulx sa gayté tant jolye
Pour ce que mest trou accorte au menton.*

*Chanter je veulx mesmement sa furye
Qui fait brusler la fiebvre sus le front
Et la paresse ou folastre s'oublye
Et les meschefs dont ses yeulx ploureront.*

*Tout esbaudy adonc elle me baise
Dous sont ses yeulx, fors sa griffe mauvaise
Ains le vilain voyre en elle est mignard.
Si qu'en mes bras soudain que ne fait signe
La veulx tollir ainsi qu'ung filz bâtard
Baisé pour tant qu'il pleure ou qu'il graffigne.*

¹⁹⁶ Charles Calais, « *Prélude* », *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 255.

¹⁹⁷ Louis Cappatti, « Art et poésie sur la Côte d'Azur », *L'Eclaireur du Soir*, 19/7/43.

¹⁹⁸ Charles Calais, « Sonnet à Ronsard », *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 265.

Amusant aussi de dédicacer à Théodore de Banville¹⁹⁹, «*Pour qu'il en crève de dépit*», une ballade ironique sur la recherche de la rime et son caractère artificiel, particulièrement appropriée à la langue d'oc dont il pourrait être locuteur²⁰⁰ :

*J'ai juré sur Baal et Molock
Jonglant sur toi, rime baroque
Dans une ballade équivoque
De rimer sur oque et sur oc.
Dans mes souvenirs que j'évoque
Trouverai-je un sujet ad hoc
Qui puisse me fournir un stock
de rimes sur oc et sur oque?*

*Que dire dans mon soliloque?
Où donc tournerai-je ton foc,
Galère de la rime? Un roc
Puisse à jamais briser ta coque!
Que chanter? La guerre au Maroc,
Depuis longtemps chacun s'en moque!
La politique avec le Bloc
Ne vaut pas une rime en oque.*

*Grand Dieu! Je suis las! je suffoque
Ah! Briser ma tête d'un choc
Et jeter bien loin ma défroque,
Si le poète avait un froc!
A moi Banville, je t'invoque,
Vite une rime de raccroc...
Las! Il vaut mieux prier Saint Roch!
C'est au moins une rime en oque.*

ENVOI

*Dût ma ruse être d'un escroc,
Désormais à qui me provoque
Je veux parler en langue d'oc
Pour rimer sur oc et sur oque.*

¹⁹⁹ Théodore de Banville (1823-1891), poète fécond et particulièrement connu à Nice où il a joué un rôle dans le Rattachement du Comté à la France, (Son ouvrage «La mer de Nice» en chante les rivages) chercha à donner à l'acte poétique et à sa forme pureté et rigueur, en particulier par la recherche de rimes riches. Il fut en quelque sorte un passeur auprès des jeunes poètes de la génération d'Arthur Rimbaud et de celle de Charles Calais; son œuvre constitua une étape importante entre Parnassiens et Fantaisistes. (Théodore de Banville, «La Mer de Nice, Lettres à un ami», Editions Poulet-Malassis et de Broise, 216 p. Philippe Andrès, «Théodore de Banville, un passeur dans le siècle» Editions Honoré Champion, 2009, 224 p.)

²⁰⁰ Charles Calais, «Ballade sur Oc et sur Oque», *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 278.

Mais sans ironie aucune, dans son poème «*Dédicace*»²⁰¹, il laisse à entendre combien il travaille ses vers, se comparant à un artisan consciencieux et de ce fait fuyant un peu la vraie vie :

*Pour toi j'ai ciselé mes vers comme un orfèvre,
Vivant pour eux, rimant mes strophes en chemin
Et souvent dans mes nuits de travail et de fièvre
Mon front pour les porter s'appuyait sur ma main.*

*Et ma muse me broutait, fantasque et folle chèvre,
Pour en faire son lait d'amour le lendemain
Blonds épis : tes cheveux, coquelicot : ta lèvre,
Et puis les ruminait sur quelque parchemin.*

*Oh ! Va ! J'ai bien souffert, moi que rien ne rebute
Et j'ai refait cent fois, et j'ai rêvé vingt jours
Ces vers que tu liras, distraite, une minute,*

*Mais j'aime – à les fouiller – tourmenter les amours
Comme une plaie, et c'est pourquoi, dans ma névrose,
J'ai rimé ce discours qu'un autre eût dit en prose.*

Quelle déception lorsque le dédicataire du poème, une femme aimée, en l'occurrence, n'apprécie pas assez le beau papillon rare dont, après tant d'efforts, il a pu capturer le charme éphémère ! Allégorie, ou idylle de charme ?²⁰²

Le papillon bleu

*Et vous ne pouvez pas comprendre que je pleure !
Figurez-vous ! J'avais couru bien près d'une heure,
Je m'étais écorché la main dans les buissons,
J'avais effarouché trois merles, deux pinsons
'Et vous savez combien cette chose m'attriste !
Mais que faire ? A son ordre est-ce que l'on résiste ?)
Donc tout rouge et joyeux, aimable et fatigué
De l'amour dans mon cœur, dans mes bas l'eau du gué,
Après avoir couru près de deux grosses lieues
Je le lui rapportais avec ses ailes bleues
Ce papillon volage autant que son désir
Et je croyais lui faire un immense plaisir !
J'espérais pour merci la caresse promise !
Cet objet de mon zèle et de sa convoitise,
Elle allait le presser contre son cœur, tout bas
Rêvant d'être embrassée et ne le voulant pas !
Nous l'aurions élevé tous deux dans une boîte
Avec beaucoup de fleurs dans sa prison étroite,*

²⁰¹ Charles Calais, « Dédicace », *Cahier des Poètes*, N° 5, p.267.

²⁰² Charles Calais, « Le papillon bleu », *Cahier des Poètes*, N° 5, p.267- 268.

*Puis voyant cet insecte usurper ses yeux doux
(Même des papillons parfois je suis jaloux)
Je l'aurais écrasé plus tard d'un doigt fébrile.
Je composais déjà les stances d'une idylle,
Elle allait chaque soir le regarder un peu
Ce papillon captif agonisant, et bleu,
Elle l'aurait gardé dans les pages d'un livre
Quand il aurait fini de souffrir et de vivre...
Hélas ! Le savez-vous ce que Lise en a fait
Du papillon, tantôt ma peine et son souhait ?
Elle a dit, le lâchant avec une parole :
« Regarde donc ! Il est bien plus beau lorsqu'il vole.*

Dans la « Notice au public » qui précède sa pièce de théâtre « *La Damnation de Judas* », il s'explique sur ses intentions et le but de son œuvre : *Si audacieuse que paraisse cette interprétation de la Bible, elle n'outrepasse point les droits de tout écrivain de modifier selon les besoins de la scène les données exactes de l'Histoire. Et si les scrupules de quelques-uns s'alarment de cette hardiesse, qu'ils considèrent que l'auteur, en ce drame uniquement humain, indifférent à toutes considérations d'ordre religieux bien que respectueux de toute croyance, n'a voulu faire qu'une œuvre d'art.*

• La solitude, angoisse et fascination

Charles recherche la solitude, en même temps qu'il la redoute. Son expression poétique, miroir de sa vie intérieure, n'est pas destinée au monde environnant, ni même au milieu ambiant. Dans un sens, il se coupe du vrai. A part quelques timides allusions sociales²⁰³, il s'abstrait de la vie de la cité, bien qu'il ait participé à un vote, il nous l'apprend incidemment dans « *Idylle boulevardière* », une rencontre de hasard, sans lendemain²⁰⁴ :

*Je venais de voter, en j'en étais très fier,
Même je t'ai montré ma carte électorale;
Je votais pour la prime fois, c'était hier:
J'eusse voulu voter pour toi, ma libérale.*

Il ironise avec esprit sur la manie des décorations de ses contemporains :

*En arborant des fleurs aux boutonnières;
L'Homme a passé son vice au végétal
Et le Bluet chez les Blés prolétaires
Rythme avec fougue un speech électoral.
Le Lierre faux, parasite arriviste
Cherche un tuteur pour lui porter conseil,
Le Tournesol flatteur opportuniste
Pour l'encenser suit des yeux le soleil.²⁰⁵*

²⁰³ Charles Calais, «Le sabot sans joujoux», p.271, et «Maisons ouvrières», p. 273. *Cahier des Poètes*, N° 5.

²⁰⁴ Charles Calais, «Idylle boulevardière», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.240.

²⁰⁵ Charles Calais, «Politique végétale», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.273.

Dans « *Tic-tac* »²⁰⁶, une petite fantaisie que l'on pourrait qualifier d'anticapitaliste, il se permet une allusion au climat assez antisémite qui règne à Nice dans cette période de la révision du procès Dreyfus, mais la satire politique ne l'inspire pas vraiment.

*A la conquête des fortunes
L'un est voleur l'autre est volé
On ne veut plus semer le blé
Fi du pain ! Récoltons des thunes.
Pour ça cherchons moyen nouveau
Chacun se creuse le cerveau
Mais tic tac le vieux moulin d'eau
Usant seul du système antique
Remplit d'écus chaussette ou sac
Mieux qu'un tel Monsieur Isaac
Prouvant que son simple tic tac
Est toujours la bonne tactique.*

Au moment des grandes grèves du Midi viticole, par sa « *Ballade aux vigneron du Midi* », il se solidarise avec les paysans que révoltent les attitudes gouvernementales, mais le poème politique est un genre qu'il n'a guère le temps de cultiver et qui n'a d'écho à Nice que dans une presse bien spécialisée. Il ironise sur l'impuissance des Méridionaux en colère trop loin du pouvoir parisien pour vraiment agir.

*Quand le Midi bouge, anxieux
Le Peuple de Paris frissonne
Or ils sont trois cent mille, ceux
Qui s'assemblent à Carcassonne.
.....
Mais qu'importe, aux chemins poudreux
Le vent seul galope – Personne !
Fausse alerte ! Ce n'est pas eux.
Ils sont restés à Carcassonne !*

Sensibilité à autrui et relative marginalité chez ce jeune homme pauvre se conjuguent lorsqu'il prête attention aux « *Chiffonniers* » qui officient dans le petit matin des étroites rues niçoises. On l'imagine attentif lors de ses promenades nocturnes à ces destins anonymes qu'il croise brièvement.²⁰⁷

*Au jour levant, devant la porte
Versée en tas sur le chemin
Voici l'ordure du matin
Qu'un chariot matinal emporte.*

*Trognons de choux, os de chevreuil
Ou vieilles vaisselles brisées
Ah ! Que de choses exposées
Sans honte, devant chaque seuil*

²⁰⁶ Charles Calais, « Tic tac », *Poèmes ensoleillés*, 17.

²⁰⁷ Charles Calais, « Les chiffonniers », *Poèmes ensoleillés*, 29.

*Sous le feu des aubes blafardes
On dirait les vomissements
Des luxueux appartements
Comme des sordides mansardes.*

*Ce n'est pas l'honnête fumier
Qui fermente devant la ferme ...
La pourriture seule germe
Dans ce cloaque ou ce charnier.*

*C'est la fange des grandes villes
Nourriture immonde d'égoût
Qui donne à l'âme le dégoût
Des choses immondes et viles.*

*Obscène dans leur impudeur
Rebut de vice et de misère
Elle est laide comme un ulcère
Et triste comme une douleur.*

*Pourtant dans la ruelle obscure
Voici des hommes...car ce sont
Des hommes qui viennent et vont
Butinant cette pourriture.*

*Se peut-il que des affamés
A l'instar des chiens de barrière
Le ventre vautre de poussière
Rongent ces gestes consumés !*

*Au jour frileux devant les portes
Offrande insultante à la faim
L'ordure immonde du matin
Pourrit comme les choses mortes.*

Charles se marginalise par rapport aux courants littéraires locaux et ne participe pas aux concours des Jeux floraux que patronnent des journaux poétiques niçois comme *Le Petit Poète*, d'Augustin Anglès, ou *Nice Littéraire* de Jean et Nicette de Peretti Della Rocca.

Sa relative indépendance financière lui permet le détachement orgueilleux que manifeste son œuvre, protégée par l'ardeur et la hauteur de son jeune âge de toute compromission avec quelque réseau que ce soit. Mais sans doute son travail place de la Liberté, dans un grand bureau bruyant, lui donne-t-il un besoin de silence, que meuble son monde intérieur. Pourquoi ne pas aller «*Loin des maisons régulières*», «*loin de la ville, du bruit*», fuyant les hommes qui «*n'ont peut-être pour loi /Qu'un fin ressort mécanique*», l'appât du gain et la poursuite du temps²⁰⁸.

²⁰⁸ Charles Calais, «Loin des maisons régulières», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.286.

*Pour un soir donc, si tu veux,
Laisant les hommes fébriles
Nous irons silencieux
Vers les horizons tranquilles.*

Ces «Bruits» ne sont-ils pas d'autre part l'émanation de mondes mystérieux, qui viennent à lui dans le silence studieux et peut-être inquiétant de sa chambre?

*De près de loin, courant le temps et la distance
Comme des vols majestueux d'êtres subtils
Des bruits viennent par millions. Que veulent-ils
Frappant ma tempe lasse, avide de silence?*

.....
*Des bruits viennent par millions et millions,
Il semble qu'il en vient de plus loin que la terre
Avec la voix lugubre et sourde du mystère
De l'éther lumineux des constellations.*

.....
*Voici que mon esprit se recueille et le soir
Qui tasse en mon esprit les choses rencontrées
En l'asile où j'ai fui les foules affairées
M'enveloppe un instant de calme nonchaloir.²⁰⁹*

Cette solitude, dans laquelle par moments il se complaît, il espère tout de même la rompre et il cherche à trouver dans l'amour, une compagne qui lui apportera de la gaieté, de la douceur, la recherche d'une certaine spiritualité perdue. Mais c'est un amoureux timide:

*Comment le saurais-tu que je t'adore
Moi qui ne t'ai jamais regardé dans les yeux,
Qui te parlais du temps, des fleurs et de l'aurore,
Moi qui ne suis qu'un lâche et un peureux!²¹⁰*

Cette pusillanimité dont il s'accuse souvent, il la fait valoir dans sa pièce de théâtre, *Guignol*, comédie-bouffe en vers. L'oncle de Gnaffron, Fabbio, est décidé à le déshériter si celui-ci fait preuve de bravoure et de combativité; il faut qu'il sache «*sagement se tenir à l'écart.*» Fabbio s'est fait «*de la poltronnerie un précepte de conduite qu'il élève à la hauteur d'une vertu.*» N'est-il pas quelque peu le porte-parole de Charles ?

*Mais pour être poltron, ça je le suis, et lâche
Au point que je frissonne au seul bruit d'un pétard.
J'ai peur jusque d'une arme! Et si, triste vieillard,
Je demeure à l'hymen parmi les plus revêches,
C'est qu'on m'avait montré l'amour avec des flèches²¹¹.*

²⁰⁹ Charles Calais, «Les Bruits», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.288.

²¹⁰ Charles Calais, «Mensonge», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.266.

²¹¹ *Guignol*, extraits, *Cahier des Poètes*, N° 5, p. 295 et ss.

Mais Gnaffron s'est transformé en héros malgré lui, luttant contre le bravache Guignol :

*«Trembler, l'oreille au vent, m'enfuir au premier bruit,
M'éveiller d'épouvante en sursaut chaque nuit
Et nouveau Damoclès craindre quand je m'arrête
D'entrevoir son bâton suspendu sur ma tête,
Ce n'était plus une existence. Il fallait bien
Me décider à tout, quitte à n'en faire rien.»²¹²*

L'espoir de voir l'amour rompre sa solitude disparaît avec le temps, et il exprime son désespoir dans « *Toujours seul...* », thème récurrent de sa poésie (22 septembre 1906) :

*Toujours seul ! Toujours seul ! Toujours je serai seul !
Jamais un amour vrai n'aura baisé ma lèvre,
Rien n'aura dans mon cœur calmé l'ardente fièvre
Et je ferai pitié jusque dans mon linceul.*

*J'ai médité ce soir, le coude à ma fenêtre,
Et les couples ravis s'en allaient vers l'amour :
Ah ! Ce chant de printemps, cette extase de l'être,
Ils les ont tous connus, tous ils ont eu leur jour*

*Tout homme quelque soit le sanglot qui l'étreigne
Peut dire quand la nuit descend sur sa douleur :
« J'ai connu le baiser dont toute âme s'imprègne
Et je puis ruminer le passé d'un bonheur ».*

*Mais moi, pauvre roman dont il manque des pages,
Voici que vient l'hiver sans été ni printemps.
Mon rêve est balayé comme au vent les nuages !
Et moi seul parmi vous je n'ai pas eu vingt ans.*

● Le besoin d'amour

L'Amour est d'abord, pour cet adolescent, une chasse et une amulette, et « *L'Escarpolette* »²¹³ nous fait deviner une saynète amoureuse et gamine.

*Balance-toi, folle et coquette
Tout près de moi
Sur la fragile escarpolette
Balance-toi*

*Doucement d'abord, puis plus vite,
Balançons-nous
Car le balancement nous invite
Aux rêves fous...*

²¹² Charles Calais, «Guignol», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.295, 299.

²¹³ Charles Calais, « L'Escarpolette », *Poèmes du cœur gaspillé*, 17, 23 octobre 1901.

Charles se voit en chasseur, comme dans «*Le grand loup qui rôde*», daté du 1er décembre 1901, dont la versification en hexamètres montre bien l'aisance et la décontraction de son propos :

*N'allez pas! Les belles
Errer dans les bois!
Pleins de ritournelles
D'oiseaux et de voix*

*Sortant de son bouge
Vous y pourriez voir
Quand le buisson bouge
Du chaperon rouge
Sortir le loup noir*

*Sur le sol de mousse
Promenant sa faim
Il a la voix douce
La fourrure rousse
Le regard bénin*

*Un loup peu morose
Qui poursuit exprès
Le cotillon rose
Qui souvent lui cause
Et le mange après.*

*Tu trembles, nigaude,
Tu pleures, pourquoi?
Ce grand loup qui rôde
Ce loup en maraude,
Ce grand loup! C'est moi!*²¹⁴

Nice le 1^o décembre 1901

En fait l'amour représente pour lui un idéal, une façon de voir le monde, comme dans «*L'Aurore*» :

*C'est au ciel de tes yeux que je veux voir l'aurore.*²¹⁵

Cela restera toujours un rêve, comme dans «*Le ciel était si bleu...*»²¹⁶:

*Le ciel était si bleu que je pensais à toi
Et quand je pense à toi, mon âme s'illumine !
Aux chemins bleus du rêve à pas lents je chemine
Et dans ce rêve bleu tu marchais près de moi.*

Sous un lied d'amour frissonnaient les mandoles

²¹⁴ Charles Calais, «*Le grand loup qui rôde*», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.264.

²¹⁵ Charles Calais, «*L'aurore*», *Poèmes du cœur gaspillé*, 13.

²¹⁶ Charles Calais, «*Le ciel était si bleu*», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.265.

*L'orchestre du bonheur bémolisait, très doux
Et j'aspirais ton souffle à rendre fous jaloux
Les parfums qu'exhalaient sous nos pas les corolles.*

*Je ne me souviens plus où nous allions. Tant mieux!
Lorsqu'on marche sans but la route se prolonge!
J'aurais craint d'arriver au réveil de mon songe
A la porte cruelle où se font les adieux!*

*Et comme deux amis en un soir de liesse
Retournant zigzaguant et les bras enlacés
Nous aussi, nous allions soutenant notre ivresse,
Non l'ivresse du vin mais celle des baisers.*

Dans «*En m'éveillant*»²¹⁷ le poète préfère se rendormir plutôt que d'affronter l'absence de l'aimée:

*En m'éveillant j'avais les yeux si pleins de toi
Ton rêve ayant niché sur ma lourde paupière
Que je n'ai pas su voir le soleil près de moi
J'ai cru voir ton sourire en voyant sa lumière*

*Peut être en mon sommeil réchauffant l'oreiller
Le soleil caressait de ses rayons obliques
Mon front énamouré que semblait chatouiller
Le baiser velouté de tes lèvres pudiques*

*Mais tu n'étais pas là ... Pourtant c'était l'éveil
Orchestré savamment de chants et de murmures
Mais tu n'étais pas là ... J'ai maudit le soleil*

*Et pour revoir encor mes chères impostures
Me replongeant boudeur au fond des couvertures
Je suis allé revoir le Rêve du Sommeil*

Février 1904

Notre poète peut se contenter de l'idée de l'amour, ainsi dans «*Je ne te dis pas de m'aimer*», sonnet qui ne figure pas dans les recueils prévus pour la publication, daté du 8 décembre 1906 :

*Je ne t'ai pas dit de m'aimer
Avec passion, ni folie
Ni beaucoup, ni peu, ma jolie,
Ai-je le droit de rien réclamer ?*

*Je ne t'ai pas dit de charmer
Mon ennui, ma nuit, ou ma vie*

²¹⁷ Charles Calais, «*En m'éveillant*», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.268.

*Qu'importe ma face pâlie
Ton cœur a droit de se fermer.*

*Je ne demande ni l'ivresse
Ni le serment, ni la caresse
Et tu peux fuir même ! Après tout*

*Lointaine ou présente je t'aime
Mon cœur n'en a cure, méchante,
Puisqu'il peut t'évoquer partout.*

Cet amour devient parfois déception, avec une cruelle qui raille ses efforts pour lui offrir après une poursuite et des écorchures un «*papillon volage*», symbole d'un sentiment rare que Lise, l'élue, préfère libérer d'un péremptoire : «*Regarde donc! Il est bien plus beau quand il vole!*»²¹⁸ L'amour le sauvera, espère-t-il, de ses incertitudes et de sa faiblesse, explique-t-il dans «*Retour d'âme*» :

*Il me faut l'émotion première
Pour décider de mon retour
Pour revenir à la prière
Je sens qu'il me faudrait l'amour.*

*C'est pourquoi ce soir je t'implore
Femme fais-moi sensible et doux!
Et par toi, pour prier encore,
Je puis tomber sur les genoux*²¹⁹.

Cet espoir s'éloigne avec la maladie qui étend son ombre noire sur sa pauvre vie. Une contradiction existe entre les aspirations de son âme ardente et éprise d'absolu, et une apparence chétive jointe à une condition sociale médiocre. Aussi en dehors d'amours plébéiennes qu'il chante plus sans doute pour suivre une mode de légèreté que pour les avoir vécues, se sent-il désespérément seul et plus susceptible d'inspirer la pitié que la passion. «*Rancune*» montre en lui un désir de venger son impuissance à vivre un amour parfait. Il reste un amoureux humble, mais ambigu, qui veut «*dormir au sol où ton ombre s'étend.*», mais a en lui un désir de se venger, presque sadiquement, d'une emprise trop forte.²²⁰

*O ma très belle ! O ma très bonne ! O ma très douce !
Laisse – moi m'approcher de Toi comme un serpent,
Veux-tu ? Ne me fais pas le geste qui repousse
Comme on repousse un chien caresseur et jappant.*

*Va ! Ne crains pas sur toi que rageur j'éclabousse
La fange du chemin où je glisse, rampant,
J'ai choisi pour venir le sentier dans la mousse
Je veux dormir au sol où ton ombre s'étend.*

²¹⁸ Charles Calais, «*Le papillon bleu*», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.267.

²¹⁹ Charles Calais, «*Retour d'âme*», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.258.

²²⁰ Charles Calais, «*Rancune*», *Cahier des Poètes*, N° 5, p.271.

*Permits ! L'heure n'est plus où mon cœur se rebiffe
Vois ! Je suis sans poignard, sans colère et sans griffe.
Permits ! Il ne faut pas contrarier un fou.*

*Puis je me dresserai sur ma jambe mourante
Puis... Faisant de mes doigts un collier à ton cou
.....
Pour t'étrangler comme une bête malfaisante.*

« *La Trahison de Judas* », sa pièce de théâtre, explique le dévoiement du disciple par l'amour maléfique que celui-ci porte à Magdeleine la pécheresse. Elle reste pourtant la préférée de Jésus.

Dans « *La mort du Désir* »²²¹, il ne se sent capable que d'« *une étreinte vaine* » et d'« *une caresse importune* » :

Il prévoit sa mort dans les feux ultimes d'une passion physique où les corps mêlés ne s'unissent pas pour la vie mais dans « *Le Baiser de la Mort* »²²², manifestation d'un érotisme funèbre.

*J'ai rêvé de mourir sur ton corps de sultane
Refroidir dans tes bras épouvantés... Mes yeux
T'hypnotisant encor de leur regard vitreux
Asphyxiés par tes parfums de courtisane.*

L'odeur de mort éloignera de la femme toute possibilité de nouvel amour.

*Tranquille et patient comme le sont les morts
J'attendrai ton retour dans ma tombe déserte
Car pour toi j'ai laissé cette dalle entr'ouverte
Et réserve sa place à la place où je dors.*

*Oui tu viendras un jour retrouver dans ma couche
Mon sourire éternel et mes regards vitreux
Car l'horreur est sublime en mon lit ténébreux
Et pour boire la mort tu chercheras ma bouche.*

• La douleur expérience ultime

Le jeune poète souffre du mal qui va l'emporter. Pour fuir cette douleur, le meilleur moyen est de partir, la sensation de la marche, l'exaltation que cela donne neutralisent les élancements; quelque chose de doux et d'élastique propulse le corps dans le «*sentier sans cailloux*», où il n'est point besoin de lever hauts les pieds, le visage libéré dans «*les vents froids*» et dans la brise, «*tout cela pour aller promener mes douleurs.*»

Ces douleurs physiques, cette manifestation de la chair le retranchent du monde, il fuit le regard d'autrui, trop pénétrant, malgré l'angoisse que lui procure la solitude. En lui se côtoient la peur de la vie, pour ce jeune homme trop seul et trop différent, celle de la mort vers laquelle il sent qu'il tend malheureusement, et très tôt puisqu'il commente avec dérision et bravade une visite chez le médecin, le 30 novembre 1905, dans sa « *Ballade de ceux qui ne*

²²¹ Charles Calais, « *La mort du désir* », *Poèmes du cœur gaspillé*, 57 à 61.

²²² Charles Calais, « *Le baiser de la Mort* », *Poèmes du cœur gaspillé*, 42-43

meurent jamais »²²³, dédiée « Au médecin qui m'avait condamné »..

*Mais oui, bon médecin, tout en moi se détraque ;
Je le sais : bile, rein, cœur, poumon, estomac,
Mais garde ta quinine et ton ammoniacque
Et laisse-moi garder ma pipe et mon tabac.
Rien n'est solide autant qu'une vieille baraque
S'il me plaisait cent ans vivre... Je les vivrais
Qu'importe que je sois phtisique ou cardiaque
... Je suis de ces mourants qui ne meurent jamais.*

*Aussi nul embarras, nul souci ne me traque
Vivant ma nuit au lit, mes jours en un hamac
Me presser, bah ! Qu'un autre à mes affaires vaille
Fixant sa tâche à chaque jour de l'almanach.
Mais moi j'ai bien le temps, le but fut-il Ithaque
Tôt ou tard j'y serai... Comme Malbrough l'Anglais
C'est à la Trinité si ce n'est pas à Pâque
Puisque je suis de ceux qui ne meurent jamais.*

*Et toi beauté câline, amante élégiaque
Ma promesse d'hymen s'achève par un krack
Pour m'allumer encor ton œil en vain me braque
Je ne me livre pas tête ou cœur dans le sac
Je sais qu'on meurt d'amour ! Dégraffer ta casaque
Vaut mieux qu'entrer au ciel. On en meurt je le sais
Mais bien que ton regard me provoque et m'attaque
Tu sais, je suis de ceux qui ne meurent jamais.*

ENVOI

*Muse ! A toi ces vers fous de ton fils maniaque
Héritage d'un mort qui vit toujours et fais
Qu'on grave au Panthéon mon nom sur quelque plaque
Pour que je sois de ceux qui ne meurent jamais.*

C'est pourtant un an avant ce qui précède qu'il exprime sa crainte de l'échéance ultime dans son poème « *Pour mourir* »²²⁴ daté du 1^{er} juillet 1904. Cette hantise de la mort accompagne ses poèmes reflets des ténèbres de son inconscient.

*Oui ! Laissez-moi ! C'est vrai. J'ai l'effroi de mourir
Et c'est cette frayeur qui m'empêche de vivre
Car pourquoi commencer ce qu'on ne peut finir
Pourquoi se faire un but impossible à poursuivre !*

*Le tombeau n'est-il pas au fond de l'avenir ?
Qui donc m'assurera de l'instant qui va suivre ?*

²²³ Charles Calais, « Ballade de ceux qui ne meurent jamais », *Poèmes ensoleillés*, 2.

²²⁴ Charles Calais, « Pour mourir », *Poèmes ensoleillés*, 46.

*Alors pourquoi le nid puisqu'il faut en partir,
Puisqu'il faut tout quitter ? Baiser, fortune ou livre !*

*Ne m'attachant à rien, je partirai plus fort,
Tous nos rêves, ce sont aussi des existences
Qu'il nous faudra mourir en plus de notre mort !*

*Je veux vivre le moins possible et sans souffrances
Car on tient aux douleurs comme on tient au plaisir
Vivre peu !... pour n'avoir pas beaucoup à mourir.*

Il fait en sorte de donner de lui une image de gaieté et d'insouciance qu'il espère trompeuse. Les «*autres*», les gens normaux, en bonne santé, eux, passent devant lui en une sorte de farandole joyeuse qu'il tente de fuir. N'est-ce pas d'ailleurs la signification profonde du Carnaval, cette festivité locale où l'on nargue la mort toujours menaçante ? Mais nul ne peut échapper au malaise que procurent sa présence et sa fausse décontraction; un froid étrange, le froid de la mort, celui de l'immobilité définitive, les glaces, reflet de l'étrange discordance entre l'apparence qu'il veut se donner et la réalité de son moi profond. A travers son étrange physionomie, ses sombres yeux d'«*hypnotiseur*» enfoncés dans ses fiévreuses orbites, ils ont l'impression de communiquer avec les insondables et secrets espaces de l'Au-delà. On retrouve dans ses vers le rejet violent de certains sons dont il ressent la fausseté comme son rire forcé, ou la cascade discordante d'un «*clavecin brisé*», dont les touches noires et blanches égrenent désagréablement leur succession métallique. Une vision presque surréaliste révèle alors son affreux secret, que concrétise et visualise l'expression «*morceau de cadavre*», élément de mort qui comme une bouture maudite, arrivera à putréfier le corps et l'âme.

Lorsqu'ils m'ont vu...

*Lorsqu'ils m'ont vu, passant dans leur gaieté bruyante
Comme passe en la salle chaude un souffle froid,
Ils ont dit, frissonnant d'une étrange épouvante:
Pourquoi nous glace-t-il sans qu'on sache pourquoi?*

*Tout comme nous il rit pourtant, il boit, il chante
Et si quelque douleur met son âme en émoi
Rien n'en laisse au dehors percer le désarroi
Et sa bouche qui parle est pour nous souriante.*

*Sont-ce ses yeux d'hypnotiseur au noir sourcil
Ou comme au clavecin brisé lui manque-t-il
Des notes, qui lui font ce rire faux qui navre?*

*J'ai répondu: « Soyez heureux et soyez fous
Mes bons amis, mais moi qui passe parmi vous
Je porte dans mon cœur un morceau de cadavre.»²²⁵*

Il se sent maudit de façon inéluctable et exprime son impuissance devant ce destin dans

²²⁵ Charles Calais, «*Lorsqu'ils m'ont vu*», *Poèmes ensoleillés*, 45.

son sonnet «L'ombre» :

*Ne me regarde pas! Ferme ton œil qui plonge,
Passant, jusques au fond de mon cœur douloureux:
Ce que tu vois de moi, plus irréel qu'un songe
N'est rien! Car je suis mort, quoiqu'en jugent tes yeux!*

*D'autres aussi m'ont cru vivant, vivant comme eux,
Traînant mon spectre au lieu de l'ombre qui s'allonge;
Mais dans mon cœur pourri et dans mes os laiteux,
Seul de tous j'ai senti l'helminthe qui me ronge.*

*Je vais, ombre, comme un serpent glissant au sol
Dans la déclivité fatale de ma route
Traînant mon corps resté debout, sans qu'il s'en doute.*

*Et mon ombre, ô terreur, n'a pu prendre son vol
Car ma chair me suivant, tel un remords le crime
Met son pied sur mon pied, et me tient, et m'opprime.²²⁶*

La tyrannie de son corps malade, cette sensation d'être dévoré de l'intérieur par une vermine rampante d'hôtes hostiles et triomphants ne lui donne tout de même pas le désir suicidaire d'avancer le dénouement tragique de son destin. «*Le poignard sculpté*»²²⁷ qu'il dédie à François Bonjean, son meilleur ami, si proche de lui qu'il le comprend mieux que les membres de sa famille et auquel sans doute il ne cache rien, évoque une partie de roulette russe: il joue avec le poignard, utilisant un vocabulaire ludique et presque enfantin, évoquant «un joujou de mort», «un bibelot sage», un ornement féminin, mais finalement ne s'en sert pas dans sa finalité tragique, le sang coulant «goutte à goutte», le cœur «choisi pour cible.»

*J'ai pris dans ma main ce poignard sculpté,
Ce joujou de mort, cette croix fatale
Que j'ai rêvé voir d'un seul coup planté
Dans la gorge ou dans l'épine dorsale.*

*C'est un instrument bizarre et mignon;
Il prend l'air dévot des bibelots sages,
Elle le mettrait vite à son chignon,
On le croirait fait pour couper des pages.*

*Quoi! Si peu suffit ! Tuer, c'est ceci!
Le grain de Cromwell²²⁸ n'est pas plus terrible,
Le sang coulera, goutte à goutte, ici,
Pour peu que le cœur soit choisi pour cible.*

Le geste mourant et l'œil injecté

²²⁶ Charles Calais, «L'ombre», *Poèmes ensoleillés*, 40.

²²⁷ Charles Calais, «Le poignard sculpté», *Poèmes du Cœur gaspillé*, 47.

²²⁸ Oliver Cromwell (1599-1658), homme politique anglais, serait mort d'un calcul rénal de petite taille. (Victor Hugo, *Cromwell*, drame en cinq actes, 1827).

*Puis la chair glacée entre quatre planches!
L'odeur de la mort et l'Eternité...*

*Et puis tous les glas et les nonnes blanches
Et tous les amants délivrés d'un coup
Pour un peu d'acier venu qui sait d'où?*

Mieux vaudrait dormir pour échapper à la conscience lancinante de ce futur sans issue, à l'impératif de laisser ignorer aux autres cette condamnation sans l'espoir de nulle grâce, mais avec le soulagement final, «*l'ivresse de mourir*». Le sonnet «*Lassitude*» évoque le monologue d'Hamlet, «*Mourir...dormir, dormir, rêver peut-être!* ».

*Sans penser à demain dormons notre aujourd'hui,
Dormons notre aujourd'hui sans regretter la veille
Faisons bien doux notre oreiller sous notre oreille
Et sans rêver à rien dormons bien notre nuit.*

*Dormons le plus possible, étouffons chaque bruit
Et buvons la langueur aux liqueurs de la treille.
Parons-nous du soleil dont la lueur éveille.
Tuons les coqs. Fixons les montres à minuit.*

*Et puis dormons! Pareil au végétal inerte
Qui fait ronfler au vent son indolence verte
Sans penser, sans aimer, sans rêver, sans souffrir.*

*N'ouvrons même pas l'œil qu'entr'ouvre le cadavre
Dormons comme le yacht endormi dans le havre
Dormons pour savourer l'ivresse de mourir.²²⁹*

Le souffle naturel de la poésie se tarit avec la perte prématurée de la jeunesse et l'excès de souffrances. Même l'émouvante proximité d'un corps féminin ne peut le détourner d'une finitude inéluctable car loin d'y voir la vie il y retrouve ses fantasmes de mort à travers la transparence des chairs, comme dans «*Squelette*».²³⁰ : Et cette femme était fort belle,
Rois, chap.XI, vers. 2.

*Je ne veux plus goûter à ta chair féminine,
Un cauchemar affreux m'empêche de te voir!
Hier en contemplant ta carrure féline
Mon regard a fouillé ton être. O désespoir!*

*Car l'ai vu tout le long de tes chairs transparentes
La charpente des os, tibias, côtes, fémurs,
Les intestins fumants, vipères remuantes,
Qui font leur nid de bave au fond des lieux impurs.*

*J'ai vu le mécanisme interne et prosaïque
J'ai vu toute la mort couvant dans son noyau*

²²⁹ Charles Calais, «*Lassitude* », *Poèmes ensoleillés*, 42.

²³⁰ Charles Calais, «*Squelette* ».

*Le squelette dormant son sommeil léthargique
Qui sortira demain vivant, dans le tombeau.*

*Et maintenant le soir, si je heurte ton coude
Je heurte aussi la mort que ta chair me voila,
Il semble que cet os prisonnier se dessoude,
Veuille sortir, s'éveille et dise : Me voilà!*

Le « *Chant de tristesse* » exprime l'obsession de la mort qui angoisse le jeune homme.

Puis l'avenir qui me fait peur, agonisant

*Car l'heure est de souffrir et puis c'est encore l'heure
Et mes amours futurs auront manqué leur temps
Dégoût sans fin ! Faut-il que ma jeunesse meure !
Ah ! Qu'il doit sembler triste aux vieillards... le Printemps.*

Les derniers vers que Charles trace avant de mourir nous font comprendre ce que fut le tragique destin d'un poète inspiré que la douleur musèle en même temps qu'elle le transcende :

*Mes reins, mon front, mon cœur, mes nerfs,
Vous direz simplement tout ce que j'ai souffert,
Enfer ! Je ne t'ai point passé
A pied sec, comme Dante :
Mon pied s'est posé, déchaussé,
Sur de la lave ardente.²³¹*

• La quête spirituelle

Charles acquiert précocement l'amère lucidité du vieillard qui sent sa fin proche. Il ironise dans ses «*Evangelies burlesques*» sur l'espèce d'assurance-vie qu'est pour beaucoup de gens la religion, sinécure ou décoration finale qui récompenserait même les apôtres.

La sinécure.

*En ce temps-là Jésus parlait à ses disciples,
De quoi? Du ciel toujours: paraboles multiples,
Mais eux, les affamés, voyaient cet avenir
Comme une sinécure où chacun à plaisir
Se ferait des boni en grattant au registre.
L'un dit: « Seigneur Jésus, tu m'y feras ministre. »
« Gouverneur », clama l'autre; un troisième, Juda,
D'être le trésorier encaisseur demanda.
Lors Simon se drapant dans son manteau de serge
« Je serai roi », dit-il.*

- « Toi tu seras concierge. »²³²

²³¹ Charles Calais, *Cahier des Poètes*, N°5, août 1914.

²³² Charles Calais, « La sinécure », *Poèmes ensoleillés*, 39.

Dans son drame inachevé « *La Damnation de Judas* », il explique la trahison de l'apôtre, amoureux de la pécheresse Marie Madeleine, par sa jalousie vis à vis de Jésus. De même dans son poème « *La salutation angélique* », il envisage la Vierge Marie de façon assez insolite.

*Ave Marie, pleine de grâce
Le Seigneur n'est pas avec vous
Peut-on vite occuper sa place
Et rire ensemble du jaloux !
Je vous salue, Ave Marie
Entre toutes les femmes jolies !*

Ce détournement irrévérencieux de stéréotypes acquis dès l'enfance montre son refus de toute consolation devant les perspectives de sa maladie.

Pourtant la mer qu'il contemple dans le sonnet « *Nocturne* »²³³ du haut de la colline du château, dans un grand silence, l'apaise:

*J'attends que le silence tombe
Sur les grands cocotiers poudreux
Que berce un refrain de palombe,*

*Que les vents roucoulent entre eux
Comme roucoule la colombe
Et que l'ombre ait bouché mes yeux*

*Au point que s'il n'était aux cieux
Des astres doux et lumineux
Je croirais marcher dans ma tombe...*

*Mon âme a froid, mon corps est vieux!
Et seul sur le roc qui surplombe
La mer, abîme ténébreux,*

*Vêtu d'un grand frisson nerveux,
Eperdu, tragique et fiévreux
J'écoute le flot qui succombe!*

*J'écoute sans voir l'hécatombe
Des vagues aux cris douloureux...*

Cet « *anarchisme moral* », cette incertitude, s'explique par une adolescence déstructurée dans une famille à dominante féminine, qu'évoque « *Tristesse intérieure* »²³⁴:

*Dieu que mon lit est froid ! Pourquoi tout ce silence
Autour de moi ?- Rien qui remue...er je suis seul,
Seul ! Toujours seul ! Je songe, et je souffre, et je pense
A l'âge où l'on promène à deux sous le tilleul.*

²³³ Charles Calais, « *Nocturne* », *Poèmes ensoleillés*, 41.

²³⁴ Charles Calais, « *Tristesse intérieure* », *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 263.

*Tout seul ! Tout seul ! Plus taciturne que l'aïeul
Dont l'œil semble chercher sa tombe et qui s'avance
A pas très lents... A-t-on dans ma première enfance
Couvert mon corps au lieu de langes - d'un linceul ?*

*«Pourtant j'ai pour chauffer mon cœur une famille
Plus douce que la chambre où le feu clair pétille
Et ma mère et ma soeur au sourire câlin...*

*Mais bien que tout m'adore, et que rien ne me manque,
Il me semble parfois que je suis orphelin
Comme un enfant volé par quelque saltimbanque.*

L'enseignement religieux reçu laisse la place au doute et même au vide spirituel («vertige du Néant») qu'expriment les quatre premières strophes de «Retour d'âme».²³⁵

*«Mon cœur est une solitude,
Je ne crains ni Dieu ni l'enfer,
J'ai perdu jusqu'à l'habitude
Et la mémoire du Pater.*

*Bien loin mon enfance dévote
Et les surplis d'enfant de chœur
Et les oraisons qu'on chuchote!
Le ciel n'habite plus mon cœur.*

*Le malheur a criblé de pointes
Mon âme à la faire saigner
Mes mains ne se sont pas jointes
Du geste dont il faut prier.*

*Dieu m'a fui! La terreur me ronge
Et lorsqu'en mon cœur mécréant
Mon regard se hasarde et plonge
J'ai le vertige du Néant.*

Tout en pourfendant les théosophes dont les théories toutes personnelles le tentaient parfois, il est souvent amer devant l'indifférence divine :

*« Prier ? Dieu, ma foi,
Est trop dur d'oreille.
Blasphémer, pourquoi ?
La chose est pareille. »*

Doutes et contradictions le mènent à la croyance au néant, quand le lendemain il revient à la foi de son enfance et à l'affirmation que tout a une fin divine.

²³⁵ Charles Calais, « Retour d'âme », *Le Cahier des Poètes*, N°5, p. 258-259.

« Un jour », confie Louis Capatti, « Calais m'entraîna dans une église. Comme la pensée d'un prêtre ami s'était brusquement emparée de lui, il obéissait aux sentiments qui l'avaient envahi. A voix basse, sous les voûtes sacrées, il m'exposa sa foi dans un dieu d'amour aux bontés infinies. Dispensateur de la lumière, il ne l'émettait qu'à travers un diamant dont les quarante faces jetaient des feux différents. Chaque créature se trouvait placée dans le rayon de la seule lueur qu'elle pût supporter. Comme le grand maître était paternel, veillant à ce que les yeux du vulgaire ne fussent pas cruellement et inutilement aveuglés !... Il chavirait du physique à l'astral, et pensait à des réincarnations successives qui le mèneraient à la douceur des béatitudes. »²³⁶

Ainsi, l'espoir reconfortant en un au-delà porté par la foi à laquelle il a consacré une partie de sa jeunesse semble l'avoir fui ; il pense à un ailleurs dont il a soif, état de paix éternelle, « Nirvana » que recherchera aussi l'ami François à travers sa vie mouvementée. Il aspire à se détacher de son corps de chair qui n'est que souffrance pour un état d'apesanteur et d'innocence première sans crainte d'un quelconque jugement.

*Je voudrais pour un jour, moins s'il faut, pour une heure
Oublier tout: le laid, le beau, le mal, le bien,
Oublier tout! N'avoir conscience de rien,
N'être pas plus un tel qui rit, qu'un tel qui pleure,*

*N'être rien! Ne sentir ni chaîne ni lien,
Seule la volupté faisant presque qu'on meure
De n'avoir pas le corps vivant, de n'avoir rien
Que cette lassitude où le repos demeure.*

*Mais toujours, je saurai, vivant ou mort, que Moi
C'est Moi, sans fin, sans trêve, ayant en Moi, le juge
Qui jugera mon cœur selon sa propre loi.*

*O Nirvana peux-tu m'abriter, seul refuge!
Quand pourrai-je expulser de mon cœur condamné
Ce rien d'un Dieu Dans mon Tout d'homme emprisonné?*

Malgré un environnement difficile, Charles Calais a vécu en très peu d'années une expérience poétique intense, dont sa formation d'autodidacte, ses étroits liens familiaux, le cheminement dans la douleur d'une maladie finalement mortelle, ont limité le mûrissement mais non les intuitions.

● Conclusion

Dans un article publié ultérieurement dans les « Annales du Comté de Nice », Victor Rocca, son ami, lui rend justice avec sobriété et tendresse amicale : « Hélas ! La Cythare est brisée et l'ironique Graal se cache toujours au cœur du sanctuaire ! », écrit-il en faisant allusion aux propos de Laurent Tailhade dans son ultime lettre à ceux qu'il avait appelés « les quatre fils Aymon ». « Mais Charles Calais a conquis le Parnasse et ce m'est un devoir sacré d'amitié de retracer aujourd'hui sa vie. Sa vie ! Si brève et pourtant si remplie !... »

²³⁶ Louis Capatti, Notes sur Charles Calais, Archives municipales de Nice.

Après avoir relaté brièvement la carrière de Charles, Victor Rocca conclut à la mort du « *tremblement poétique* », cette expansion créatrice qui avait merveilleusement entraîné sa génération. Une fois celle-ci décimée par la guerre, ne subsistent que des survivants affaiblis aux ailes rognées, aux vies sentimentales amputées ou complexes : « *Je songe qu'entre cette éclosion généreuse et la pauvre vie actuelle, une vague de régression a passé, celle de l'ignoble boucherie mondiale, tueuse d'hommes et de cerveaux. La mort, mon cher Calais, est venue te surprendre avant la vaine et douloureuse tragédie des années de guerre, et ton catholicisme, puisé aux sources primitives, en aurait horriblement saigné.... Certes, tu as peut-être bien fait de mourir en février 1914, car, en nous qui avons vécu le grand drame, quelque chose, à tout jamais, s'est brisé. Mais il nous reste ton souvenir impérissable et lorsque l'heure est trop lourde à cueillir, lorsque retentit dans la cité vénale le klaxon de la réalité féroce, je songe, ô mon très cher, à nos années de jeunesse et je relis tes poème.* »

La vie et la mort avaient dispersé les amis de Charles. Francis Carco, après la Poste aux armées, puis l'aviation, démobilisé dès 1916, réussit une brillante carrière littéraire. Jean-Marc Bernard, auteur d'un des poèmes de guerre les plus célèbres, *De profundis*²³⁷, fut emporté par un obus en 1915 ainsi que Louis Géry, tué, lui, en août 1918. Louis Capatti, grièvement blessé à Verdun, poursuivit ensuite parallèlement à sa carrière d'avoué et de notaire une trajectoire d'homme de lettres à Nice. Victor Rocca, sensible et fidèle à un classicisme pur, termina dans sa région aimée une intéressante carrière administrative, de même que Jean Wallis-Padovani, animateur comme un petit groupe de poètes corses, de revues cynéistes et niçoises.

La destinée de François Bonjean, originale, répondit aux préoccupations qui avaient été les siennes et celles de Charles dans leurs incertitudes d'avant-guerre. Fait prisonnier dès le début des combats, il revint de sa longue captivité définitivement antimilitariste, et comme d'autres, écoeuré. Il publia un dialogue philosophique dans le but d'éradiquer chez ses compatriotes tout sentiment belliqueux²³⁸. Nommé professeur en Inde, en Egypte, puis en Algérie, enfin au Maroc, en contact avec des personnalités comme René Guénon²³⁹ et Henri Bosco²⁴⁰, il s'intéressa de plus en plus à l'hindouisme, et réalisa ce dont ils avaient parfois rêvé avec son ami, l'approfondissement de certaines doctrines orientales. Sa nouvelle compagne Touria, devenue son épouse, l'initia à la richesse de la tradition religieuse arabe et à la mystique soufie. Mais il garda son appartenance chrétienne, en faisant une synthèse de toutes ces mystérieuses sagesses.

²³⁷ *De Profundis : Du plus profond de la tranchée*
Nous élevons nos mains vers vous
Seigneur ! Ayez pitié de nous
Et de notre âme desséchée !

Car plus encore que notre chair
Notre âme est lasse et sans courage
Sur nous s'est abattu l'orage
Des eaux, de la flamme et du fer,

Vous nous voyez couverts de boue
Déchirés, hâves et rendus
Mais nos cœurs, les avez-vous vus ?...

²³⁸ Publication après la guerre d'un dialogue philosophique antimilitariste, préfacé par Romain Rolland ; pour lui l'auteur a pleinement saisi « *la tragédie de la pensée d'Occident* » : « *Une histoire de douze heures* », roman philosophique, Editions Jean-Richard Bloch, Editions Rieder, 1922.

²³⁹ René Guénon (1886-1951) abandonna ses études de mathématiques pour s'initier à l'occultisme. Passionné par les religions orientales, il s'installa en Egypte, épousa une Musulmane, et eut l'occasion de rencontrer plusieurs des poètes que nous avons évoqués, entre autres François Bonjean et Valentine de Saint Point.

²⁴⁰ Henri Bosco (1888-1976), partage avec François Bonjean, nommé comme lui au Maroc à partir de 1931, une solide formation classique et un vif intérêt pour la civilisation musulmane et le monde méditerranéen. (Robert Ytier, « Henri Bosco, l'amour de la vie », Editions Aubanel, 1996.)

Les librairies niçoises restèrent, à la suite de l'établissement Visconti, des centres vivants d'invention littéraire, en particulier « *La Sorbonne* », rachetée au libraire poète Eugène Lapeyre²⁴¹ par Maurice Seyrat, en littérature Paul Damarix, introduit dans le groupe des Fantaisistes par l'intermédiaire de Tristan Derême et Francis Carco. Si de confidentielles revues poétiques poursuivaient la tradition du « *Cahier des Poètes* », une poésie plus officielle s'exprimait dans les quotidiens et revues mondaines, confirmant l'une des vocations de la Côte d'Azur²⁴².

Incontestablement ces jeunes gens jouèrent un rôle dans la révolution littéraire du XXème siècle. Ils renouvelèrent l'inspiration poétique, la forme, le style, contribuant par leur attitude et leur relative révolte d'avant-garde contre une forme d'ordre établi, à la naissance du mouvement dada et du surréalisme. Charles Calais reste, quant à lui, profondément original et entièrement « *indépendant* », on pourrait dire « *excentrique* »²⁴³ au plein sens du terme, ne pouvant ni ne voulant faire partie d'aucune école, mais précurseur par le recours involontaire à l'inconscient. La fraîcheur de sa lyre, la beauté intuitive de sa poésie en font le poète par essence, un chantre, un voyant qui a su au delà des poncifs promener son regard intérieur sur la réalité profonde du monde.

²⁴¹ Eugène Lapeyre (1904-1978) défendit la tradition qui voulait faire du libraire un pratiquant de la littérature. En 1930 il vendit son établissement à Maurice Seyrat (1905-1983), qui, formé aux techniques commerciales de la mer, devint rapidement Paul Damarix, poète, pour suivre sa vocation. (Voir note ci-après).

²⁴² Ralph Schor, *Anthologie des écrivains du Comté de Nice*, Editions Serre, 1990. « Destins niçois », *Cahiers de la Méditerranée*, N° 55, décembre 1997.

²⁴³ Frédéric Martinez, « Aux Singuliers, Les Excentriques des Lettres », Editions Les Belles Lettres, 2010.

